

*Aggy ms 301*

**Marthe FIEL**

**3.50**

*67-69*

Paraissant les 15 et fin de mois.  
(Peut être mis en toutes mains).



# **Marane**

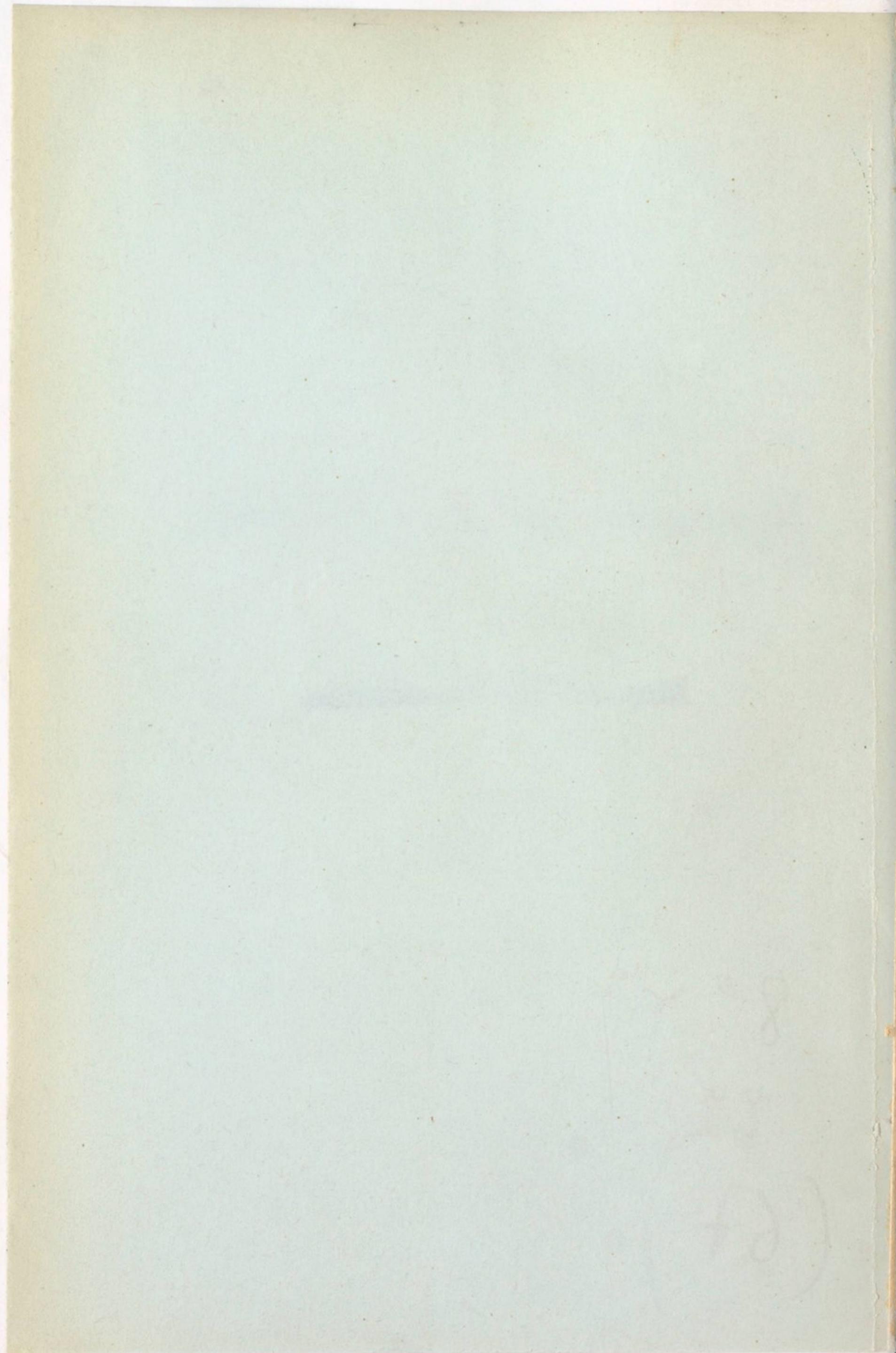
## **la Passionnée**

41155

Editions des « Bonnes Soirées »

27, rue des Petites-Ecuries

PARIS

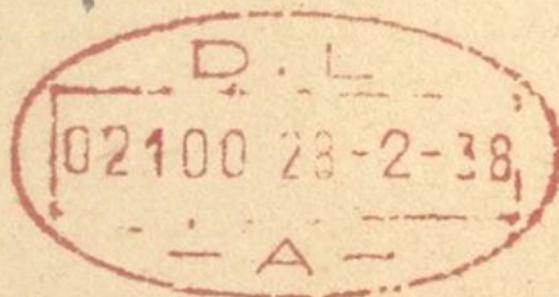


**Marane la Passionnée**

8° Y<sup>2</sup>

82659

(67)



1871

Memoire de l'Academie

des Sciences et belles-lettres

de l'Academie

**Marthe FIEL**



# Marane la Passionnée



**Maison d'Éditions J. DUPUIS, Fils et C<sup>ie</sup>**

Monte Pul

Monte la Passione



Monte la Passione

## Marane la Passionnée

---

---

### I

Un soir que je revenais en retard, maman me reçut avec des reproches.

Mes façons étaient désinvoltées, mais sans arrière-pensée. Je me débarrassai vivement de mon manteau et de mon béret, tandis que maman songeait, penchée sur son assiette.

Il y avait huit ans que nous avions perdu mon père. Nous étions sans famille proche. J'avais un frère, Evariste.

Papa avait toujours été sombre de caractère, mais, trop jeune, je ne m'en apercevais pas. Il paraît que sa mélancolie s'était accentuée avec l'âge et, quand il eut hérité d'un parent le manoir en Bretagne, il envisagea d'y vivre. Ce fut même pour lui une joyeuse perspective. Il n'aimait plus le monde et il pensait que sa compagne était comme lui.

Maman ne s'était pas rebellée. Je crois qu'elle comptait sur un revirement de papa ou tout au moins sur un imprévu qui l'arracherait à une vie dont elle s'épouvantait.

L'imprévu était survenu : la mort de mon père. J'avais huit ans ; Evariste, dix.

Notre domaine était géré par un régisseur aux paroles doucereuses, aux yeux mobiles et fureteurs. Il ne parlait jamais haut, mais son regard magnétique enfonçait ses dards aigus dans ceux de son interlocuteur.

Je trouvais qu'il ressemblait à un émouchet cherchant sa victime.

Mon père avait placé tout son capital dans ce domaine et y avait organisé des plantations à productions échelonnées. Le régisseur affirmait que nous aurions de solides revenus à quelques années de là, mais, en attendant, il ne donnait que le strict nécessaire.

La timidité, une grande mésestimation des affaires, une passivité qui la laissait toujours avec un espoir, ne permettaient pas à maman de lutter contre cet homme. Son âme, ennemie

du trouble, lui enlevait toute possibilité d'affronter le combat.

Nous patientions. Le manoir était confortable parce que M. Amédée Chanteux y veillait. Si nous n'avions qu'un argent parcimonieux, il ne négligeait aucune amélioration intérieure, de façon que les oiseaux puissent se plaire dans leur cage.

M. Chanteux avait fait de bonnes études et avait appris à être bien élevé, mais, parfois, son éducation première le trahissait.

Nous prenions des leçons avec un vieux précepteur très savant qui nous enseigna dans la perfection. Nous aimions l'étude, mais je préférais la nature. J'étais infatigable et je connaissais tous les alentours. Ce jour-là, j'avais prolongé ma course. Nous étions en automne et cette saison me ravissait.

Quand je m'assis à table, je m'écriai :

— C'est demain que rentre Evariste !

Mon frère devait passer quelques jours à la maison. Il habitait chez un ecclésiastique, à Rennes, où il suivait des cours pour l'Ecole centrale.

Le vent d'automne secoua les girouettes. La mer mugit dans le lointain. Maman tressaillit et dit :

— Il y aura une tempête cette nuit.

— Tant mieux ! c'est si beau.

Je ne réfléchissais pas aux conséquences.

Ma mère me contempla.

Je savais que son désir eût été d'avoir une fille douce, sensible, avec un cœur timide comme le sien. Mais ce n'était pas mon genre.

J'avoue que je ne connaissais pas grand'chose de mon caractère, ne m'analysant jamais. Quant à mon physique, je ne m'en occupais guère. Je n'ignorais pas cependant que mes cheveux étaient blonds. Je les tressais en deux nattes épaisses.

— Evariste a de la chance d'être à Rennes !... Je voudrais bien habiter une ville pendant quelques jours... Oh ! pour voir ce que c'est... Je m'habituerai difficilement à y rester toujours.

Maman ne me répondit pas, plongée dans une rêverie.

Je quittai la table et repris mon béret et mon manteau. Je passai par la cuisine où étaient mes compagnons habituels.

— Rasco ! Sidra !

Les deux molosses bondirent.

La servante Jannit s'écria :

— Où va Mamzelle ?

— Me promener...

— Ma Doué ! ça ne finira pas bientôt ces caprices-là ?

— Les promenades du soir sont les plus belles.

Je sifflai mes chiens et je sortis. Dehors, mes bêtes, bien dressées, saisirent chacune une de mes nattes, et nous nous élançâmes dans le soir d'argent.

La lune était dégagée de ses nuages. Le tempête avait fui. L'ombre, la lumière découpaient des figures fantastiques sur le sol. J'allais vers la falaise pour atteindre une plateforme que j'affectionnais.

— Ayaya ! ayara !

C'était mon cri de guerre. Mes chiens eurent un gémissement sans desserrer les dents, de crainte de laisser échapper leur trésor.

Entre eux, je galopais en riant. La mer grondait. On voyait, sous la clarté lunaire, l'écume de ses ondes. Mais je ne m'arrêtai pas. Je voulais d'abord parvenir à mon but. Je grimpai comme un écureuil en ordonnant : « Tenez bon ! »

Le passage que j'avais pris était abrupt, mais mon agilité ne s'effrayait de rien. J'arrivai sur le plateau. Le spectacle était toujours le même, mais splendide et je ne m'en rassiais pas.

La grandeur s'unissait à la simplicité. Tout était silencieux, mais tout me parlait.

Mes deux chiens, assis sagement, semblaient dire : « Oui, on y est ! » Leur langue sortait de leurs mâchoires effrayantes.

J'étais seule dans la nuit bleue. Les vagues chantaient. Les oiseaux nocturnes rayaient le ciel. Je m'étendis sur la roche, face aux étoiles. Elles surgirent une à une. Je n'avais plus conscience ni du temps, ni du lieu. Fille de la nature, je m'incorporais à elle. Une musique mélodieuse résonnait à mes oreilles, et peut-être, si j'avais eu des compagnons, eussé-je été quand même seule à l'entendre.

Après quelques minutes de recueillement, je bondis sur mes pieds et je criai :

— Ayaya ! ayara !

Rasco et Sidra se dressèrent, empoignèrent de nouveau mes nattes et nous courûmes dans le clair de lune. Les ajoncs, les pierres, les ronces furent franchis comme des jeux. Nous étions légers comme le vent.

Je revins toujours courant et fus vite devant le manoir qui s'érigeait blanc dans la clarté bleuâtre. Soudain, une ombre se profila devant moi.

— Monsieur Chanteux !

— Oui, Mademoiselle. Vous n'avez pas peur de vous promener seule à des heures pareilles ?

C'était un blâme.

La lune sertissait le visage du régisseur, dont on devinait le poil dur rasé soigneusement. Le regard fuyant de ses yeux étroits se posait par touches rapides sur le groupe que nous formions, les chiens et moi.

Je répliquai :

— Je ne crains rien avec eux.

Je désignais mes deux gardiens. Ils comprirent et me regardèrent. Ils avaient lâché mes tresses et, sous leur air bénin, ils veillaient avec vigilance. Il n'eût pas fallu que l'homme allongeât le bras.

Avec un léger salut, je continuai ma marche vers la maison, tandis qu'il ne bougeait pas.

Je détestais cet homme. Je sentais un danger dans sa présence. Ses façons ironiques m'étaient insupportables. Je ne pouvais rien préciser, mais je me défiais. Cependant, je n'avais pas peur de lui.

J'escaladai le perron, puis j'allai frapper à la chambre de ma mère. Je l'embrassai avec affection et je regagnai ma chambre, séparée de la sienne par un vaste cabinet de toilette.

Le lendemain, je me réveillai de bonne humeur. Maman n'était plus dans sa chambre.

Je me dirigeai vers le bureau de mon père. Je m'arrêtai sur le seuil en percevant la voix de ma mère et celle de Chanteux.

Ils parlaient affaires, et, sans fausse honte, j'écoutai : les mots loyer, redevances, baux, sommes impossibles, revenaient dans l'entretien.

L'accent de Chanteux s'élevait de plus en plus autoritaire, tandis que celui de maman s'affaiblissait.

« Ma pauvre maman a peur », me dis-je, et je m'en allai.

Je partis pour une promenade. Je parcourus la garenne qui était au fond du parc. Des bécasses s'envolèrent, des lapins s'enfuirent devant moi, mais je ne les épouvantais pas, aimant les animaux.

Enfin, je rentrai au manoir. Chanteux en sortait seulement, et j'évoquai le supplice de maman.

Je cherchai ma mère, et la trouvai dans sa chambre. Elle était soucieuse :

— Sois gaie, maman ! dis-je pour la distraire... Evariste sera ici ce soir !

— Ah ! je n'ai plus beaucoup de courage... J'espérais que nous pourrions effectuer un petit déplacement... mais Chanteux a prétendu que c'était impossible. Il y a quatre têtes de bétail que l'on n'a pu vendre.

— Encore !... ce Chanteux est un homme de malheur !

— Oh ! tais-toi ! si on t'entendait !

— Cela m'est égal !

— Non, Marane, tais-toi... ce régisseur fait de son mieux... Ce n'est pas de sa faute si les murs s'écroulent et si la bergerie a eu une épidémie...

— Et si le cheval d'Evariste boite... ajoutai-je avec quelque ironie.

— Aussi ?... s'écria maman... Que va dire ton frère ?

— Il ne fera pas de colère, il est calme. C'est bon pour moi ces transports inélégants. Oh ! cet homme, si je pouvais le jeter à la porte !

Ma mère tremblait.

— Pourquoi donc as-tu peur de lui ?

— Moi ? s'écria maman, tu es folle... Peur de lui ! je suis seulement désolée qu'Evariste n'ait pas son cheval et que nous ne puissions changer d'air.

Ma mère s'appuya au dossier de son fauteuil d'un air si las que la pitié m'entra dans le cœur.

Cependant, je dis avec force :

— Pas de faiblesse, maman. Quand je me marierai, nous sortirons d'ici... mon mari aura de l'énergie et je suis sûre que tout marchera à souhait.

Ces paroles ranimèrent maman. Elle releva le front et murmura :

— Tu serais un bon soutien, si tu étais moins sauvage, moins rude...

— Oh ! rude ! m'exclamai-je, je me sens un cœur de colombe... j'ai pitié des gens, des animaux et des choses...

— Comme tu t'abuses, ma pauvre chérie... Tu ressembles à un poulain, né en pleine brousse.

— Oh ! que je suis contente !

Je m'enfuis en riant. Le vent était vif et les feuilles tourbillonnaient en recouvrant la terre. Je m'amusais à les déplacer et elles crissaient sous mes pieds.

Rasco et Sidra furetaient et des oiseaux s'envolaient à notre passage.

Je voulais cueillir du houx. Je connaissais un endroit qui en était rempli. J'en fis une ample provision et comme les branches me piquaient, je priai un garde de les porter à la maison et je poursuivis ma promenade.

Dehors, le moindre brin d'herbe m'intéressait et quand j'étais rentrée, nul détail de l'intérieur ne parvenait à m'être agréable.

J'aurais dû vivre dans une roulotte et aller de pays en pays. Cependant, j'aurais eu de la peine à me détacher de la nature que j'avais sous les yeux.

La mer était une amie pour moi et la lande, mon champ de courses.

— Allo ! c'est moi.

— Bonjour, Mamzelle, me dit poliment la fermière.

Ses yeux obliques glissèrent de mon côté.

— Où est Jean-Marie ?

— Dans l'écurie.

— J'y vais.

La fermière me regarda avec un sourire indéfinissable, mais sans plus de façons, je m'en allai vers l'endroit indiqué, suivie des deux enfants et de mes chiens.

Je retrouvai mon camarade qui s'occupait à raccommoder un harnais.

— Bien le bonjour, Mamzelle.

Sa figure intelligente et fine me plaisait.

— Bonjour, Jean-Marie... Que fais-tu ? du neuf ?

— Mais oui, en rafistolant...

J'annonçai joyeusement :

— Evariste revient ce soir ! Nous ferons de bonnes parties de pêche... Tu y es allé, ces jours derniers ?

— Non, je vous attendais, puis, en semaine, je n'ai pas trop de temps... Mais, dimanche, si cela vous agrée...

— C'est entendu. Evariste sera ravi.

J'effleurai vingt sujets, puis je repartis.

Je dansais en marchant, l'esprit clair. Mon visage devait être gai à voir, parce qu'il me semblait que mes idées étaient comme des étincelles qui l'illuminaient. J'étais tout entière à mes pensées, enchantée par mon imagination. Je voyais des pays, je créais des aventures. Je m'évadais de la fantaisie déjà grande de mon cercle habituel, pour planer plus haut, plus loin, hors du chaos de mes multiples sensations.

Je retrouvai maman :

— D'où viens-tu, Marane ?

Pleine de rêve encore, je répondis :

— Ma foi, je n'en sais rien... Je volais au-dessus de la terre entière. Tout le monde était heureux et riait. Pas un seul être méchant... pas de méfiance, pas de mesquinerie, nulle envie ! Ah ! quels aperçus magnifiques !

Maman me regardait, décontenancée. Elle devinait bien que c'était l'éclosion de ma jeunesse qui cherchait à se frayer un chemin, mais elle voulut tempérer mes élans et elle murmura :

— Si tu consentais seulement à faire un peu de tapisserie près de moi...

— Oh ! que j'en serais vite excédée ! ripostai-je en levant les bras comme si je secouais aiguille et laine.

Je voulus m'élancer dehors, mais je me heurtai à Jannik qui demanda à ma mère si elle pouvait recevoir le régisseur.

Je reculai et j'allai dans la pièce à côté, où il y avait une autre sortie. Je ne voulais pas voir cet homme. Puis, je me

ravisai et je restai dans le petit salon afin d'écouter la conversation de Chanteux. Je me disais surtout que, le cas échéant, je prêterais aide à maman.

— Madame la comtesse, prononça notre régisseur, je me permets de vous déranger.

— Mais nullement, Monsieur Chanteux... Voulez-vous vous asseoir. De quoi s'agit-il ?

La voix de ma mère trahissait de l'inquiétude.

— Mon Dieu, Madame, reprit Chanteux, j'ai à vous parler d'une chose fort délicate.

— Qu'y a-t-il ?

J'eus un moment d'angoisse, moi aussi. Qu'allait donc encore révéler notre régisseur ? Une ferme démolie ? Un troupeau décimé ?

— Voici, Madame la comtesse... Je ne vous apprendrai rien en vous apprenant que Mlle Marane est des plus indépendantes...

Ouais ! De quoi se mêlait Chanteux !

J'écoutai plus avidement, me félicitant d'avoir succombé à ce péché de curiosité.

Maman répondit en se mordant les lèvres :

— Je ne peux guère le nier.

— Or, Madame, il faut absolument enrayer ces penchants, ces originalités qui donnent à jaser et qui terniraient la réputation de Mlle de Caye. Moi, j'entends les uns et les autres. Puis, comme Madame n'a pas beaucoup d'argent liquide, il faut à mademoiselle un renom intact pour remplacer une grosse dot.

Oh ! comme j'aurais battu Chanteux !

Ma mère murmura :

— Vous avez raison.

— Voici ce que j'ai l'honneur de proposer à Madame la comtesse, poursuivit Chanteux après s'être arrêté quelques secondes. Il existe dans la campagne, à vingt kilomètres d'ici, une pension pour jeunes filles du monde. C'est plutôt une maison de repos où ces demoiselles, fatiguées par leurs études, les sports ou les mondanités, viennent passer quelques semaines. Il me semble que si Mlle Marane y faisait un séjour, elle se trouverait bien de connaître quelques com-

pagnes de son âge, et ainsi seraient supprimées les promenades au clair de lune.

Ah ! si j'avais été à la place de maman, j'aurais crié : « Sortez ! » Mais elle était terrifiée par ce que cet homme osait. Elle devinait confusément sa force, née de quelque calcul obscur, et elle ne voulait pas faire de scandale.

Elle se contenta de balbutier :

— Je réfléchirai. Vous avez une excellente idée.

— Il ne faut pas réfléchir très longuement, Madame, et marier mademoiselle dès ses dix-huit ans. Je connais un châtelain dans les environs, mais il est fort pointilleux sous le rapport réputation. Je sais que le nom de Mlle de Caye lui conviendrait parce qu'il tient plus à la famille qu'à la fortune, mais il faut être prudent.

Ce ton de conseiller et cette leçon à ma pauvre petite maman ! J'étais outrée. Elle ne répondait pas et je jugeais qu'elle devait boire le calice jusqu'à la lie.

Chanteux en profita pour reprendre :

— Je crois qu'il serait préférable de ne pas laisser Mlle Marane trop longtemps en compagnie de M. Evariste. Il revient de la ville et il aura sans doute des idées de liberté qui ne feront qu'émanciper davantage mademoiselle votre fille.

Je suffoquais.

— Oh ! se récria tout de même maman, jamais ma fille ne consentira à partir tant que son frère sera ici !

Il y eut un silence et le régisseur dit :

— Croyez-moi, Madame, je parle dans votre intérêt ; le monde est stupide et je ne veux pas que vous ayez le chagrin de voir l'avenir de Mlle Marane compromis par des inconséquences d'enfant.

Que Chanteux paraissait loyal !

Ma mère répondit d'une façon plus dégagée :

— Votre façon d'envisager les choses est juste. La mauvaise saison, d'ailleurs, n'est pas amusante pour une jeune fille dans nos pays.

— Et Mlle Marane sera sans doute fort aise de changer d'air et de milieu.

Je n'éprouvais nul contentement. J'étais très vexée que l'on

parlât de moi de cette façon et que l'on arrangeât ce qui me concernait sans me consulter.

Chanteux s'en alla. Je sortis aussi pour calmer mes nerfs surexcités. Je restai une demi-heure dehors, décidée à cacher mon indiscretion, mais résolue cependant à refuser de partir.

Quand je revins près de maman, elle tressaillit. Elle était plongée dans une rêverie que j'interrompis. Elle me dit gravement :

— Veux-tu m'écouter un peu, ma petite fille ?

— Je suis tout oreilles.

— Tu deviens grande.

— Oui, seize ans.

— Laisse-moi parler. Je serais heureuse que tu connusses d'autres jeunes filles, que tu fusses en contact avec des personnes de notre monde.

— Cela ne me déplairait pas, affirmai-je d'un ton innocent.

— Or, j'avais d'abord pensé que tu pourrais passer quelques mois dans une pension de grandes jeunes filles, où tu trouverais des compagnes de ton âge.

— C'est de toi, cette idée-là ?

Maman prit l'air scandalisé :

— Comment ! Ne suis-je pas assez sensée pour former un projet ?

— Ne te fâche pas, maman. Mais ordinairement, tu n'oses pas échafauder un plan à cause de la pénurie d'argent que notre régisseur nous souligne sans arrêt. Cette pension doit être coûteuse, et rien que ce motif me ferait refuser. Il en est un autre plus sérieux : je ne veux pas quitter le manoir.

— Tu le quitteras un jour ou l'autre pour te marier.

— Ce temps-là est bien loin ! Et le merle blanc qui voudra de moi me prendra comme je suis. S'il aime les belles manières, il cherchera quelqu'un d'autre. S'il aime une femme pot-au-feu, avec une tapisserie dans les mains, il ira dans un château voisin.

— Marane, tu me peines.

— Parce que je ne veux pas te quitter ? Et tu me parles de cela le soir où rentre Evariste ?

— Tu ne m'as pas laissé achever ma pensée. J'ai mûri ce projet, mais, au lieu de t'envoyer dans une pension, j'ai pensé

à ma parente de Jilique, qui ne demandera sans doute pas mieux que de te recevoir.

Je dressai l'oreille.

— Tu te souviens qu'elle a trois filles, dont la cadette a deux ans de plus que toi.

Cette combinaison ne me déplaisait plus autant, cependant je dis :

— Si tu veux, maman, nous abandonnerons ce sujet pour aujourd'hui. Soyons à la réunion de ce soir et non à la séparation.

Maman eut l'espoir que ses paroles n'étaient pas tout à fait perdues. Je n'avais pas éclaté en phrases véhémentes, en manifestations frénétiques.

C'était tout simplement parce que je n'avais pas subi le premier choc.

Evariste arriva une heure après cette conversation.

— Bonjour ! bonjour ! criai-je, dès qu'il fut à la portée de la voix.

Il descendit posément de la voiture et répondit, rieur :

— Bonsoir serait plus motivé. Tu as grandi, sœurlette. Où est maman ?

Notre mère apparut sur le perron et, en deux enjambées, mon frère fut près d'elle.

Nous entrâmes tous les trois dans la maison. Je battis des mains en m'exclamant :

— Te voici pour un grand mois !

Evariste enlevait son pardessus. Il était grand et robuste, mais son visage manquait un peu d'énergie à mon avis. Il ressemblait à maman et il subissait assez les influences.

Il dit en me regardant :

— Marane devient une vraie jeune fille. Comme son aspect est assuré ! quel air de bravade répandu sur sa personne !

— En effet, je ne sais pas ce que c'est que la peur, répondis-je orgueilleusement.

— Je suis contente que tu sois là pour la morigéner, prononça maman. C'est un cheval échappé...

— ...Qui galope dans le clair de lune, achevai-je gaiement.

— Eh ! mais, cela sent la sorcière, dit Evariste en imitant ma gaité.

Ce fut une heureuse soirée. Je croyais qu'Evariste nous raconterait une foule de choses, mais ce fut moi qui parlai tout le temps.

Le lendemain, je l'entraînai dans des courses, de-ci, de-là. Il se laissait conduire, un peu absorbé encore par les études qu'il venait d'abandonner.

Ce n'était plus un sportif, mais un scientifique qui avait trouvé sa voie et qui ne se souciait plus des vagabondages d'antan.

— Comme tu es mou ! m'écriais-je à tout moment, donne-moi la main pour atteindre cette roche.

Devant la mer, Evariste resta silencieux, les bras croisés, tandis que moi, ainsi qu'une prêtresse, j'élevai les mains et je vociférai, pour dominer le bruit des flots :

— J'aime la mer, j'aime la forêt, j'aime le soleil déclinant sur l'eau. Et je voudrais être le vent qui se lève doucement le soir pour parcourir le monde.

— Marane... Marane... murmura mon frère, n'es-tu pas un peu folle ?

— J'ose à peine l'avouer, mais j'aime aussi les tempêtes, Evariste... Cette mer en furie, ces vagues qui s'avancent et s'écroulent avec leur bruit formidable, je m'identifie à elles... Je suis une déesse terrible qui veut tout écraser, puis, soudain, je redeviens comme un petit enfant doux et calme.

Mon frère m'examinait avec attention.

— Je te surprends, mais je ne puis confier ces choses qu'à toi, car tu es jeune comme moi. Qui me comprendrait ? Je fais peur à maman... Toutes les divagations de mon âme, je les perds dans mes courses. Par ici, la mer austère et tendre m'accueille. Dans la lande, par là, je suis dans le désert immense où j'imagine les caravanes... Et, dans les champs cultivés, j'apprends à connaître la terre et ses révélations. Et toi, qu'as-tu appris ?

Evariste resta songeur un moment, puis il me répondit gravement :

— L'amitié...

— L'amitié ? répétais-je, sans pouvoir ajouter un mot.

Ce fut à mon tour de le regarder. Je murmurai :

— Que ressens-tu ?

Il me répondit comme s'il se parlait à lui-même :

— Jusque-là, j'avais vécu solitaire... J'ignorais ce qu'était l'union de deux cœurs et de deux esprits égaux. J'ai trouvé un ami...

Je respirai fortement et je dis :

— Alors tu es heureux... Moi, je n'ai pas d'amie...

Je soupirai avec mélancolie. Une soif imprévue m'envahissait.

— Je te plains, poursuivit Evariste, comme s'il lisait dans mes pensées... Tu ne peux te figurer quelle sécurité on éprouve de ne plus se sentir seul... quelle joie vous éclaire de pouvoir s'épancher, quel soutien pour le cœur!...

— Je saisis ton bonheur, répliquai-je d'une voix sourde.

Je restai un moment sans parler, puis je criai, prise de jalousie :

— Je veux une amie !

Sans avertir mon frère, je redescendis la roche en courant en avant avec mes chiens...

Puis je revins vers Evariste :

— J'ignorais ce qui me manquait ! C'était une amie... Voilà pourquoi mon cœur n'était pas satisfait... J'aime maman, je t'aime, mais ce sont des affections naturelles que je n'ai pas cherchées. Il faut un ami que l'on ait choisi et à qui l'on puisse tout dire sans qu'il soit scandalisé... Ah ! que mon amie entendra de choses ! Les jours ne seront jamais assez longs.

— Ne t'exalte pas ainsi, Marane ; tu es trop enthousiaste.

— Pas assez, veux-tu dire ! Si je l'étais, je serais partie depuis longtemps à la recherche de cette amie si nécessaire. Mais on ne sort pas d'ici. Chanteux n'a jamais d'argent à nous donner. Cependant...

Je m'arrêtai net. Je venais de me remémorer que maman me proposait un séjour chez Mme de Jilique. Mais n'étant pas encore décidée, j'ajournai l'aveu de ce projet.

Nous rentrâmes, Evariste me vantant le beau et franc caractère de son ami.

Notre mère nous attendait avec impatience.

Elle remarqua mon exaltation et l'air absorbé de son fils. Elle dit :

— Cette petite extravagante t'a bourré la tête de ses excentricités.

— Ses extravagances proviennent de sa solitude, répondit Evariste. Elle est terriblement seule, ici.

— Seule ! m'exclamai-je, en songeant tout à coup que rien ne vaudrait pour moi la mer et la lande. J'avais un remords de vouloir les quitter pour une amitié incertaine.

Mon frère me contempla non sans surprise :

— Ton esprit est-il donc aussi changeant ?... me reprocha-t-il.

— Pour le moment, la nature me suffit, ripostai-je légèrement. Une amie, ce sera pour plus tard.

Je m'écriai pour changer de sujet :

— Que dimanche sera amusant ! Après la messe, nous reverrons tous nos compagnons d'enfance.

Nous allions à la messe au village voisin.

— Ils sont toujours au complet ? demanda Evariste.

— Mais oui ; les garçons empoignent la charrue et les filles raccommoient les hardes.

— Et toi, tu t'occupes aussi de travaux féminins ?

— Hélas ! gémit maman.

— Tu touches à une corde sensible, raillai-je. Maman est désespérée que je ne sache ni coudre, ni tricoter, ni broder. Je ne fais pas de tapisserie et je ne joue pas du piano.

Je me levai brusquement, si brusquement que mes nattes fouettèrent mon verre qui tomba et se brisa.

— Oh ! s'indigna ma mère, on ne se retourne pas avec une telle impétuosité, modère tes gestes !

— Est-ce ma faute si mes cheveux sont trop longs !

— Pourquoi pas un chignon à seize ans ? demanda Evariste.

— Pourquoi ? Parce qu'il s'écroule quand je cours, et que Rasco et Sidra n'auraient plus rien à porter.

— C'est vrai, dit Evariste ; tu es attachée solidement à tes gardiens. Mais cela ne devrait pas t'empêcher de coudre comme une femme.

Je disparus de la salle à manger, et je revins quelques minutes après, tenant dans mes mains une petite robe d'enfant.

— Voici un échantillon de mon travail, annonçai-je.

Je lançai l'objet à Evariste.

Maman avait commencé par s'écrier :

— Quelles vilaines manières tu as !

Elle se tut. Surprise, elle maniait la robe.

— Quand as-tu fait cela ?

— Dans ma chambre, le matin ou le soir... le sais-je ?

Ce que je sais mieux, c'est qu'un jour la mer était si belle et si calme qu'il me semblait, quand je tirais l'aiguille, être dans une barque où je ramais d'un mouvement rythmé.

Alors que je ne m'y attendais nullement, Evariste dit un jour négligemment :

— Mon ami avait projeté de m'inviter chez ses parents. Son père est industriel. Nous devons étudier sur place des modèles récents de machines. Une lettre de lui m'est arrivée. Ce séjour est avancé ; je partirai lundi.

Je bondis :

— Quoi, déjà ! J'étais si contente de ta présence. Un ami peut-il donc tout faire oublier ?

— Cela ne va pas jusque là, mais il faut aussi compter avec les nécessités de la vie. Ce sera pour moi un stage fort utile que de passer quelque temps dans une usine.

Ce projet, je le devinais, était frais éclos dans l'esprit de mon frère. Je soupçonnais maman de l'avoir suggéré et j'en voulais à Chanteux d'avoir mis cette idée en tête à ma mère. On savait ne pouvoir m'arracher de la maison durant le séjour d'Evariste, et le plus simple était de situer à ce moment la visite de l'usine en vue.

Je gardai pourtant mes réflexions par devers moi.

Tout était vraisemblable. Au bout d'un moment, je dis :

— Ce qui m'enrage, c'est que tu as tout ce qui te convient : un ami, la ville et la campagne. Pourquoi n'aurais-je pas cela, moi aussi ?

— C'est facile, plaça vivement maman. Je t'ai offert une diversion, qui te servira en même temps à te corriger de manières un peu frustes. Ce serait donc le moment d'accepter ma proposition. J'en ai parlé à ton frère, et il est pleinement de mon avis.

J'en étais sûr. Evariste était influencé par maman. Il obéissait à sa prière en avançant son projet de stage dans une usine.

— Quelle machination avez-vous ourdie ? m'écriai-je.

— Mais c'est une excellente idée, déclara mon aîné. Tu seras en ville durant la saison mondaine ; les dames de Jilique ont de nombreuses relations. Ce plan merveilleux ne te sourit donc pas ?

Soudain, le miroitement de la ville brilla devant mes yeux. L'inconnu me séduisit et je répondis rêveusement.

— Je trouverai peut-être une amie là-bas.

— C'est probable.

— Et quand tu reviendras, tu seras une jeune fille accomplie, ajouta maman.

— J'espère que non, protestai-je.

— Et pourquoi cela ? questionna Evariste.

— Parce que si être une jeune fille accomplie c'est passer son temps sans rien voir, ni entendre, ni penser, je ne veux pas être un tel spécimen. Cependant, je consens volontiers à séjourner chez les cousines de Jilique, ne serait-ce que pour savoir comment cela se passe dans la maison des autres.

— Tu es une bonne fille, concéda maman.

— Voire ! m'exclamai-je ; je veux rester libre, et si mon exil n'est pas tel que je le désire...

— Oh ! exil, murmura Evariste.

— Je reviendrai, achevai-je.

— Naturellement, approuva maman.

## II

Nous revenions sans dommage d'une grande promenade en mer. Il faisait encore jour et nous croisâmes l'inévitable Chanteux.

Alors que j'esquissais un salut, Evariste dit aimablement :

— Je ne vous avais pas revu, Monsieur Chanteux. Je vous accompagnerai volontiers dans vos randonnées.

Je fus surprise. Du moment que mon frère voulait repartir, pourquoi cette promesse ?

Cependant, je ne me préoccupai pas outre mesure de ce

détail. J'étais lasse de ma course en mer. Je dormis comme une pierre, mais me réveillai de bonne heure.

J'avais besoin d'air. Je partis vers la mer avec mes chiens. Le soleil se levait. Une brume se dissolvait, formant des draperies pâles.

Je monologuais, tout en escaladant la falaise :

— Un ami... alors on passe par tout ce que l'ami veut ? Quelle drôle de chose ! Peut-être est-ce agréable... Je voudrais essayer, mais je suis si fantasque...

Je restai songeuse un instant, distraite par la vue de la mer. Je m'assis sur une roche, puis je repris mon soliloque. J'avais besoin d'extérioriser mes pensées.

— Ce monstre de Chanteux fera mourir maman à petit feu, parce que jamais la situation ne s'améliorera, jamais... Mais comment sortir de là ? Evariste est encore jeune, et il ne sait pas bien vouloir. Peut-être saura-t-il mieux plus tard, quand ses études seront terminées.

Puis, après un moment de contemplation, je repris :

— Je serai peut-être fort bien, chez les cousines de Tilique, mais cela m'ennuie de laisser maman seule. Elle ne veut pas séjourner là-bas avec moi, sous prétexte que cela sera plus profitable pour mon perfectionnement de me savoir en face de mon initiative chez les autres. Je suis de son avis. Seulement, je suis contrariée de l'abandonner. Pauvre petite maman ! elle ne s'en doute pas, mais je veille sur elle. Ah ! que la mer est belle ! Elle m'enchanté chaque jour davantage. On serait bien ici, s'il n'y avait pas Chanteux.

— Pourquoi ne faudrait-il pas Chanteux ?

C'était lui-même qui m'adressait cette question.

Je me redressai devant le régisseur qui me saluait, le chapeau bas.

— Vous m'espionnez ?

Mon accent manquait peut-être de politesse.

— Je ne vous espionne nullement ! Je me promenais, parce que, moi aussi, j'aime la mer. Le lever du soleil est particulièrement beau ce matin. C'est par hasard que j'étais derrière vous. J'ai entendu votre phrase, tant pis pour moi ! Vous me trouvez donc bien gênant ?

Les yeux de Chanteux me regardèrent en face. Nous nous bravions.

— Qu'avez-vous à me reprocher ? continua-t-il.

— Justement, je ne le sais pas, répondis-je loyalement. Je voudrais vous prendre en faute et je n'y parviens pas.

Il sourit.

— Vous êtes une enfant à l'imagination emportée. Je gère l'exploitation de mon mieux, et il n'y a rien à relever contre moi.

Je ne répliquai pas. Il poursuivit :

— Vous êtes matinale, Mademoiselle. D'ailleurs, le spectacle est beau et il valait un dérangement.

J'aurais voulu lui poser la question qui me hantait :

— Pourquoi tenez-vous tant à me faire partir de la maison ?

Il se pouvait qu'il n'eût aucune mauvaise intention. Cependant, je n'ajoutai rien et je lui tournai le dos avec une impolitesse marquée, pour prendre le chemin du retour.

Prompt, il se plaça devant moi et me barra la route sans affectation. Puis, il me dit :

— Soyez polie, Mademoiselle. Quand on est la fille du comte de Caye, noblesse exige. Etre poli avec un inférieur, c'est un devoir. On ne sait jamais si ces misérables inférieurs ne seront pas des supérieurs quelque jour.

Ces mots me causèrent un léger frisson. Mon regard aigu plongea dans les yeux de mon interlocuteur, mais il détourna la tête.

Malgré cette leçon, et justement pour cette leçon, je ne fus pas plus aimable. Je sifflai mes chiens et je m'en allai, laissant Chanteux, je l'espérais, flagellé par cette morgue, exaspéré par ce dédain.

J'étais furieuse. Ma promenade était gâtée.

J'arrivai au manoir, alors que maman et Evariste prenaient leur déjeuner.

— D'où viens-tu donc ? s'écria ma mère qui parut soulagée par mon entrée.

— Je me suis promenée.

Je jetai mon béret sur un meuble.

— Ah ! j'ai faim. L'air du matin ouvre l'appétit. Tu pars cet après-midi, Evariste ?

— Oui, à quinze heures.

— Alors, moi, maman, je partirai dans trois jours.

Ma mère parut surprise, puis émue par ma décision.

Quand Evariste entendit que j'étais décidée à ce séjour, il dit :

— Puisque Marane reste encore trois jours, je vais envoyer un télégramme à mon ami, afin qu'il ne m'attende pas aujourd'hui. De cette façon, nous aurons encore ces deux jours pour nous promener.

Je fus enthousiasmée par cette détermination et je battis des mains.

Durant l'après-midi, une tempête s'éleva.

Le vent, entre ses sifflements de sirène, ne cessait pas ses lamentations, ses colères, ses plaintes profondes ou aiguës.

Mon frère ne voulait pas sortir, mais j'insistai.

— C'est tellement beau ! Je connais un endroit où l'on est à l'abri, et d'où l'on voit des tableaux merveilleux. Les rochers ont l'air vivant et quand les vagues butent dessus, on dirait une bataille. Viens voir cela !

— Tu es donc cruelle ?

— Non... mais j'aime contempler les éléments aux prises.

— Tu ne penses pas aux barques qui peuvent être brisées par la tempête ?

— Oh ! si, j'y pense !

Je me souvenais d'une femme qui croyait son mari disparu. J'étais allée la voir en lui portant mes petites économies. Puis, j'avais guetté, pendant des jours, le bateau du père Garech. Je m'étais fatiguée les yeux à scruter l'horizon gris, ou rougi par la pourpre du couchant. Un soir, j'avais reconnu la voile attendue. Elle apparaissait lumineuse au milieu des rayons qui s'éteignaient. Je dégringolai de mon rocher et je courus à perdre haleine jusque chez M. le curé pour lui porter la bonne nouvelle en le suppliant d'aller tout de suite chez la femme du pêcheur qui demeurait un peu loin pour moi. Je n'avais pas attendu un merci, car nul merci ne pouvait égaler pour mon âme la douceur de causer cette surprise.

Je n'avais rien dit de ce drame à ma mère.

Cet après-midi-là, je voulus montrer ce spectacle de tempête à mon frère. J'obtins, non sans peine, qu'il me suivit, et,

péniblement, nous allâmes contre le vent. Ce dernier nous cinglait furieusement, mais, joyeuse, j'avancais en promettant à Evariste la récompense de ses efforts.

Nous arrivâmes enfin à l'abri qui était une roche formant niche. Nous nous y blottîmes, pour assister au déchainement de la tempête, à ses hurlements, ainsi qu'aux caprices des flots.

— Quelle majesté ! murmurai-je, et comme l'on se sent petit !

— C'est terrible !

Nos voix s'entendaient à peine.

— J'ai le vertige, dit Evariste. Crois-tu que cette roche soit solide ?

Je ris :

— Tu es aussi peureux que maman. Jamais elle n'a osé s'aventurer jusqu'ici, bien que je l'en ai souvent priée. Regarde ces deux vagues qui luttent !

— Tu es extraordinaire, elles me font peur !

— On dirait deux monstres qui s'affrontent, que c'est grandiose !

Pendant quelques minutes, nous restâmes silencieux, puis le vent se calma, les vagues diminuèrent, les nuées grises furent balayées. Je donnai le signal du départ.

— Quand j'ai assisté à une manifestation semblable de la nature, dis-je, je me sens des forces nouvelles. Il me semble que je suis le vent ou la mer. Ah ! que je voudrais être le vent qui bondit par-dessus tout !

— Tu demandes trop, répliqua sagement Evariste.

Les deux jours de délai s'écoulèrent vite, puis mon frère s'en alla.

Je regardai sa voiture disparaître, puis, quand je ne la vis plus, je me retournai vers ma mère et je lui déclarai :

— A mon tour, maintenant ! Demain, je pars.

Ma mère me contempla, interloquée.

— N'est-ce pas convenu ? repris-je. Cousine de Jilique nous attend, n'est-ce pas ?

— Elle est prête à te recevoir, mais tu peux penser que cette séparation me coûte.

J'insistai et nous partîmes au jour fixé, après un échange de télégrammes avec Mme de Jilique.

Maintenant, j'étais curieuse de voir du monde. Je n'étais liée, jusqu'ici, qu'avec des paysannes, maman ayant supprimé tout contact avec les châtelaines des alentours, depuis la mort de mon père. Il y avait à cela une raison majeure, qui était le manque d'argent. Chanteux en donnait si peu ! Nous n'avions pas d'automobile et les chevaux, pour un attelage, n'existaient plus. Puis, maman eût aimé recevoir avec un certain faste, et elle n'osait le faire.

Elle attendait la prospérité, qui lui donnerait plus d'indépendance.

Je me réjouissais maintenant de partir pour pénétrer dans un milieu où j'espérais rencontrer une amie. C'était là le but que j'envisageais.

A nous observer, ma mère et moi, on aurait pu croire que c'était moi qui conduisais maman, tellement je m'avouais décidée.

Devant l'immeuble habité par nos cousines, elle se ressaisit pourtant.

Introduites dans un salon d'une élégance sobre, nous fûmes rapidement rejointes par notre cousine.

C'était une personne distinguée, avec des bandeaux grisonnants. Son aspect paraissait simple, mais je lui trouvai un air altier et, dans le regard, une froideur que tempérerait la douceur de sa parole.

Elle et maman ne s'étaient pas vues depuis une dizaine d'années, bien qu'elle habitât Rennes durant l'hiver.

Elle nous accueillit avec cordialité.

— Que je suis contente de connaître Marane et de la garder. Mes filles sont enchantées ; elles sont sorties, mais le dîner nous réunira. Ma chère Berthe, que je suis heureuse de vous revoir !

Maman crut devoir parler de moi :

— Ma fille a vécu isolée... c'est un cheval échappé, je voudrais qu'elle gagnât plus de calme.

Mme de Jilique m'examina moins superficiellement.

— J'aimerais qu'elle prît quelques leçons de chant. Je crois que sa voix sera agréable.

— J'en parlerai au professeur de mes filles. Vous aimeriez chanter, Marane ?

— Beaucoup, répondis-je d'un ton bref.

Je me sentais déjà mal à l'aise dans ce salon. Je rendais à ma cousine tous ses regards avec une curiosité tranquille qui tenait du défi.

— J'espère que vous vous plairez avec nous, Marane ?

— Je le pense, répliquai-je sans aménité.

— Vous avez raison, Berthe, c'est une plante sauvage, mais qui n'est pas sans charme. Je vais vous indiquer vos chambres.

Je fus bien aise de me donner un peu de mouvement et je suivis ma cousine en sautant allègrement.

Ces chambres étaient charmantes. La mienne communiquait avec celles des jeunes filles que je me réjouissais de connaître.

J'attendais l'heure du dîner avec impatience. Je pensais même que Mlles de Jilique auraient pu rester à la maison pour me recevoir.

Je fus arrachée à ma mauvaise humeur par l'entrée soudaine de ces trois jeunes beautés, qui me frappèrent d'étonnement.

Comme elles étaient élégantes et sveltes ! Je voyais leurs sourcils fins et déliés, leurs bouches vermeilles et, toutes les trois, possédaient les mêmes joues roses.

L'aînée était blonde et contrastait avec ses sœurs qui étaient brunes.

Elles se nommaient Clotilde, Jeanne et Emma.

Elles m'entourèrent.

— On se tutoie n'est-ce pas ? me dit Clotilde, l'aînée. Comme c'est gentil à toi d'être venue passer un moment avec nous. Tu n'as jamais quitté le bord de la mer ?

— Jamais !

— Que c'est extraordinaire ! s'exclama Emma, alors tu ne connais rien de la vie.

— Tout, répondis-je avec le plus parfait sang-froid.

Ce furent des rires sans fin.

— Tu es joliment savante ! repartit Clotilde.

Seule, Jeanne ne disait rien, mais elle me regardait de ses yeux pénétrants. J'éprouvai tout de suite pour elle une atti-

rance que n'exerçaient pas les autres. Mon cœur battit. Serait-ce l'amie que je rêvais ?

Je fus assez choquée de ces rires. Ma mère elle-même s'était jointe au quatuor pour se moquer de moi.

— Oh ! Marane, que tu es enfant !

Je répartis avec le plus grand sérieux :

— Je suis certaine que mes cousines sont plus ignorantes que moi. On apprend beaucoup de choses à vivre avec la nature.

Je crus leur en avoir imposé, parce que les rires se calmèrent.

Clotilde dit :

— Nous sommes venues pour te dire bonjour, mais nous avons une séance de coiffure et de manucure. Nous ne t'emmenons pas à cause de l'ennui que tu subirais. Maman, ajouta-t-elle en se tournant vers Mme de Jilique, nous reviendrons exactement pour l'heure du dîner. Cependant, si nous avons un peu de retard, ne vous alarmez pas.

Il y eut des paroles et un envol de ces trois Grâces. J'étais un peu abasourdie. Maman demanda la permission d'aller voir, dans son couvent, une vieille parente religieuse, et nous restâmes seules, ma cousine et moi. Je ne m'étais pas souciee d'accompagner ma mère. Je savais, d'ailleurs, qu'elle préférerait causer librement avec sa parente.

Quand nous fûmes en face l'une de l'autre, Mme de Jilique et moi, je dis avec calme :

— Je suis bien heureuse d'avoir vu Jeanne, elle me plaît beaucoup.

— J'en suis charmée, répondit en riant ironiquement ma cousine de Jilique.

Cette façon me froissa quelque peu. J'avais vécu isolée, mais je me piquais de savoir-vivre.

Je voulais aussi affirmer mes idées et je repris, non sans une certaine assurance :

— Vous ne vous doutez peut-être pas, Madame ma cousine, que je suis venue chez vous uniquement pour trouver une amie. Je n'en ai jamais eu, et il paraît que l'existence en est illuminée. Je ne veux pas manquer un bonheur

pareil. Sans cette perspective, je n'aurais jamais consenti à abandonner ma lande.

Les yeux de ma cousine s'ouvraient démesurément. Elle voulut dire quelque chose, mais elle se tut. Je crus un moment qu'elle dissimulait une envie de rire, mais je n'en fus pas sûre.

Elle me sourit et demanda :

— Vous croyez trouver en Jeanne l'amie de vos rêves ?

— Je le pense, elle paraît bonne et ses manières si douces sont reposantes.

Mme de Jilique ne parut nullement surprise de ce que j'avais découvert là.

— Vous êtes une enfant bien extraordinaire.

— Je ne suis plus une enfant et je ne trouve rien d'étrange à vouloir une amie. Cela me changera de la compagnie de mes chiens, qui ne comprennent pas tout, et de la nature qui ne me répond jamais.

— Ne voyiez-vous donc aucune famille du voisinage ?

— Aucune... Depuis la mort de papa, nous avons eu une existence renfermée entre nos murs. Maman n'aimait plus sortir et elle s'est contentée de veiller à notre instruction.

— L'ennui ne vous a jamais effleurée ?

— Jamais ! La campagne est une source de joie, de surprises, de renouveau constant.

— Vous possédez une âme forte.

— Oui... approuvai-je fort simplement.

Mme de Jilique eut un rire léger :

— Vous ne voulez pas en convenir, mais vous êtes une jeune fille nullement semblable aux autres.

— Evidemment, répliquai-je, je n'ai pas la beauté de vos filles.

— Hum ! hum ! toussota ma cousine.

Je ne sus pas ce que signifiait cette toux et je poursuivis :

— C'est une énigme pour moi de voir leurs joues si roses, leurs sourcils si fins et leurs lèvres si vermeilles. C'est même curieux de les voir si semblables.

Mme de Jilique, cette fois, n'y put tenir. Elle éclata d'un rire si épanoui, si communicatif que je l'imitai, sans savoir pourquoi.

Quand elle se fut calmée, elle bégaya :

— Vous n'avez pas compris ?

— Compris... quoi ?

— Elles sont fardées !

— Qui ?

— Mes filles.

J'écarquillai les yeux comme si ma cousine me parlait hébreu. J'allais demander des explications, quand les trois jeunes filles entrèrent, gales et charmantes.

### III

Maman repartit le lendemain de mon arrivée. Mes adieux ne furent pas très affectueux parce que les quatre dames de Jilique me contemplaient.

J'avais l'horreur des manifestations en public. Dans mon cœur, cependant, je sentais un écroulement à l'idée de laisser ma pauvre petite maman s'en aller seule.

Les trois demoiselles Jilique s'emparèrent de moi et occupèrent mes instants.

Il fut entendu que je serais présentée à un professeur de chant, afin de cultiver ma voix, que mes cousines déclarèrent « admirable ».

Elles me faisaient beaucoup parler, mes cousines. Je racontais ma vie, ce dont elles étaient très friandes. Je détaillais, j'exaltais mes courses au bord de la mer, mes promenades dans la lande, l'intelligence de mes chiens.

Elles rirent beaucoup en apprenant qu'ils me tenaient par mes nattes, qu'elles soupesèrent. Clotilde me demanda si je me ferais couper les cheveux, mais leur mère se récria.

Jeanne me dit, et sa voix avait un accent mélodieux :

— La solitude ne vous pesait jamais ?

— Oh ! vous ne me tutoyez pas, Jeanne ?

J'avais lancé ces paroles dans une impulsion de mon cœur qui souffrait déjà par l'amie choisie.

— Mais si... j'avais oublié... nous sommes de si récentes connaissances ! Alors, ce désert de la lande ne te semblait pas trop solitaire ?

— Quand je cours dans le vent, je me sens heureuse, je communie avec les éléments, je m'incorpore à la tempête, je suis enchantée de la lune, je parle au soleil comme à un ami. Je connais tous les oiseaux, tous les nids des alentours.

« Mais, continuai-je en me tournant vers Jeanne, il me manquait une amie. Je pense que ce doit être fort doux de faire partager ses sentiments à une compagne, de lui confier ses pensées, ses soucis et ses rêves...

— Tu as donc des soucis ? questionna Emma.

— Certainement ! Qui n'en a pas, d'ailleurs ?

— Mais tu as la nature, des chiens, le soleil, la lune.

— Cela ne me suffit plus !

— Eh ! Eh ! Voyez cela ! railla Clotilde.

— Tu n'as donc pas un pauvre petit cousin, riposta Emma en souriant.

— Un cousin, non, ripostai-je, mais j'ai un frère, vous le savez.

Un éclat de rire accueillit ma réponse.

— Que signifie votre rire ? questionnai-je en frappant du pied.

— Comment ! tu ne vois pas la différence entre un frère et un cousin ?

— Non, ripostai-je avec la plus parfaite candeur.

— Eh bien ! expliqua Emma, un cousin est un jeune homme avec qui on apprend à flirter.

— Flirter ?

— Je ne connaissais pas le langage des salons, ni celui des jeunes filles. Cependant, dans mes lectures, j'avais lu ce mot sans bien savoir ce qu'il signifiait. Je demandai :

— Vous voulez parler de l'amour ?

Je me sentis rougir en prononçant ce mot. Une fusée de rires accueillit ma question.

— Comme tu es savante ! s'exclama Clotilde.

Je continuai très dignement :

— Eh bien ! non, je n'ai jamais trouvé personne avec qui jouer à l'amour.

Des exclamations jaillirent des lèvres de mes cousines et de leur mère... Cette dernière se leva de son fauteuil et sortit de la pièce.

Je fus ahurie pendant un moment par les gloussements de joie des jeunes filles.

— Qu'avez-vous ?

— Rien ! cria Emma.

— Qu'ai-je dit de si extraordinaire ?

— Qu'elle est naïve ! s'exclama Clotilde.

— Jamais je n'ai tant ri ! bégaya Emma.

Jeanne souriait. Elle murmura :

— Vous l'intimidez, laissez-la.

Je me redressai et m'écriai :

— Rien ne m'intimide ! N'est-ce pas un jeu, l'amour ? Répondez !

— Tu es charmante, répliqua Clotilde.

— Je vais t'instruire, intervint Emma. Un cousin est un flirt, c'est-à-dire un jeune homme qui vous aime, qui vous adore, avec qui l'on échange des confidences et même des baisers.

— Alors, c'est un mari, déclarai-je.

Une nouvelle explosion de joie salua ma réponse, débitée avec sérieux.

— Un mari n'est pas du tout cela ! Un mari est un monsieur avec qui l'on vit, qui vous achète des robes et qui est le père de vos enfants.

— Mais, interrompis-je décontenancée, on embrasse un cousin ou un flirt, sans se marier avec eux ?

— Qu'elle est innocente ! s'exclama Clotilde.

— On n'a pas besoin de se marier avec tous les jeunes gens que l'on embrasse ! Que deviendrait-on ! s'écria la jeune Emma, qui avait dix-huit ans.

— Tu en embrasses beaucoup ? lui demandai-je avec un accent méprisant.

Elle cessa de rire et me regarda interloquée. Puis elle murmura, gênée :

— Mais non, voyons.

Ses sœurs riaient malicieusement et j'en conclus qu'elles étaient satisfaites de ma question qui embarrassait leur sœur.

— Eh bien, moi, ripostai-je avec hauteur, je n'embrasserai que celui que j'épouserai. Pour le moment, je ne pense pas

à me marier. Je me trouve trop jeune pour m'occuper de ces choses. Je ne flirterai pas non plus, parce que je juge cela inconvenant et pour moi et pour mon futur mari. Puis, laisser croire à quelqu'un qu'on l'aime, et ne pas l'épouser, ce serait mal.

— Bravo, Marane ! s'écria Jeanne, comme tu as raison !

— Oh ! toi... commença Clotilde.

Mais elle n'en dit pas plus long. Je ne prêtai nulle attention à ce début de phrase parce que j'étais trop heureuse de l'approbation de Jeanne.

— Ce que je désire, poursuivis-je, c'est une amie, cela seul manque à mon cœur.

Et je regardai Jeanne. Je la trouvais jolie avec ses grands yeux noirs et son expression suave.

Quelques moments après, nous fûmes seules et je pus lui dire :

— Que j'aimerais une amie comme toi !

Une expression affectueuse recouvrit le visage de Jeanne et elle murmura :

— Tu ne me connais pas encore beaucoup.

— Oh ! il me semble que je te connais depuis toujours ! Veux-tu que je sois ton amie ?

— Je ne demande pas mieux !

Ainsi notre doux pacte fut scellé.

Combien je fus heureuse ce jour-là ! Je ne pus échanger d'autres paroles en tête-en-tête avec Jeanne, mais je possédais une joie qui me transportait. Un feu bienfaisant coulait dans mes veines. Des sensations de sécurité, d'appui, pénétraient mon âme et je me sentais une autre personne.

Je rêvais d'emmener Jeanne au manoir afin de lui montrer mes trésors, qui consistaient en des découvertes toujours nouvelles de la nature.

Les murs resserrés, l'absence de soleil, les corvées mondaines, tout disparaissait pour laisser la place à l'aurore qui se levait en moi.

Je contemplais parfois Jeanne. J'aimais son expression si suave et je me sentais prête, pour elle, à des dévouements obscurs.

J'écrivis à ma mère que je possédais enfin une amie.

J'exaltais la loyauté de Jeanne, ses prévenances exquisés et sa bonté.

Je vivais des jours enchantés. Le sommeil me parut inutile parce qu'il me privait de mon amie. Tout le temps passé loin d'elle me paraissait perdu.

— Quand je ne t'ai pas vue durant une heure, lui disais-je, mon cœur se meurt... Il me semble que je marche dans l'obscurité... Par moments, je crois que je t'aime trop, et à d'autres je me persuade que je ne pourrai jamais t'aimer assez... Puis il m'arrive aussi de m'imaginer que tu ne m'aimes pas...

Jeanne alors s'écriait :

— Tu as tort ! Comment ne t'aimerais-je pas, alors que je suis si touchée par ta tendresse ?

Ces paroles me ravissaient :

— Je voudrais poser ma tête sur ton épaule et ne plus bouger durant des heures. Pourquoi deux amies ne peuvent-elles habiter ensemble une île déserte où il n'y aurait ni mondantés, ni devoirs, ni obligations... L'amitié me suffit...

— O Marane, me répondait Jeanne, tu es une passionnée, mais tes confidences me plaisent...

Cependant, Mme de Jilique ne perdait pas de vue que j'étais chez elle pour me distraire. Je fus présentée à toutes les relations de mes cousines, et il s'ensuivit une série de thés dansants dont je me serais bien abstenue.

J'appris à sourire dans le monde, à déguiser ma pensée, à danser en ayant l'air ravie.

Je dus accepter des danseurs qui m'étaient odieux, et je dus causer avec eux comme si je les trouvais aimables.

Je n'aspirais qu'à une chose : leur dire leurs vérités et l'impression qu'ils me produisaient.

J'aurais voulu bondir avec mes chiens par-dessus les rochers, et il me fallait parader en robe de cérémonie.

Si Jeanne n'eût pas été là, cent fois pour une j'aurais négligé ces succès faciles pour retourner dans ma lande, au milieu des hurlements du vent, qui constituaient pour moi le plus bel orchestre.

Mais il fallait satisfaire aux lois mondaines ; il fallait

assurer à tous ces hôtes gracieux que j'étais enchantée de leurs réceptions et qu'ils me faisaient grand honneur en m'y conviant.

Des jeunes gens me persuadèrent que j'étais jolie, et d'autres voulaient me convaincre que je ressemblais à une sirène.

Je leur répondais qu'ils ne savaient pas ce qu'ils disaient, parce qu'ils n'avaient jamais vu de sirènes.

Ils riaient en prétendant que j'étais étrange.

Nos sorties se multipliaient ; je n'avais plus de loisirs pour causer avec Jeanne. Nous nous couchions tard, nous étions fatiguées, et les doux bavardages ne pouvaient plus avoir lieu.

Ils me manquaient terriblement.

Un soir, j'eus l'idée d'écrire, afin de déverser ma tendresse dans le cœur de mon amie.

Ma plume courut sur le papier. Que disais-je ? Qu'elle m'était chère et que la plus belle réception ne valait pas une heure de confidences entre deux amies s'aimant bien.

Ma lettre était imprégnée d'une tendresse naïve. J'étais toute ferveur.

Je posai ma lettre sous l'oreiller de Jeanne et j'attendis sa réponse, non sans impatience.

Deux jours passèrent, et, à ma grande surprise, je n'eus pas un mot de Jeanne me faisant comprendre qu'elle avait lu mes lignes.

En revanche, je remarquai des regards furtifs entre la mère et les filles, des sourires moqueurs, des paroles ironiques.

Je perçus des allusions sur l'amitié ; je crus reconnaître, dans la bouche d'Emma, des phrases déjà entendues je ne savais plus où.

Puis, soudain, la vérité surgit devant mon esprit ; des passages de ma tendre lettre faisaient les frais de cette gaîté moqueuse.

L'horreur, l'indignation, m'abattirent durant un moment. Tout mon cher trésor de tendresse était foulé aux pieds. Ce que j'avais écrit avec dévotion devenait un objet de risée. On dénaturait mes sentiments.

Tout ce que mon cœur pur et tendre avait évoqué de beau, de bon, de grand, était tourné en dérision.

Mon âme combative prit l'offensive :

— Jeanne, voudrais-tu m'éclairer sur l'indiscrétion que tu as commise au sujet d'une lettre que je t'ai écrite ? Pourquoi t'es-tu moquée des paroles qui s'y trouvaient ?... Ne m'aimes-tu donc plus ?...

L'amie que je croyais avoir trouvée me répondit avec impertinence :

— Tu n'es qu'une sotte. Tu aurais pu garder pour toi tes divagations.

— Oh ! moi qui t'aime tant !

Ce fut ce cri que je jetai. Ma bouche était crispée par les pleurs proches. Je devais avoir les yeux hagards.

Il me semblait que la beauté de Jeanne disparaissait à mesure que je la contemplais. Ses yeux si doux, si grands, n'étaient plus que des vrilles aiguës qui transperçaient mon regard. Sa bouche charmante avait un pli méchant et moqueur qui m'anéantit de douleur.

J'eus un vertige et je crus que j'allais m'évanouir. Je me repris pour supplier :

— Jeanne, est-ce vraiment toi en qui j'avais mis toute ma confiance, toute ma tendresse ?

— Tu n'es guère intéressante ! repartit froidement ma cousine.

Et elle me quitta dans un éclat de rire.

Je restai prostrée de longues minutes. Toute l'énergie que je me figurais avoir semblait m'avoir quittée.

J'étais comme assommée dans mon fauteuil. Je croyais avoir fait une maladie dont j'avais peine à me relever. J'étais courbaturée, et à mes oreilles sonnait toujours le terrible éclat de rire si cruel.

Clotilde vint dans la chambre où j'étais. Je fis un effort. Je me mis debout. Ma cousine me contempla. C'était celle que j'aimais le moins. Elle me paraissait moqueuse et égoïste.

Elle me dit :

— Tu as du chagrin, Marane ?

Je ne pus parler, parce que les pleurs affluaient à mes paupières. Elle continua :

— J'ai vu Jeanne qui sortait de cette chambre. Elle avait son air cruel. C'est elle qui t'a peinée ? Tu souffres, n'est-ce pas ? Laisse-moi te dire que tu t'es méprise sur son caractère. Elle n'a pas l'âme que tu souhaitais. Ta si belle et chère lettre n'a pas été comprise par elle. D'ailleurs elle ne pourra jamais comprendre un sentiment profond ; elle est trop superficielle.

Un tremblement me secouait.

— Calme-toi, c'est ta première déception, et la vie en est hérissée. Tu auras une compensation. Jeanne est égoïste et très coquette. Ce n'est peut-être pas beau de parler ainsi de ma sœur, mais je te trouve si loyale que je ne veux pas que tu souffres davantage à cause d'elle. Dans quelques jours, elle te demandera pardon ; tu seras de nouveau sous son ascendant, et elle se moquera de toi. Elle fait ce jeu avec les jeunes gens, et l'un d'eux a failli se tuer pour elle. Heureusement ses sentiments religieux l'ont remis dans la bonne voie.

J'écoutais terrifiée. Une humiliation me venait d'avoir été jouée à ce point, en même temps qu'une désespérance sans bornes.

Je ne pouvais parler. Les mots tendres qui étaient sortis du fond de mon cœur dansaient devant mes yeux en éclairs fulgurants.

Je pensais à ce pauvre jeune homme, attiré comme moi, bafoué comme moi. Je balbutiai :

— Je suis déchirée. Je ne puis guère te remercier pour une communication aussi douloureuse, mais je te suis reconnaissante de m'avoir éclairée. J'avais tant de confiance et j'étais si sincère.

— Ne pleure plus. Ne pense plus à Jeanne. Il faut beaucoup de temps pour trouver un esprit sûr. Tout le monde n'a pas ta loyauté, claire comme un diamant. Tu ne connais pas la ruse, parce que tu as vécu parmi la nature, les animaux et les tempêtes.

Je serrais mes tempes entre mes mains.

Clotilde me laissa.

Je rejetai Jeanne de mon cœur.

J'étais de décision rapide. Je me dirigeai vers la chambre de Mme de Jilique. Je savais qu'elle s'y trouvait.

Je voulais partir. Je ne voulais plus supporter l'atmosphère de cette maison, où je vivais depuis un mois. Me revoir en face de Jeanne me causait une aversion insurmontable.

J'essayais de reprendre mon courage.

Toute la douceur de vivre que j'avais savourée comme une enfant, retombait sur mon cœur en une douleur de femme.

Il m'avait semblé que j'étais devenue moins brusque depuis que je m'étais efforcée de plaire à mon amie, mais devant cette déception je reprenais mon accent âpre et métallique, ce qui me donnait l'air dur et arrogant.

Ce fut dans ces dispositions que je frappai à la porte de Mme de Jilique.

Ah ! que je me sentais méprisante ! J'aurais cravaché la terre entière.

Avant que le mot « Entrez » fût proféré, je poussai la porte.

Ma cousine me regarda. Elle remarqua sans doute mon visage bouleversé, car elle me dit :

— Qu'avez-vous donc à m'apprendre ?

Tout d'une haleine j'épanchai mon cœur. Je ne connaissais pas les détours. Je souffrais et je me racontais, oubliant que je parlais à la mère de celle que j'accusais.

Mme de Jilique m'écoutait d'un air amusé. Quand j'eus fini, elle me dit :

— Mais... Jeanne n'a pas pensé que vous attacheriez autant d'importance à une amitié. Elle est gaie et elle prend la vie en surface.

— J'étais venue dans l'espoir d'avoir une amie. Je suis tombée de bien haut.

— Ce sont des enfantillages, ma petite Marane. Allez vous habiller pour le dîner, et ne pensez plus à ce gros chagrin de bébé.

Tant de condescendance sans compassion me révolta. Je m'écriai :

— Mais, Madame, je ne paraîtrai pas à votre dîner. Je suis blessée au cœur. Je ne veux plus revoir Jeanne.

J'éclatai en sanglots convulsifs.

— Vos nerfs vous entraînent, ma petite fille ; il faut se dominer quand on est quelqu'un.

— La souffrance ne compte donc pas pour vous !

— Hélas ! répondit faiblement ma cousine.

Elle s'absorba quelques secondes dans ses pensées, puis, se levant brusquement de son siège, elle me dit :

— Allez vous habiller.

— Non. Je ne veux pas dîner ce soir avec vos hôtes.

— Ne soyez pas capricieuse, maîtrisez-vous.

— Non. Je ne pourrai plus regarder Jeanne. Je veux m'en aller ! J'ai besoin de revoir mon entourage familial, mes chiens et la mer.

Mme de Jilique rit :

— Vraiment, c'est flatteur pour ma fille ! Ne continuez pas cette scène ridicule. Votre mère ne serait pas contente que vous rentriez si vite ; elle vous a confiée à moi et je vous garderai durant tout notre séjour ici.

— Vous ne pourrez pas me garder de force. Toute ma joie s'est envolée. Que ferai-je maintenant près de vous ?

— Ce que vous y avez fait jusqu'à présent.

J'aurais voulu discuter encore, mais mes cousines rentraient. Je les entendais rire et parler bruyamment entre elles.

Je regagnai ma chambre, où je me tamponnai les yeux. Ma résolution était prise. Je partirais le lendemain. Sous le prétexte d'une course, je prendrais le train.

J'avais eu l'intention d'aller chercher du secours près du précepteur d'Evariste, mais je savais qu'il m'aurait conseillé la patience et la gratitude envers Mme de Jilique. Je ne voulais plus d'avis. Indépendante, je m'en tenais à mon impulsion. Je me jugeais offensée et je voulais afficher mon dédain en partant.

Mes trois cousines étaient allées à la répétition d'une comédie dans laquelle elles avaient chacune un rôle. Je ne les accompagnai pas, préférant avoir la surprise de ce spectacle.

Jeanne avait un rôle de vedette et elle le remplissait dans la perfection au dire d'Emma.

— Si tu la voyais avec le jeune d'Acrob ! elle est d'une coquetterie ! Elle lui fait des yeux en coin à le rendre fou ! C'est honteux !

— Tu exagères, Emma, protesta Jeanne.

— J'en passe ! cria la jeune sœur, et les mines que tu as

pour Jacques, et les promesses que tu fais à Paul de ne danser qu'avec lui, alors que tu ne lui accordes aucune danse. Le pauvre garçon en était si malade qu'il a raté Saint-Cy.

J'écoutais, pétrifiée, ce réquisitoire. Emma taquinait souvent sa sœur, mais je riais généralement de ses boutades. Ce soir-là, elles prenaient un singulier relief. Mon esprit s'ouvrait.

Je faisais connaissance avec une autre Jeanne, jouant avec les cœurs, une Jeanne qui ne prenait nul souci de la souffrance qu'elle semait.

Je m'étais juré que je ne lui accorderais pas un regard, mais, maintenant, je la bravais.

Mon sourire était ironique, mon attitude glaciale envers elle. D'abord décontenancée par ma nouvelle manière d'être, elle reprenait de l'assurance et essayait encore son pouvoir sur mon naturel naïf. Elle me souriait, elle me parlait comme si elle avait oublié le chagrin dont elle m'avait abreuvée.

Je ne lui répondais pas.

Après le dîner, elle se rapprocha de moi et me dit :

— Comme le temps m'a semblé long, sans toi, à cette répétition. Je croyais que l'on ne finirait jamais.

— Vous étiez donc fatiguée de faire des œillades ?

— Oh ! Marane, tu ne me tutoies plus ?

— Pensez à votre conduite avec moi.

— J'espère que tu ne m'en veux plus ?

— Vous m'avez offensée dans mon affection et dans ma fierté, je me jugerais indigne de vous considérer dorénavant comme une amie.

— Tu es une sauvage, petite Marane.

Jeanne, en prononçant ces mots, me coulait un regard irrésistible, ou qu'elle croyait tel, comme elle en avait sans doute l'habitude avec les jeunes gens qu'elle voulait attacher à son char, avec les dames à qui elle désirait plaire.

Mais je ne fus pas sensible à ce manège de coquette. Je répondis :

— Oui, sauvage ; aussi est-ce pour cela que je vais repartir. Les manières civilisées, les hypocrisies ne sont pas du tout mon genre.

— Tu vas repartir ?

— Oui, parce que je ne pourrais plus vivre dans une telle ambiance.

— Tu es folle !

Les yeux cruels de Jeanne réapparurent. Ils devinrent petits et fixes comme ceux du serpent.

Je dis froidement.

— Vous ne sauriez vous imaginer combien vous devenez laide quand vous oubliez de cacher votre âme.

Je n'attendis pas sa réponse. Je la quittai. Il me semblait que j'avais lutté avec Chanteux. Je ne pus dormir. La réaction inévitable m'enlevait tout sommeil. J'étais fermement résolue à partir le lendemain. Ne voulant prévenir personne, sachant qu'on me retiendrait, j'avais projeté de m'en aller dès le matin, avant le lever des domestiques. J'avais décidé de laisser là le gros de mes bagages et de n'emporter qu'une petite mallette.

A l'aube, je sortis de ma chambre. Je gagnai la porte et je l'ouvris sans bruit. J'étais dehors, libre, mais avec l'âme encore oppressée.

Je ne songeais pas à la bizarrerie de ma fuite, ni au souci qu'elle causerait à ma cousine.

Je partais parce que Jeanne de Jilique m'était devenue odieuse par sa conduite, tout simplement. J'apportais de la passion à tous mes actes. Je ne mesurais pas les conséquences, parce que j'avais conscience d'agir toujours avec netteté et loyauté.

#### IV

Avec quelle joie je revis mon pays ! Je respirais l'air marin comme s'il me vivifiait. A mesure que j'avançais sur ma route, une légèreté s'introduisait dans mes membres. Je sortais d'un vrai cauchemar.

— Rasco ! Sidra !

Les bonnes bêtes. Quels transports extravagants m'accueillirent. Les bons chiens n'avaient plus de voix tellement l'émotion les étranglait.

— Bonjour, Jeannic !

— Ma Doué ! On n'attendait pas Mademoiselle.

— Non, puisque je me suis sauvée.

Je n'avais pas réfléchi avant de parler. Pour me rattraper, je dis :

— La ville n'est mon affaire.

— Vous êtes venue seule ?

— Je sais prendre un train et une voiture.

Sans m'arrêter davantage, j'allai jusqu'à la chambre de maman.

La porte en était entr'ouverte et j'aperçus ma mère sans qu'elle me vît. Son attitude me frappa. Elle paraissait accablée. Elle tressaillait au moindre bruit, se redressait, puis, elle retombait contre son dossier.

De crainte de l'effrayer en poussant la porte, j'appelai doucement.

— Maman !

Elle se retourna vers moi, comprit que c'était bien moi, et elle accourut pour me tendre les bras et m'embrasser.

— Ah ! ma chérie !

Ses traits reflétaient une joie intense.

Puis, soudain, elle me demanda :

— Mais comment se fait-il que tu sois ici ?

— Je me suis sauvée.

Tout de suite, le visage de maman reprit un aspect terrifié.

— Oh ! j'aurai tout à supporter ! Quel martyre ! s'écria-t-elle en cachant son visage dans ses mains.

— Quoi ? Qu'y a-t-il ? questionnai-je.

— Pourquoi as-tu commis cette imprudence ?

— Pourquoi ? Tu ne connais donc pas le monde ? Je suis terriblement malheureuse en ce moment !

Le plus posément que je pus, je racontai ma déception d'amitié.

— Je la jugeais si bonne, si profonde. Elle m'a trahie. Oh ! maman, comme cela fait mal !

C'était un cri de femme, une souffrance de femme, car cette amitié, première manifestation du cœur, ressemblait à de l'amour, sans que je m'en doutasse.

— Alors, je suis partie sans en rien dire. Comment aurais-

Je pu vivre à côté de Jeanne sans l'écraser de mon mépris ?  
Pouvais-je rester dans le même air qu'elle ? J'ai l'âme  
déchiquetée.

Je m'étais assise. Les bras allongés sur mes genoux, le  
buste penché en avant, je me tins quelques minutes silen-  
cieuse.

— Pourquoi n'as-tu pas averti ma cousine de ton départ ?  
Il va y avoir un affolement dans la maison, les domestiques  
vont être au courant et ta réputation en souffrira !

Je ris en répondant :

— En quoi cela intéresse-t-il le monde ?

— Tu ne te marieras jamais !

— Eh bien ! si mon futur mari s'effarouche de cette  
équipée, ce sera un être bien falot. Il sera intelligent, mon  
mari, et il s'apercevra que je suis loyale. Personne ne pouvait  
me forcer à rester dans un endroit où je me déplaçais, où  
tout me rappelait ma douleur. Ah ! maman, j'aimais tant  
Jeanne.

J'éclatai en sanglots.

— Ne pleure pas, ma petite fille. Elle n'était pas digne  
de toi, et il ne faut pas regretter ceux qui ne vous compren-  
nent pas.

— Maman ! maman ! gémissais-je.

Mais ma mère ne s'occupait plus de moi.

Son visage était empreint d'angoisse.

— Qu'as-tu ? Qu'écoutes-tu ? Ce sont Jeannic et Noël  
qui marchent dans la maison.

— Non.

Les traits de maman étaient couleur de cendre et ses  
mains tremblaient.

— De quoi as-tu peur ?

— Je n'ai pas peur !

— Que se passe-t-il dans cette maison ? criai-je en me  
redressant, les yeux secs.

— Tu... tu vas le savoir, bégaya ma mère en se tordant les  
mains. C'est... c'est Evariste.

— Evariste ? Il n'est donc pas reparti ?

— Non, non, il a voulu gérer l'exploitation avec Chanteux,  
et, malheureusement, il...

Maman s'arrêta et frissonna.

— Achève ! criai-je, angoissée à mon tour.

— Il se conduit mal, il...

Ma mère ne put prononcer le mot horrible qui faisait son désespoir.

— Mon Dieu ! que fait-il donc ?

— Il s'enivre, murmura maman, comme si ce mot l'étranglait.

— Lui... Evariste ? ce n'est pas possible !

— Hélas ! tu vas le voir, après une nuit d'orgie.

Maman sortit et se dirigea vers la chambre de mon frère. Je la suivis.

— Attends, Marane, ne viens pas avec moi tout de suite.

— Je t'accompagne, dis-je résolument.

Maman eut un geste d'indifférence. Elle pénétra dans la chambre d'Evariste.

Il n'avait pas pris la peine de se déshabiller. Vautré sur son lit, la bouche ouverte, il dormait profondément avec une respiration rauque.

Il prononçait des mots sans suite.

Je n'avais jamais rien vu d'aussi abject. L'ivrogne que je croisais parfois sur ma route gardait encore conscience et me saluait.

Evariste semblait une bête que la matière seule conduisait.

Ma mère délaça les souliers crottés, ramena les couvertures, sans que le jeune homme fit un mouvement.

— Quelle horreur ! dis-je posément.

Je paraissais étonnamment calme, tandis que mon cœur battait à se rompre.

— Comment a-t-il pu ? continuai-je de la même voix tranquille.

Ma mère haussa les épaules d'un geste qui signifiait : Comment expliquer ces choses ?

Elle se dirigea vers la porte.

— Je veux lui parler ! m'écriai-je soudain avec véhémence.

— A quoi bon ? on ne peut discuter avec lui. Ce soir, peut-être.

— Evariste ! appelai-je sans écouter ma mère.

Le dormeur n'esquissa pas un geste. De sa gorge sortait un ronflement.

— Evariste ! criai-je plus fort.

Je le secouai, non sans rudesse.

— Quoi, quoi, bégaya-t-il, laissez-moi, Chanteux, j'ai assez bu. Je tombe de sommeil.

Je me reculai.

— Chanteux ? murmurai-je ; c'est avec Chanteux qu'il boit ?

Je dis à ma mère :

— Sortons.

Dès que nous fûmes rentrées dans la chambre de maman, je m'écriai :

— Alors, Chanteux est devenu le compagnon d'Evariste, et c'est lui qui l'engage à s'enivrer ?

Ma mère baissa la tête et elle répondit d'une voix à peine intelligible.

— Je n'y comprends rien. Jamais je n'ai vu Chanteux ivre.

Je réfléchissais profondément. Je ne fis pas part de mes réflexions. Je murmurai :

— C'est terrible.

Je m'assis près de maman, sur un pouf un peu bas et je lui demandai :

— Avoue, maman, que c'est Chanteux qui t'a conseillé de m'éloigner d'ici durant quelque temps ?

Ma mère hésita, puis elle finit par me répondre :

— Oui, c'est lui.

Je le savais, puisque j'avais écouté à la porte, mais je voulais que maman me le dise.

— Ah ! et sais-tu, maman, comment est venu à Evariste l'idée de rester au manoir alors qu'il voulait absolument entrer à l'Ecole Centrale ?

— Je... je ne sais pas. Il est allé plusieurs fois avec Chanteux visiter les différentes exploitations.

— C'était fort sage, interrompis-je.

— Il me racontait ce qu'il voyait, les améliorations, les progrès, le rendement. J'en étais même surprise, parce que je trouvais que les revenus n'étaient pas en rapport avec ce qu'il me précisait.

— Naturellement, grinçai-je.

— Puis, un jour, il m'a annoncé qu'il resterait ici, qu'il n'avait pas besoin de diplôme. Je lui ai objecté qu'il avait toujours dit qu'il aimerait sortir d'une grande école, afin d'avoir une situation en main. Mais, mes raisons n'ont pas eu gain de cause. Il s'absentait des journées entières.

— Avec Chanteux ?

— Je le suppose. La première fois que je l'ai vu ivre, j'ai cru devenir folle ; puis c'est arrivé tous les jours depuis près d'un mois, et je suis désespérée.

Je compris alors l'air accablé de ma mère. Ses larmes coulaient lentement comme d'une source.

Après un silence, elle murmura :

— Maintenant, c'est toi qui reviens dans des conditions incorrectes. Qu'ai-je fait pour avoir deux enfants qui me font tant de peine.

Je ne relevai pas cette plainte. J'accumulais les efforts pour concentrer ma pensée.

Je murmurai, oppressée :

— Maman, ne trouves-tu pas bizarre que Chanteux ait voulu m'éloigner et qu'il s'acharne à perdre l'intelligence et la dignité d'Evariste ?

Maman tressaillit violemment. Elle se redressa et prononça sourdement :

— Que crois-tu donc ?

— Je ne crois rien, je cherche.

— Eloigne tes idées qui sont celles d'une imagination exaltée. Tu ne peux considérer les choses simplement. Il faut toujours que tu y voies un côté romanesque. Ce n'est pourtant pas Chanteux qui force ton frère à boire plus que de raison.

— Il est tellement insinuant, lançai-je. Evariste est faible. En écoutant notre régisseur, il ne sait même pas ce qu'il absorbe.

— Tes déductions ne reposent sur rien. Ce n'est pas le régisseur, pourtant, qui t'a décidée à partir subitement.

— Non, mais c'est lui qui t'a démontré l'utilité d'un séjour pour moi, hors de la maison. Je me demande bien quelle figure il fera quand il me reverra. Ah ! je rirais bien, si Evariste n'était pas dans un tel état !

Maman ne répondit pas. Elle montrait les signes d'une fatigue évidente. Je la laissai se reposer et je gagnai ma chambre dans laquelle je n'avais pas encore pénétré depuis mon arrivée.

Je ne pensais presque plus à Jeanne de Julique tellement les événements récents me préoccupaient.

Je sentais seulement une angoisse quand j'évoquais ma déception. Ma souffrance, cependant, ne nuisait à personne, alors que la conduite de mon frère était un abaissement, une tare indigne de lui et qui se répercutait sur une famille entière.

Ma nature énergique voulait remédier à ce malheur. Je savais qu'Evariste subissait une sorte d'influence et qu'il fallait la contrebalancer par une autre.

Au bout de quelque temps, il allait être l'heure de déjeuner, je rentrai dans la chambre de ma mère.

— T'es-tu un peu reposée, maman ?

J'avais pris un ton affectueux auquel maman parut sensible. Mais elle était si terriblement soucieuse qu'elle ne put se dominer.

— Comment veux-tu que je puisse trouver quelque repos après ces deux affreuses secousses.

— Deux ? Quelle est la seconde ?

— Mais ne t'es-tu pas enfuie ? Tu ne te doutes donc pas des complications que cela va provoquer ? C'est un scandale qu'exagéreront les domestiques ! Ne sais-tu pas encore que l'on est la proie de tout ce qui nous entoure ?

C'était vrai, car je pensais à Chanteux.

Cependant, je ripostai avec une insouciance voulue.

— Ma réputation n'a rien à voir avec cet incident. Ce qui est plus important, c'est Evariste. Je vais aller le voir.

Maman ne protesta pas.

Je frappai à la porte de mon frère.

— Entrez ! répondit une voix pâteuse.

Affalé sur un fauteuil, Evariste me contemplait avec surprise.

— C'est toi ?

— Oui, c'est moi, dis-je sévèrement. Qu'est-ce que tu as ?

— Moi ? Je suis malade. Je ne sais pas ce que j'ai depuis quelques jours.

— Je le sais, moi.

— Ah !

— Oui, tu bois et tu t'enivres.

Evariste demeura silencieux un moment, puis il me répondit :

— C'est possible.

— Comment ! m'écriai-je avec éclat, c'est tout ce que tu trouves pour t'excuser ?

— J'avoue, Marane, j'avoue. Je suis même humilié d'avouer. Cela ne m'amuse nullement de boire. J'ignore, d'ailleurs, comment je m'y prends pour en arriver là. Je touche à peine mon verre et je suis étourdi immédiatement. Oh ! que je suis malade.

Je l'écoutais, non sans stupeur.

— Evariste, tu es un malheureux garçon.

— Oh ! oui.

Mon frère avait les larmes aux yeux.

— Que s'est-il donc passé ? dis-le-moi, mon petit frère.

— Il ne se passe rien. J'accompagne Chanteux. Nous dinons dans une ferme pour causer avec le fermier quand il a terminé sa journée. Nous prenons un apéritif que Chanteux apporte et tout commence à tourner. Puis, je bois en mangeant et je me sens ivre. C'est tout ce qui se passe.

— Tu bois peut-être plus que tu ne le crois ?

— Peut-être. Chanteux est fort bon et obligeant pour moi. Il me ramène, il me donne des cachets pour me remettre et il m'enlève mon verre quand je veux éteindre la soif qui me brûle. Cette nuit, comme d'autres nuits, je m'endors où je me trouve, et alors, Chanteux me transporte jusqu'ici.

J'étais atterrée par ce que j'entendais, et par ce que je ne comprenais pas.

Ce Chanteux prenait trop de place dans notre existence.

Evariste reprit :

— Pourquoi donc es-tu revenue ? La cousine de Jilique t'a renvoyée ?

— Nullement. Je ne voulais plus rester dans une maison où vivait une hypocrite.

Evariste me contempla, puis il rit.

— Ma pauvre petite, il y a des hypocrites partout ! Les fuir, c'est fuir le monde. Quand es-tu rentrée ?

— Ce matin ! L'aube commençait, je n'ai prévenu personne.

— Ce sera du joli dans la maisonnée Jilique ! Que va-t-on penser de Mlle de Caye !

— Ce sera fameux quand tous les alentours se chuchoteront que le comte de Caye s'enivre !

Evariste réprima un mouvement.

— Ecoute, Evariste, il faut que tes habitudes cessent ! Ce Chanteux te veut du mal, sans quoi, il t'aurait renvoyé à tes études.

— Elles coûtent cher, et il vaut mieux que j'apprenne à exploiter nos terres.

— Tu t'y prends mal.

Mon frère rougit et il répliqua :

— Ce n'est pas à toi à me faire la morale.

— Je ne pense pas à faire la morale, je suis si malheureuse !

Et avec des pleurs dans la voix, je racontai ma misère.

— Tu comprends, je voulais goûter du même bonheur que toi. J'ai vécu quelques jours enchantés. Et toi ? As-tu donc oublié ton ami ?

Mon frère fit un signe affirmatif.

— Tu l'aimais donc moins que tu ne le pensais ?

— C'est Chanteux qui m'a persuadé que je devais tout abandonner pour vivre ici.

— Alors, Chanteux va tout diriger, même nos cœurs ?

— Il est charmant. Jamais je n'aurais cru qu'il possédait autant de délicatesse.

— C'est un homme fourbe ! criai-je avec force. Quel but poursuivait-il en m'éloignant de la maison, et en te corrompant ?

Evariste me contemplait, pétrifié.

— Ecoute, mon frère, il faut absolument que tu poursuives tes études. Tu ne peux jouer le jeu de Chanteux et rester à t'abêtir dans un vice honteux.

— Je suis bien de ton avis, se rendit-il, éclairé subitement par un instinct providentiel. Moi qui ai l'horreur de cette abomination, je ne puis comprendre ce qui m'est arrivé.

— Il y a un mystère.

Evariste était sorti de sa torpeur et il réfléchissait.

— Tu as du cran, me dit-il, et de l'idée. Que dit maman ?

— Elle est au désespoir.

— Pauvre maman ! Elle est comme moi, elle a peur.

— Pars pour reprendre tes études.

— Tu as raison, il faut que je m'arrache à cette hypnose !  
Mais que dira Chanteux ?

— Ne t'occupe pas de ce qu'il pourra penser. Je me charge de le remettre à sa place.

— Tu as toutes les audaces ! Tu as bien de la chance !  
Je t'envie.

Mon frère déjeuna avec nous. Maman ne pouvait croire qu'il voulût repartir. Elle me regardait avec admiration, m'attribuant ce succès.

J'étais tenace. Je gardai Evariste jusqu'à l'heure de son départ et, quand ma mère donna des ordres pour qu'une voiture fût à sa disposition, je surveillai les alentours de la maison.

Chanteux vint alors que mon frère était déjà loin. J'étais dans un salon voisin de celui où il fut reçu.

— Je viens d'apprendre, Madame, que M. Evariste est reparti.

— Oui, Monsieur Chanteux.

— Je croyais que M. le comte voulait, dorénavant, gérer ses propriétés ?

— Il a changé d'avis ; il regrette ses études.

Il y eut un silence, puis le régisseur déclara :

— Je suis désolé que M. le comte ne s'occupe plus de ses exploitations, il serait devenu un maître expérimenté.

Je sortis de l'ombre et je m'écriai :

— Comment pouvez-vous avancer des choses que vous ne pensez pas ! Mon frère serait devenu une loque entre vos mains parce que vous faisiez tout pour anéantir ses facultés.

Le régisseur ne s'attendait pas à me voir. La soudaineté de mon apparition l'interloqua, et il resta muet quelques secondes. Quand il entendit l'accusation que je lui jetais à la face, il recula, bien qu'il s'efforçât de garder un semblant de sourire.

— Oh ! Mademoiselle, protesta-t-il, comme je suis désolé de votre interprétation. Si vous saviez quels efforts j'ai

tentés pour empêcher M. le comte de se livrer à son penchant.

Son ton était persuasif, et ses yeux soutenaient mon regard courroucé. Il paraissait plein de bonne foi et maman fut encore une fois persuadée.

Elle murmura :

— Tu n'avais pas besoin d'intervenir, Marane.

Chanteux reprit, en s'adressant à ma mère :

— Excusez-la, Madame, les enfants d'aujourd'hui se croient supérieurs aux personnes d'expérience.

J'hésitais. Je ne savais plus si je devais poursuivre mon accusation. Peut-être Chanteux disait-il vrai ? Evariste pouvait avoir ce vice insoupçonné. Il y avait deux ans qu'il vivait hors de la maison et sa nature était influençable.

Le régisseur continuait :

— Je suis bien content que M. le comte retourne un peu en ville. Il était d'un très mauvais exemple pour les fermiers. Quand on voit le maître se griser, les valets en font autant. J'ai eu beaucoup de mal, ces temps derniers.

L'accent de notre régisseur était tour à tour sévère et désolé. Maman n'en pouvait plus de honte. Quant à moi, je me retenais pour ne pas sauter, comme un chat sauvage, à la figure de Chanteux.

Il remarqua que ses paroles avaient porté, mais il n'abusa pas de son avantage et il dit :

— Mademoiselle a fini son séjour en ville ? Mademoiselle n'est pas souffrante ?

— Nullement, répondis-je ; mais je ne me plaisais plus chez ma cousine.

— Ah ! répondit le régisseur.

Avait-il noté le désarroi trop visible de maman, et comprit-il qu'un incident insolite était survenu ? Ses yeux s'illuminèrent à la pensée d'enquêter sur cette affaire.

Il nous laissa, et maman et moi nous restâmes dans un petit salon à parler d'Evariste.

Puis, Jeannic vint nous annoncer qu'une dame nous attendait au salon.

— Une dame ! répéta ma mère.

Soudain, elle me dit très vite :

— Peut-être est-ce notre cousine de Jilique qui vient s'informer de toi.

C'était bien elle.

Quand elle me vit, suivant maman, elle s'écria :

— Ah ! que je suis soulagée de voir Marane ici ; quelle inquiétude nous avons eue ce matin, en ne la trouvant pas dans sa chambre !

— Vous n'avez pas cru que j'étais perdue, m'écriai-je, perdue comme un bébé !

— Non, répondit assez sévèrement Mme de Jilique ; mais il est peu correct de s'enfuir ainsi, sans prévenir la maîtresse de maison.

Je recevais une leçon. J'étais dans mon tort.

— Vous m'auriez retenue, ma cousine, et je ne pouvais plus rester.

— Ah ! oui, à cause de cette fameuse trahison d'amitié. Et Mme de Jilique rit de tout son cœur.

— Oh ! Madame, ne riez pas, suppliai-je d'une voix tremblante, mon cœur est si douloureux.

— Cette Marane est une passionnée.

— Oui, elle exagère les sentiments, répondit maman.

— Pas du tout ! m'écriai-je avec force. Ce que je désire n'a rien d'extraordinaire. Je veux qu'une amie me comprenne et que ses sentiments soient à l'unisson des miens, que nous n'ayons qu'un but : ne pas nous causer de peine mutuellement. Est-ce donc une chose impossible ?

Les deux cousines se regardèrent un moment, et elles convinrent toutes deux que mes prétentions étaient modestes quoique assez difficiles à réaliser.

Je dis le plus gentiment que je pus :

— Ce n'est pas votre faute, ma cousine, si votre fille n'a pas de cœur.

— Oh ! Marane ! se scandalisa maman.

— Elle a raison ; Jeanne ne doit pas comprendre l'amitié d'une manière aussi profonde, bien qu'elle emploie tous les moyens pour s'attacher les cœurs. Cependant, je reproche à Marane sa fuite, alors qu'il faisait à peine jour, la frayeur qu'elle m'a causée et la gêne qu'il m'a fallu dissimuler devant les domestiques intrigués.

Je baissais la tête, confuse de ces justes remarques.

— Pardonnez-moi, murmurai-je.

Et pour donner une compensation à notre cousine, je lui suggérai :

— Si vous le voulez, je vous montrerai les roches qui surplombent la mer.

— Non, merci.

— Ne me refusez pas, c'est si beau, si grand ! Venez, ma cousine.

J'étais persuasive quand je m'en donnais la peine. Ma cousine se laissa entraîner. Elle ne dédaignait pas les splendeurs de la nature. Sans doute, était-elle désireuse de voir de près les choses dont j'avais parlé avec tant d'enthousiasme.

— Hâtons-nous, dis-je, pour que le soleil nous envoie son dernier rayon sur la mer.

Je sifflai mes chiens, qui surgirent soudain à mes côtés, comme s'ils attendaient le signal.

— Rasco et Sidra ? demanda ma cousine, amusée.

— Eux-mêmes.

Les chiens prirent chacun une de mes tresses, ce qui divertit fort Mme de Jilique.

Maman ne nous accompagna pas. Elle craignait la marche et le vent.

Je parlais, tout en pressant notre cousine d'aller vite :

— Quelle joie de se secouer librement dans l'air ! Que la ville est ennuyeuse avec ses conventions ! La seule chose que je regretterai est le chant. Mon professeur était très bon mais rien ne m'empêche de continuer. A part cela, les murs étaient bien étroits ! Ce n'est pas une critique, parce que je trouve la terre elle-même parfois trop petite pour toutes mes idées !

— Quelle petite prétentieuse !

— Ce n'est pas du tout cela.

— Expliquez-moi alors.

— Ainsi, quand je suis devant la mer, de belles pensées m'arrivent et je suis transportée sous d'autres cieux. Parfois aussi, je me métamorphose en brise, en flot, en arbre, et j'ai une cime qui monte jusqu'aux nuages. Je rêve. J'ai donc rêvé d'une amie. Avez-vous une amie, vous, ma cousine ?

Je crois que ma cousine rêvait, elle aussi, parce qu'elle ne me répondit pas tout de suite. Puis, lentement, elle murmura :

— Il faudrait posséder un cœur simple et rencontrer aussi un cœur simple. La civilisation engendre l'âme compliquée. Mais pourquoi est-ce que je vous écoute, petite fille de seize ans ? Est-ce le chant qui sort de votre âme fraîche qui m'entraîne, ou bien est-ce parce que vous m'arrachez à la banalité ?

— Je n'en sais rien du tout, cousine.

Mme de Jilique eut un léger rire.

Nous parvinmes au rocher que j'avais choisi comme but. Je croisai les mains sur ma poitrine, je regardai le soleil couchant qui était pourpre dans un ciel de turquoise, je contemplai la mer qui murmurait doucement.

Nous restâmes silencieuses quelques minutes, puis je dis :

— Tout est beauté dans la nature, tout est beauté dans l'art, pourquoi le cœur de mon amie, créée si parfaitement par Dieu, n'est-il pas resté une beauté pour moi ?

— Ah ! Marane ! Marane, s'écria ma cousine, avec une voix changée, vous avez vécu parmi trop de pureté. Que ferez-vous au milieu des humains ?

Je ne pus rien répondre. Ces paroles évoquèrent mon chagrin plus fortement, comme aussi elles firent surgir brusquement le visage de mon frère pris de boisson.

Je frissonnai devant ces laideurs humaines.

## V

— Ainsi, Mlle de Caye, la fille du comte de Caye, s'est enfuie, le matin, comme une simple roturière, parce qu'elle ne se plaisait plus dans l'endroit où elle était ?

Le régisseur me persiflait ainsi.

— Alors, le régisseur du comte de Caye se permet d'interpeller Mlle de Caye !

M. Chanteux se mordit les lèvres. Il n'avait jamais le dernier mot avec moi. Je le regardais avec hauteur. Je poursuivis :

— Je ne vous pardonnerai jamais d'avoir laissé mon frère se griser en votre compagnie. Que vouliez-vous donc faire de lui ?

Mes yeux, comme des pointes aiguës, perçaient le regard de Chanteux.

Il devint cramoisi de colère rentrée.

— A quoi pensez-vous, Mademoiselle ? s'écria-t-il d'un ton qu'il essayait de rendre indigné. J'ai eu la tristesse de constater que M. le comte avait une attirance pour l'alcool, et cela m'a peiné pour son défunt père.

Il était devenu larmoyant. Ses yeux s'humectaient de larmes.

— Mais que devais-je donc faire ? poursuivit Chanteux ; j'essayais bien de retenir M. Evariste, mais il reprenait son verre...

— Pourtant, interrompis-je, mon frère prétendait qu'il buvait peu de chose, et que la plupart du temps il ne comprenait pas son brusque étourdissement.

Le régisseur, cette fois, avait pâli. Il resta quelques minutes sans répondre, puis il dit d'un air faussement bonhomme :

— Ce pauvre Monsieur Evariste ne voyait plus bien clair et ne savait plus trop ce qu'il faisait, et, pour se justifier, il disait n'importe quoi.

Je me retins pour ne pas imposer silence à cet homme.

Mon frère était coupable, je ne pouvais le nier. Cependant, j'étais persuadée qu'il était reparti non sans soulagement. Il s'était arraché à un danger.

Ces intuitions, je ne pouvais les révéler au régisseur. Il fallait de la patience, avant de prouver qu'Evariste n'avait pas sombré de nouveau.

Chanteux reprit :

— Alors, Mademoiselle ne retourne plus chez Mme de Jilique ?

— Ma foi non ! Je manquais d'air.

— Si Mademoiselle se marie en ville, comment fera-t-elle ?

— Je ne me marierai pas en ville !

— Heuh ! Heuh ! Ici, les prétendants sont rares et ceux qui connaîtront la fugue de Mademoiselle auront peur.

— Monsieur Chanteux, vous n'avez pas le droit de me critiquer.

— Et moi, Mademoiselle, je n'ai pas de conseil à vous donner, mais vous êtes trop orgueilleuse, et ce n'est jamais fameux.

Et le régisseur tourna les talons.

« Trop orgueilleuse ! murmurai-je déconcertée. Ai-je donc tant d'orgueil ? Je l'ignorais. »

Cette pensée se volatilisa cependant dans ma promenade. Je songeais à Jeanne.

Je me sentais davantage seule depuis que j'avais entrevu une amie. Tout aurait été changé dans ma vie et je retombais maintenant dans une solitude plus grande encore.

Je me dirigeai vers la ferme des Cordenec. Quand j'y entrai, la fermière triait des haricots. Jean-Marie venait de rentrer d'un travail dehors et se restaurait.

Son visage s'éclaira quand il me vit et il dit :

— Bonjour, Mam'zelle Marane !

La fermière se leva et un sourire glissa sur son visage à l'expression insaisissable.

— J'avais entendu que vous étiez à Rennes pour l'hiver, murmura-t-elle.

— Oui... j'aurais pu y rester, mais dans les villes on étouffe.

— Cela ne vaut ni la lande ni la mer, appuya Jean-Marie.

Je ne pensais pas beaucoup à ce que racontaient la fermière et son fils. Je me répétais les paroles de Chanteux : « Vous avez trop d'orgueil ». Je n'avais jamais songé que je pouvais avoir de l'orgueil, parce que je ne réfléchissais jamais longtemps à mes actions. J'obéissais à mon instinct, et, quand les gens me plaisaient, j'allais vers eux. Malheureusement, peu de gens m'agréaient. Ainsi la fermière ne m'était pas sympathique, alors que Jean-Marie avait mes préférences.

Il disait :

— La petite fille du pêcheur Le Quan est tombée et elle a été malade. Je suis allé chercher des médicaments pour elle, et quand elle m'a vu, elle n'a plus voulu me laisser repartir. Je l'ai bercée doucement sur mes genoux et elle s'est endormie.

Je regardais Jean-Marie. Il avait un air doux et bon. Soudain, il me vint que je devais abattre l'orgueil qu'on me

reprochait, en prenant Jean-Marie comme « amie ». Je ne me dis pas qu'il était presque un jeune homme. Il avait quinze ans.

Qu'importait la différence de nos milieux ? N'avais-je pas appris dans mon catéchisme que tous les hommes sont égaux ?

Le bon cœur de Jean-Marie m'était garant de sa sincérité. Pourquoi ne serait-il pas mon « amie » ? J'étais sûre qu'il m'aimait. Sa joie était toujours très vive dès qu'il m'apercevait. Je dis devant sa mère :

— Jean-Marie, sais-tu ce que c'est qu'un ami ?

— Bien sûr ! répliqua-t-il en riant. C'est un bon camarade avec qui on se promène et on bavarde à cœur ouvert.

Cette définition me plut autant qu'elle me surprit. Je trouvai de la finesse à Jean-Marie.

— As-tu un camarade de cette espèce-là ? lui demandai-je.

— Oh ! non. Je trouve que la plupart des garçons sont rudes. Je voudrais pourtant bien en fréquenter un, mais il me le faudrait un peu plus tranquille.

— C'est un doux, expliqua la fermière ; il aime lire.

Toute la psychologie de la mère s'arrêtait là. Un doux signifiait un gars tranquille, aimant lire.

Je répliquai joyeusement :

— J'ai cherché une compagne, moi aussi, et je n'en ai pas trouvé... Veux-tu être mon ami, Jean-Marie ?

Le jeune garçon tressaillit et une rougeur envahit son visage, tandis que sa mère, me regardant, répondait avec volubilité :

— C'est de l'honneur que vous lui faites, Mam'zelle ; il a déjà beaucoup d'amitié pour vous, et il sera un bon compagnon.

Les yeux de la fermière riaient. Sa bouche se tordait dans tous les sens, pour cacher le trop-plein de sa joie. Je ne savais pas pourquoi ma question si naturelle provoquait de telles réactions.

Jean-Marie n'osait plus me parler. Maintenant il était pâle.

— Alors, c'est entendu, dis-je.

J'étais contente, bien qu'un peu contrainte. Je m'avisai, un peu tard, que j'avais été vite.

Je pensai à la conversation que j'avais eue avec mes cousines. Jean-Marie allait peut-être devenir un flirt, et, s'il voulait m'embrasser, que ferais-je ?

Je rejetai cependant cette idée. J'avais toujours dominé ce jeune paysan et sans doute entendait-il que notre amitié serait pour lui comme un rôle de page.

Je revins à la maison, mais je ne ressentais pas la joie que j'avais éprouvée lorsque j'avais cru voir en Jeanne de Jilique une amie unique. Il me semblait que je déplaçais les usages. Mais pourquoi n'aurais-je pas un ami au lieu d'une amie ? Que signifiait cette différence, garçon ou fille ? Le tout était d'aimer et d'avoir un cœur à soi, et un cœur simple, comme le disait notre cousine de Jilique. Or, Jean-Marie était simple.

Je cherchai maman. Elle était dans sa chambre. J'annonçai en entrant :

— J'ai une amie !

Elle me regarda d'abord, puis elle me demanda :

— Où l'as-tu découverte ?

— Pas loin. A la ferme des Cordenec.

— Tiens ! Il y a une jeune fille de ton âge chez eux ?

— Non.

— Alors ?

— Eh bien ! mon amie, ce sera Jean-Marie.

— Quelle est cette plaisanterie ? s'écria assez sévèrement ma mère.

— Ce n'est pas une plaisanterie. Je trouve que Jean-Marie a beaucoup de qualités. Il est doux. J'aurai ainsi un être dévoué qui m'aimera. Tu l'inviteras de temps en temps à dîner avec nous. Ce n'est pas le rang qui compte, c'est le cœur. Or, je suis certaine que le cœur de Jean-Marie est mieux placé que celui de Jeanne de Jilique.

Ma mère m'écoutait avec terreur, me semblait-il. Ses yeux, ouverts démesurément, me contemplaient comme si soudain mon visage avait changé. Je voyais que la surprise la pétrifiait. Elle s'écria :

— Tu ne vas pas te lier d'amitié avec ce garçon ?

— Je ne me lierai pas avec la famille, mais Jean-Marie est très bien élevé.

— Tu es folle ! On ne joue pas à l'amitié avec un jeune homme.

— Je ne veux pas jouer, interrompis-je impatientée ; il s'agit d'avoir un ami. Tu crains sans doute que je ne flirte, que je ne m'amuse au jeu de l'amour ?

— Ciel ! cria ma mère en se bouchant les oreilles.

— Eh bien ! maman, qu'est-ce qui te prend ?

— D'où sais-tu ces choses ?

— Ce sont mes cousines qui me les ont apprises.

— C'est abominable.

— Non, c'est la vie, m'ont-elles dit. Eh bien ! ne crains rien, je n'embrasserai pas Jean-Marie.

— Oh ! peux-tu seulement prononcer ces mots ! Mais quelle nature as-tu donc ? Tu te sauves de chez ma cousine pour recommencer une bêtise plus lourde encore ! Je t'interdis de revoir Jean-Marie.

— Il est trop tard, dis-je gravement, le pacte est fait.

— Quoi ? Quel pacte ?

— Le pacte d'amitié, de confiance mutuelle ; il comprend les choses comme moi, et nous serons fort heureux.

Ma mère poussa un gémissement. Je crus qu'elle s'évanouissait, mais elle m'ordonna d'une voix forte comme je ne la lui avais jamais entendue :

— Je te défends expressément de causer avec Jean-Marie !

Je me cabrai. Je me croyais sensée. J'avais remporté une victoire sur Evariste, sur ma cousine, sur Chanteux. Je me jugeais supérieure à tout le monde. C'était mon orgueil, certainement, qui me le faisait croire, mais je ne m'en doutais pas.

Je criai :

— Rien ne me fera revenir sur ma décision, rien. Je tiens à avoir une amie, et, puisque les filles sont fausses, je me contenterai d'un jeune paysan, d'un garçon qui est, comme moi, enfant de la nature.

— Seigneur ! murmura maman, sauvez-la !

Après cet éclat, je me ruai dehors. Le vent de novembre giflait les branches. Il y avait quelques feuilles encore qui tourbillonnaient. La mer, au loin, grondait. Mais il me semblait qu'elle rugissait moins fort que ma colère.

Ce jour-là, je ne revins qu'à la nuit. J'étais infatigable. Ma fureur me portait.

Je ne pouvais comprendre pourquoi ma mère m'interdisait une chose aussi simple. Aimer, était-ce donc un crime ? Aimer, n'était-ce pas confier ce que l'on ressent à une autre âme de son choix ? Pourquoi s'insurger contre la condition sociale d'une personne ?

Plus que jamais, j'aurais voulu être le vent, mais un vent en furie, qui aurait parcouru des immensités.

J'avais l'horreur des sentiers où tout le monde a passé, tandis que maman n'en voulait pas d'autres. Mon esprit volait, bondissait par-dessus toutes les défenses.

Je revins au manoir parce que la tempête était trop violente pour mon corps mince. Et cependant, j'aurais voulu rester au milieu de cette pluie qui rafraîchissait mes joues en feu. Mais les jours étaient courts en cette saison.

Je n'aimais ni lire ni coudre. A quoi me servaient les longues veillées durant lesquelles maman tricotait en silence ou lisait sans lever les yeux ?

Je pensais à Jean-Marie et j'aurais voulu aller le retrouver, mais il était trop tard. Je devais attendre au lendemain pour lui raconter cette tristesse.

Dès le matin, j'allai à la ferme et vis sa mère :

— Bonjour, Mam'zelle. Jean-Marie tresse de la paille. Ah ! c'est mon meilleur enfant. Il a de belles idées et il ne serait pas déplacé nulle part. Il y a bien des châtelains qui sont moins bien que lui, acheva-t-elle de sa manière hypocrite.

— Je le sais, répondis-je.

Un éclair de joie brilla dans ses yeux.

J'allai rejoindre Jean-Marie. Je m'assis en face de lui et je pris machinalement de la paille que je tressai tout en lui parlant.

Je le mis au courant de mes misères et de mon grand désespoir concernant Jeanne de Jilique. Je ne lui cachai pas mon inquiétude au sujet de la sensibilité de ma mère, ainsi que la peine causée par Evariste. Puis j'accusai Chanteux de nous vouloir du mal.

Jean-Marie me regardait avec étonnement et il me répondit avec ingénuité :

— Je croyais qu'une demoiselle de château n'était jamais malheureuse. Le pire des malheurs me semblait la pauvreté. Quand on mange tous les jours ce que l'on veut, que l'on a des domestiques pour vous servir, de beaux tapis pour n'avoir jamais froid aux pieds, je pensais que c'était là le bonheur. Mais vous avez aussi des soucis.

— Et de durs ! m'écriai-je. Pense dans quel état j'ai retrouvé mon frère !

Jean-Marie eut une contenance gênée.

Je dis, presque bas :

— L'as-tu vu, toi, quand il avait bu ?

Bien qu'ayant donné le titre d'ami au jeune fermier, j'étais un peu honteuse de parler de la tare de mon frère. Il me semblait que je commettais un sacrilège.

Jean-Marie me répondit :

— Bien sûr, que je l'ai vu ! Et ce n'était guère beau. M. Chanteux, lui, riait bien.

Je frissonnai d'indignation. J'aurais voulu battre Jean-Marie. Mon pauvre frère m'apparut soudain comme un martyr ! Je laissai là paille et tressage, et, me dressant brusquement, je criai :

— Je te défends de parler ainsi d'Evariste !

— Ne suis-je pas votre ami ? Ce n'est pas pour le critiquer, c'est parce que cela me peinait.

Tout de suite, je regrettai mon mouvement de colère. Jean-Marie n'avait été que maladroit. J'avais cependant provoqué sa réponse, mais il ignorait l'art de taire certaines choses.

Ce fut une secousse pour moi. Il me semblait qu'une offense personnelle m'était faite.

J'aurais voulu expliquer ces nuances à mon compagnon, mais je craignais de ne pas me faire comprendre.

J'aurais eu besoin de réconfort, de tendresse à ce moment-là, mais j'étais une jeune fille, et il m'était impossible d'appuyer ma tête sur cette épaule de garçon.

Et, machinalement, à travers ma honte et ma détresse, je regardais son gilet un peu sale à la place où je me serais tenue. Je vis aussi ses mains rugueuses et souillées par le travail de la terre.

Cependant, je l'avais choisi, n'ayant personne d'autre qui

fût jeune à qui me confier. Maman était si craintive que je n'osais pas lui dire tout ce que je pensais.

Je me rapprochai de Jean-Marie et lui dis :

— Je m'excuse de t'avoir parlé si durement. Cela me fait tant de peine de savoir que mon frère s'est comporté ainsi, lui qui était si sobre et si digne.

Je crus que mon compagnon allait me dire quelque chose, mais il s'arrêta.

Je repris des brins de paille et je les tressai en silence. Au bout de quelques minutes, Jean-Marie me demanda :

— Vous n'aimez pas rester dans votre maison, près de votre maman ?

— Pas du tout. Les ouvrages des femmes ne me plaisent pas. Puis, tu sais, rester assise pendant des heures n'est pas possible pour moi.

— Oui, vous êtes encore une enfant. Chez les personnes riches, on reste enfant très tard. Chez nous, il faut travailler si jeune que cela vieillit.

— Je suis peut-être enfant pour les travaux, mais pour la maturité de l'esprit, j'ai plus que mon âge, je te l'assure !

Il rit, et notre entente revint.

Notre conversation était pleine de cordialité, quand Chanteux entra.

Je m'attendais si peu à le voir là que je restai sans voix pour répondre à son bonjour, ce qui lui permit d'ajouter :

— Tiens ! Mademoiselle Marane ! Vous êtes devenue apprentie de ferme, maintenant ?

Il me regarda, goguenard. Je cherchais une réplique cinglante, quand il ordonna à Jean-Marie :

— Dis donc, tu iras prendre pour moi le poisson que j'ai commandé à Quenech.

— Bien, Monsieur Chanteux.

J'étais mortifiée d'entendre que mon ami recevait des ordres de Chanteux, mais il était le régisseur qui avait la haute main sur tous.

Mon sang-froid m'était revenu, mais je n'avais rien à dire.

J'attendis que Chanteux fût parti.

— J'irai avec toi chez le pêcheur Le Quenech.

— Non, Mam'zelle.

Jean-Marie avait l'air troublé. Il murmura :

— Jamais M. Chanteux ne vient par ici, surtout à cette heure-ci.

— Eh bien ! ripostai-je avec insouciance, cela lui a chanté aujourd'hui.

Mais le jeune fermier ne se dérida pas.

Je le quittai pendant qu'il ramassait sa paille.

Je croyais Chanteux loin, mais je le rencontrai. Je voulus passer sans lui parler, mais il m'interpella :

— Alors, Mademoiselle, vous passez vos loisirs avec des garçons de ferme ? C'est du joli pour une demoiselle de bonne maison !

Je devins tout de suite furieuse et je ne fus pas longue à répondre :

— C'est inouï que je ne puisse rien faire que vous ne critiquiez !

— Pourquoi prêtez-vous à la critique ?

Le régisseur avait raison, mais je n'aimais pas avoir tort. Je répliquai :

— Jean-Marie est le fils d'un de nos fidèles fermiers. Et s'il me plaît d'en faire mon ami ?

Un éclat de rire assez grossier me répondit.

J'étais toute déconcertée.

— Pourquoi riez-vous ?

— C'est complet ! Mlle de Caye se sauve d'une famille, en ouvre la porte comme une voleuse et rentre au bercail pour devenir l'amie d'un fils de domestique !

J'étais indignée. Il me semblait que tout le monde s'acharnait contre moi. Ce Chanteux m'avait traitée d'orgueilleuse, et, maintenant, il se moquait de mon humble penchant d'amitié.

— Mais, enfin ! dis-je avec éclat, ne pouvez-vous garder pour vous vos impressions ?... Je suis libre d'agir comme il me plaît ! Jean-Marie est un garçon honnête et bon.

A ma grande surprise, je voyais le visage de Chanteux changer. Son expression sarcastique avait disparu. Elle était remplacée par de l'émotion.

— Pardonnez-moi, Mademoiselle, je ne puis que vous approuver. Je n'avais pas bien compris votre pensée. Vous avez raison de vous lier d'amitié avec Jean-Marie, qui est fin

et bien élevé. Il faut que la jeunesse se réunisse et vous faites une bonne action en ne vous montrant pas fière. Vous ressemblez à M. le comte, votre père.

Le ton du régisseur était sérieux, et qu'il me rappelât mon père de cette manière, me fit un bien sans pareil.

Je ne trouvais pas ses yeux bien francs, mais je tombai dans son piège et je répondis :

— Je suis bien contente de ce que vous me dites.

— Tant mieux !

Il eut un ricanement et me quitta.

Je fus reprise de ma méfiance, mais j'oubliai vite cet incident, satisfaite seulement de l'approbation du régisseur.

Je rentrai rapidement à la maison. Je voulais étudier le chant, ce que je fis.

Je tenais beaucoup à chanter à la messe le dimanche suivant. Je voulais que Jean-Marie entendît ma voix. C'était mon désir puéril, plein de vanité, mais je ne pouvais m'en détacher.

J'étudiai avec frénésie. Puis, le samedi, je m'en allai au village, afin de me concerter avec M. le curé pour placer mon morceau et le répéter avec l'organiste.

Je fus bien accueillie à la cure par la vieille servante :

— M. le curé lit son bréviaire dans sa chambre, et je vais l'appeler.

Quelques minutes après, je fus en sa présence. Son visage était grave comme de coutume, mais il me semblait qu'une touche un peu plus sévère l'assombrissait.

Il écouta ma requête et m'autorisa à chanter, puis il me dit :

— Il y a longtemps que je ne vous ai pas vue, en dehors de la messe, Marane. J'ai appris que vous aviez fait un séjour chez Mmes de Jilique, mais que vous étiez partie de chez elles, sans les prévenir.

Je criai comme une enfant :

— Je ne le ferai plus !

Le bon prêtre sourit en me disant :

— Je l'espère bien.

Je lui racontai ma déception. Il m'écouta non sans émotion et murmura :

— Pauvre enfant, vous obéissez à votre instinct et votre caractère n'a pas encore de frein. Quel est l'être, voulu par Dieu, qui saura vous assagir ?

Je partis, gênée de mon personnage.

Ma conduite générale était-elle donc un objet perpétuel de scandale ?

Le dimanche, je chantai.

J'eus conscience de surprendre. De la tribune, près de l'orgue, où je me tenais, je sentis des têtes se tourner vers moi. Un silence plus grand envahit la petite église. Je devinais que les respirations étaient oppressées. Je fus bien fière de ce résultat.

Je ne vis pas Jean-Marie au sortir de la messe, mais toutes mes compagnes de première communion me regardèrent de telle façon que je pensai tout de suite qu'elles enviaient ma voix.

Je leur parlai comme de coutume, mais elles semblaient contraintes et se tenaient à distance. Leur respect avait grandi d'un seul coup.

Chanteux, en nous reconduisant, me dit :

— Sapristi ! quel frisson vous avez fait passer aux fidèles, Mademoiselle.

J'aurais voulu que le respect de Chanteux se fût augmenté aussi, mais il avait l'air plus ennuyé qu'admiratif.

Maman paraissait enchantée. Elle me glissa à l'oreille :

— Tu as au moins une belle qualité !

## VI

Quand je revis Jean-Marie, le lendemain, je m'écriai :

— Est-ce que mon chant t'a plu ?

— Comment en serait-il autrement ?

Cette réponse me ravit. Sa mère abandonna pour un moment son sourire que je n'aimais pas et me dit :

— Je pleurais en vous écoutant.

Ce compliment m'amusa. Je me sentis plus gaie, plus enfant que jamais, et je trouvai tout naturel d'entendre la fermière nous conseiller :

— Allez donc vous promener tous les deux.

Jean-Marie regarda sa mère, mais je ne compris pas le reproche qu'exprimaient ses yeux.

Nous sortîmes.

— Si nous allions sur la côte ?

— Il y a beaucoup de vent.

— Tu as peur du vent, aujourd'hui ?

— Oh ! non ; mais vous pourriez être emportée.

— Ne crains rien pour moi.

J'étais entre Rasco et Sidra, et ils me protégeaient contre tout danger. Nous courûmes comme de jeunes poulains. Ah ! que j'étais joyeuse !

Je ne pensais nullement qu'une jeune fille devait s'occuper sagement près de sa mère. Je me sentais une fillette. De temps à autre seulement j'éprouvais un grand regret en me souvenant de l'amie que j'avais perdue. Il me semblait que j'avais été vieille et que c'était passé.

La mer se découvrit à nos yeux. Elle était moutonneuse.

— Il y aura de la tempête, annonça Jean-Marie.

— C'est l'époque, répondis-je avec insouciance.

Le spectacle m'empoigna encore une fois. Tout mon être vibra devant cette immensité. Je m'élevai au-dessus de toutes les contingences. Mon âme éprouvait des besoins de dévouement. J'aurais voulu sauver une vie, m'associer à une bonne œuvre.

Je regardai Jean-Marie. Il paraissait préoccupé.

— Asseyons-nous, dis-je.

Il resta debout.

— Pourquoi ne t'assieds-tu pas ?

— La roche est trop étroite.

— Tu n'es pas si gros, raillai-je.

Je m'écartai davantage pour qu'il eût une place. Il osa à peine la prendre.

— Tu vois comme c'est beau ! Regarde l'horizon. Ne sens-tu pas tes forces se décupler ? Moi, il me semble que cela m'insuffle de la bonté. Je voudrais secourir tous les misérables. Ah ! je me sens l'égale des plus grands comme des plus humbles. Il n'existe plus de barrières ; il n'y a plus qu'un père, Dieu, de qui nous sommes les enfants.

Jean-Marie me contemplait. Il était pâle dans le jour gris, il se leva brusquement.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Rien ! articula-t-il.

Il fit quelques pas, puis se rassit près de moi.

— Ah ! Jean-Marie, tu es bien gentil de vouloir être mon ami.

Alors Jean-Marie s'inclina vers moi et me prit la main. Son regard me brûla et la moiteur de ses doigts me causa une horreur sans nom.

Je me dressai d'un tel bond que mes chiens sautèrent comme des catapultes. Puis, dans mon indignation, je lançai une gifle terrible à Jean-Marie.

Sans m'arrêter à son visage terrifié, violacé, je m'enfuis en courant.

Mon sang bouillonnait. Ma fierté se révoltait. Comment avait-il osé ? Que pensait-il donc de moi ? Soudain, toute la distance qui existait entre lui et moi surgit à mes yeux. Comment avais-je pu croire que ce garçon pouvait devenir mon ami, alors que j'étais si choquée parfois par un son de voix, par une expression vulgaire ?

Ce que j'aimais dans la nature, c'est que, chez elle, rien n'était faux. Tout y était harmonie. Il fallait que mon cœur fût bien assoiffé d'amitié pour avoir commis cette erreur.

Certainement, il avait voulu m'embrasser. Maman m'avait cependant mise en garde, mais à quoi sert l'expérience des aînés en face d'une nature indépendante ?

Je courus vers elle comme vers un abri. J'avais le projet de ne pas lui avouer ma honte, car je me figurais que c'en était une ; mais elle remarqua tout de suite mon état d'excitation. Je tournais comme un toton dans sa chambre.

— Que t'arrive-t-il ?

— Rien.

— C'est impossible ! Tu sembles hors de toi.

Je me regardai dans une glace. J'étais rouge, avec des yeux brillants. Ma mère s'inquiéta, et, avec un tremblement dans la voix, elle dit :

— Je t'en prie, avoue-moi la vérité. J'ai si peur, quand je te sais seule dehors. Je te le défends tellement ; mais si je t'enfermais, je sais que tu sauterai par la fenêtre !

— Il ne m'est rien arrivé de grave, mais les garçons sont des êtres surprenants.

Je m'arrêtai. Les doigts de Jean-Marie me semblaient incrustés sur mon poignet. Je secouai ma main.

— Je hais Jean-Marie ! hurlai-je en prenant un vase sur une commode et en le jetant par terre.

— Au nom du ciel, parle !

— Il... m'a serré le poignet avec un tel regard que j'ai cru qu'il allait m'embrasser.

Je tombai à genoux devant maman, et j'enfouis ma tête contre son épaule.

— C'est tout ? questionna-t-elle dans un cri d'épouvante.

Je me remis debout et je jetai, avec une hauteur inimaginable :

— N'est-ce pas assez ?

Ma mère se renversa sur le dossier de son fauteuil et elle aspira fortement. Puis elle murmura :

— Ma chère petite fille !

Je vis combien elle m'aimait ; cependant, je trouvais son émotion en disproportion avec cette aventure. Maintenant que je l'avais confessée, je me traitais de sotte. Mais ma fierté se trouvait offensée et aussi un sentiment, né soudainement et qui m'avertissait que Jean-Marie avait enfreint certaines limites.

Un instinct nouveau surgissait en moi. Son regard m'avait paru tellement étrange ! J'attendais de mon compagnon de la déférence, du respect, du dévouement, mais non de ces démonstrations.

— Tu sais, dis-je à maman, je n'ai pas pu m'empêcher de gifler cet abominable garçon.

— Gifler ! répéta maman. Si tu m'avais écoutée, tu n'en serais pas arrivée là. Sans doute as-tu provoqué cette familiarité.

— Oh ! non ; j'étais simple comme toujours. J'ai été atterrée qu'il en use ainsi avec moi. Ma gifle a été retentissante et je me suis sauvée.

Maman souriait maintenant.

— Je déteste Jean-Marie ! Jamais plus je ne lui parlerai. Je suis déshonorée ! Moi, une demoiselle de Caye, presque embrassée par un domestique !

Ma mère tenait sa tête entre ses mains.

— Ne sois pas si exaltée, murmura-t-elle enfin, et que cette histoire te serve de leçon.

Quelques jours passèrent, durant lesquels je ne sortis pas de la propriété. J'allais dans le parc, je courais avec mes chiens, je rentrais, je ressortais. Je lus un roman. Je le jugeai triste. Les fiancés ne savaient pas s'ils s'aimaient, et cela me parut invraisemblable. Il me semblait que, du moment que l'on désirait se marier, on devait savoir à quoi s'en tenir sur ce chapitre.

Pour la première fois, je réfléchis à l'idée de mariage.

Un jour, je demandai à maman :

— Me marierai-je ?

Comme de coutume, elle m'examina non sans un certain étonnement. Puis elle leva les mains et répliqua :

— Que puis-je savoir !

— Mais une mère doit savoir cela ! ripostai-je impatientée. Où trouverai-je un mari ?

— Tu me poses des questions auxquelles je ne puis répondre ; le destin, la Providence arrangeront les choses.

— Alors, il faut attendre ?

— Naturellement. Personne ne vient nous voir maintenant, et tu as tellement mal agi avec nos cousines qu'elles ne pourront plus être de quelque secours.

— Je suppose que tu ne comptais pas sur elles ! m'écriai-je suffoquée. Elles sont trois qui veulent se marier, et elles ne me céderont pas un de leurs soupirants. Et puis, pour le moment, je ne tiens nullement à me fiancer, non.

— Tant mieux !

— Mais quand je le voudrai, il faudra que mon mari me plaise. Je tiens à le trouver moi-même.

— Ma pauvre petite ! soupira maman.

— Je ne suis ni pauvre, ni petite, dis-je en me redressant. Je quittai maman pour courir dans le parc.

J'abandonnai rapidement mes idées de mariage. Cette époque me paraissait lointaine, et elle ne retenait pas mon esprit.

Ce jour-là, je rencontrai la mère de Jean-Marie.

Il y avait une quinzaine de jours que s'était passé l'incident qui me le faisait détester.

Quand elle m'aperçut, la fermière Cordenec eut d'abord un léger recul, puis elle se rapprocha de moi.

— Bonjour, Mamzelle. Vous n'avez pas été malade ?

— Pas du tout.

— C'est que...

— On ne me voit plus chez vous ? terminai-je avec un accent dédaigneux.

— Oui, c'est cela, et mon Jean-Marie est bien désolé. Vous lui aviez dit que vous étiez son amie. Alors, n'est-ce pas, il le croyait, le cher petit.

Je ne sais pourquoi le ton de la fermière sonna quelque peu menaçant à mon oreille.

Je ne pus me retenir de lui répondre vivement :

— Votre Jean-Marie n'a pas été correct avec moi.

Elle devint pâle et rapidement me demanda :

— Oh ! que s'est-il passé, Mamzelle ?

— Il voulait m'embrasser ! criai-je en la regardant au fond des yeux.

Je croyais que cette femme allait s'indigner contre son fils, mais elle sourit et dit :

— Et c'est pour cela que Mamzelle ne vient plus nous voir ? Il faut excuser Jean-Marie. Mamzelle sait combien il l'aime, et mon pauvre petit n'a pas su résister à montrer son affection à Mamzelle.

Ces mots ne me touchèrent pas. L'attitude de la fermière ne me convenait pas. Il me vint tout à coup qu'elle pouvait être une ennemie.

Je répliquai non sans fermeté :

— J'estime que Jean-Marie a mal agi. Je ne suis pas une personne avec qui l'on peut se permettre de telles familiarités.

— Mais n'avez-vous pas répété qu'il était votre « ami » ?

Je fus quelque peu gênée, mais le courroux que m'avait laissé cette affaire me porta à répondre :

— Ce n'était pas une raison pour me manquer de respect, au contraire.

La fermière me contempla d'une façon perplexe.

Puis elle reprit avec une nouvelle insistance :

— Vous avez dit pourtant que mon Jean-Marie était mieux que beaucoup de châtelains.

Cette phrase ne m'éclaira pas.

— Oui, je l'ai cru, mais il s'est conduit d'une façon vulgaire.

— Oh ! vulgaire ! se récria la fermière, blessée. Alors, vous ne viendrez plus ?

— Non.

Et je tournai les talons.

Je fus heureuse ce jour-là. Il me semblait que j'avais accompli une prouesse. Je fis une promenade exquise. J'escaladai des rochers, mais, malheureusement, la nuit survint vite et je fus forcée de rentrer.

Jeannie me demanda :

— Mamzelle ne travaillera donc jamais à des ouvrages de dames ? Il y a des pauvres à habiller...

— Ma pauvre Jeannie, tu ne sais donc pas que les pauvres ont trop de vêtements ? Toutes les dames des châteaux travaillent pour eux.

Je laissai la vieille bonne avec un haussement d'épaules de pitié. Ces choses m'étaient indifférentes.

Le lendemain, alors que je ne m'y attendais pas, je me trouvai en face de Jean-Marie. Il avait une attitude empruntée. Je jugeai tout de suite qu'il était honteux. Cependant, il s'avança franchement vers moi.

Il murmura presque bas :

— Pardon, Mademoiselle.

— Tu voulais m'embrasser ? lui dis-je sévèrement.

Il baissa la tête sans me répondre. Je le questionnai :

— Etait-ce pour me montrer ton affection ?

Il resta un moment silencieux, puis, à ma grande surprise, il remua la tête négativement en disant :

— Non.

Je criai :

— Alors, pourquoi ? Tu voulais flirter ?

— Flirter, qu'est-ce que cela veut dire ?

— C'est embrasser quelqu'un qu'on ne veut pas épouser.

J'étais ma science neuve.

— Je ne voulais pas flirter, Mam'zelle, mais je ne demandais pas mieux que de me marier avec vous, pour obéir à maman qui me le répétait tous les jours depuis que vous avez dit que je serais un ami.

L'indignation et l'horreur me rendirent d'abord muette. Alors que je croyais avoir été bonne et humble, j'entendais cet aveu, ce plan, cette fourberie. Au lieu de dévouement, j'avais fait germer une ambition démesurée. Le sourire ambigu de la fermière recérait ce projet ! Mlle de Caye deviendrait la femme de son domestique ! Quelle machination !

Je vociférai hors de moi :

— Tu es fou ! Ta mère a une audace incroyable, et je vais vous faire renvoyer tous.

Jean-Marie devint tout pâle et il me supplia :

— Oh ! vous ne ferez pas cela, Mam'zelle.

— Je le ferai ! Je t'élève au rang d'ami, de page en quelque sorte, et tu voulais te contraindre à m'embrasser pour que je devienne ta femme ! Tu voulais me compromettre ! Tu n'es qu'un misérable, et si j'étais une princesse du Moyen âge, je te ferais rouer de coups.

J'agitais ma cravache. Ma main avait du mal à ne pas se lever sur Jean-Marie.

Il me dit, en me regardant bien en face :

— Vous pouvez me frapper encore, Mademoiselle, je le mérite, pour ne pas m'être révolté contre les ordres de maman.

Cette humilité me désarçonna. Je ne sentis plus de colère. Je réfléchis qu'il n'avait fait qu'obéir aux suggestions de sa mère.

— Et tu as cru que les choses se passeraient telles que ta mère les rêvait ?

Il répondit :

— Ce n'est pas tant maman, que...

Il s'arrêta subitement :

— Allons, achève ta phrase !

— Que... M. Chanteux...

Il tremblait en proférant ce nom.

— Chanteux ? dis-je, étonnée, que vient-il faire dans cette circonstance ?

— Je ne le comprends pas. Je sais, qu'un jour, j'ai entendu Chanteux dire à mes parents : « Ce serait on ne peut mieux que cette petite sauvage en vienne à épouser Jean-Marie. On a vu de ces mariages, vous serez de grands fermiers, et vous

n'aurez plus à vous inquiéter de rien pour vos vieux jours ». Alors, maman m'a pressé de me montrer aimable envers vous.

— Abomination ! criai-je.

Un voile se déchirait devant mes yeux. Je savais que le régisseur était un homme dangereux, mais je ne m'imaginai pas qu'il irait jusque-là ! Il découvrait son jeu. Les Cordenec étaient ses créatures, et il les appâtait pour apporter la ruine dans notre famille. Sa conduite envers Evariste, son indulgence familière quand j'avais eu la sottise de vouloir faire de Jean-Marie un ami, tout s'éclairait pour moi : Chanteux était notre ennemi.

Quand mon indignation fut un peu atténuée, je demandai à Jean-Marie :

— Il faisait boire mon frère, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, dit le jeune garçon dans un souffle.

— Il voulait ruiner sa santé pour être le seul maître dans le domaine ? c'est bien cela ?

Un signe de tête affirmatif fut la réponse.

Je voulus partir. La rage m'aveuglait. Jean-Marie me retint :

— Vous m'avez pardonné, Mademoiselle ?

— Oui, mon petit, répondis-je avec un air de princesse.

— Merci ! Surtout ne révélez pas ce que je vous ai confié, pour vous rendre service et me faire pardonner. Il pourrait m'en cuire. Chanteux est méchant.

Je le tranquillisai.

Au long du retour, si j'avais écouté ma colère, j'aurais écrasé Chanteux. Je me sentais une âme cruelle, sans effroi de quoi que ce fût.

Je bondis chez maman.

Comme de coutume, elle était dans sa chambre. Mon irruption sans ménagements la fit sursauter et elle me le reprocha doucement.

— Ne sois donc pas si brusque, on dirait toujours que tu descends du plafond.

Je ne prêtai nulle attention à ces paroles, et je clamai :

— Il se passe des indignités autour de nous !

— Qu'y a-t-il encore ? balbutia ma mère devenue blême.

— Ne t'évanouis pas, maman, il vaut mieux prendre des décisions fermes.

— Mon Dieu ! Avec toi, tout devient tumulte.

— Bénis-moi, parce que ce tumulte devient clarté. Jean-Marie a racheté sa familiarité par des aveux. Il a été poussé par Chanteux, qui est un chenapan.

— Ne crie pas si fort !

— Tout le monde peut l'entendre, bien qu'il faille encore garder cette vérité secrète.

Maman alla vérifier si les corridors étaient déserts, puis je lui racontai mon entretien avec le jeune homme. Elle tremblait d'épouvante, et cependant elle me conjura de ne laisser entrevoir à personne ce que je savais.

Je constatai sa frayeur et je ne pouvais comprendre qu'elle ne renvoyât pas Chanteux immédiatement.

— Tu entends bien, n'est-ce pas, maman ? Il a voulu amoindrir Evariste en lui jetant quelque chose dans sa boisson pour l'altérer davantage. Et quand il a su, par la fermière, mon amitié pour Jean-Marie, il a tout de suite pensé que cela pourrait servir ses diaboliques projets.

Ma mère gémissait et disait de temps à autre :

— Mon Dieu ! Mon Dieu !

— Tu vas renvoyer le régisseur ?

— Ce n'est pas possible. Son contrat n'est pas terminé. Il faudrait lui donner un dédommagement.

— Devant de telles preuves, dis-je ingénument, un contrat peut se résilier !

— Des preuves ! répéta maman, elles ne sont pas valables. Ma pauvre petite, il faut que nous ayons encore un peu de patience. Evariste est sauvé, c'est là l'essentiel.

Je trépignais. La patience que me conseillait ma mère me paraissait une lâcheté... Cependant, ses raisons étaient justes.

Je regrettais que Chanteux ne dépendît pas de moi ! Je partis pour semer ma colère dans la pluie qui ruisselait. Le temps ne s'améliorait pas. Ce n'était que brume ou averses, ce qui me désolait, parce que j'aimais voir le soleil se coucher. Ma grande joie était de contempler la dernière touche lumineuse caresser l'horizon. Je prenais un plaisir d'artiste à en analyser les teintes variées.

Tout était d'ordinaire prétexte à m'intéresser, même la

pluie, jusqu'à un certain degré. Mais, cet après-midi là, mes pensées furent sans contrainte, et ma fureur sans limites. Je faisais siffler ma cravache avec une telle force que mes chiens eux-mêmes avaient l'air de se demander quel génie m'animait.

Pour comble de torture, je rencontrai Chanteux.

Il me salua, et son sourire faux me parut goguenard.

— Toujours sur les chemins, Mademoiselle Marane ?

— A votre exemple, Monsieur Chanteux !

— Oh ! Oh ! mes courses sont nécessaires et fort utiles.

— Je fais quelques découvertes, moi aussi, ne vous en déplaise.

Le régisseur me regarda. J'eus l'énergie de sourire.

— Ah ! Et quelles sont ces découvertes ? questionna-t-il avec impertinence.

— C'est mon secret.

Il raila :

— Vous avez découvert sans doute que le flirt était agréable, même avec un domestique de ferme !

Il rit de façon tellement insolente que je n'y pus tenir. Je levai ma cravache.

Il me retint le bras. Mes chiens bondirent. Je n'eus que le temps de crier :

— Rasco ! Sidra !

Ils revinrent près de moi, alors que Chanteux s'éloignait de quelques pas.

— Vous ne pensez pas à ce que vous faites, Mademoiselle !

— Je pense surtout que vous m'insultez, Monsieur !

— Ce n'était pas une insulte, mais quand on a un ami, on peut apprendre que l'amitié ne va pas sans quelques démonstrations.

Que son ton était méchant et ses insinuations horribles ! Cet homme voulait nous rabaisser par tous les moyens et il profitait de mon innocence. Il se sentait si sûr de lui ! Ne tenait-il pas dans ses mains toute la destinée des de Caye ?

Je criai dans ma franchise :

— Jean-Marie a voulu se montrer familier avec moi, poussé par vous ! mais je l'ai giflé ! Une jeune fille comme moi ne se laisse pas manquer de respect par un valet !

Son teint jaunâtre verdit. Il se mordit les lèvres, mais il riposta cruellement :

— Vous vous êtes tout de même compromise ! Ce sera dur de vous marier.

Je tressaillis. L'avenir me parut sinistre.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire ? criai-je.

— Je tiens au renom de votre maison.

— En enivrant mon frère ?

Ses yeux devinrent terribles.

— Vous me payerez vos insultes ! vociféra-t-il.

— Vous avez commencé...

— Vous serez tous pris dans l'engrenage, de gré ou de force.

Sa fureur se lisait sur ses traits. Il cria :

— Ce que je veux, je le veux bien !

— Moi aussi ! répliquai-je.

Nos regards devenaient aigus comme des épées.

Soudain, les manières de Chanteux changèrent ; elles devinrent cauteleuses. Il reprit :

— Nous montrons le même caractère... nous nous emballons sur des riens.

Le même caractère ! Seigneur Dieu ! Je retins ma langue pour ne pas augmenter le nombre de mes insolences. Je me souvins que maman m'avait conjurée d'être patiente. Je me forçai à sourire pour abuser le régisseur et je répondis :

— C'est possible...

— Faisons donc la paix, conclut-il.

Il me tendit la main, mais pour ne pas la prendre, je lui désignai les chiens :

— Ils croiraient que vous m'attaquez...

Il rit gauchement et me conseilla :

— Réconciliez-vous aussi avec Jean-Marie. Il a de la peine, depuis que vous le tenez à distance. Il a dédaigné les compagnons de son âge, depuis qu'il était promu ami de la châtelaine.

— C'est entendu... acquiesçai-je en me sauvant.

Je ne pouvais plus contraindre ma rage. Je me reprochais ma lâcheté. J'aurais dû, de ma cravache, zébrer le visage de cet homme.

Je courus dans le crépuscule. Je n'avais peur ni de la nuit, ni des ombres, ni du vent qui s'était levé et qui sifflait, ni de la mer qui paraissait courir dans mon dos, ainsi qu'un cheval ayant le mors aux dents.

Je ne pensais qu'à une chose : broyer Chanteux sous mes talons, le réduire à notre merci !

Je rentrai comme une folle. J'étais échevelée, ruisselante de pluie, les pieds boueux. Ma respiration était oppressée et, quand je pénétrai dans la chambre de maman qui priait, agenouillée sur son prie-Dieu, je criai :

— Qui nous délivrera de Chanteux ?

— Encore !

— Toujours ! Il a osé insinuer que je m'étais compromise avec Jean-Marie, et que je ne pourrais plus me marier !

— Ah ! sanglota maman, je t'avais priée de ne pas aller chez ces Cordenec. Les enfants sans père ne devraient jamais quitter leur mère.

Le ton de maman était désespéré.

— Mère chérie ! m'écriai-je, ne te désole pas ! J'essaierai d'être comme tu le désires. Il viendra un temps où je me plairai davantage à la maison.

— Tu es si fantasque, tu dédaignes mes avis, et vois ce qui t'arrive.

J'aurais voulu pleurer, mais je ne le pouvais pas.

— Si Chanteux n'était pas si méchant, dis-je, il ne nous arriverait rien. A ta place, je n'hésiterais pas à me débarasser de lui.

— C'est impossible !

— Nous pourrions gérer le domaine.

— Ce serait complet. Je ne connais rien aux chiffres, rien aux placements, rien aux achats, non plus qu'aux ventes. Il faut un homme rompu au métier pour maintenir cette affaire...

— Eh bien ! mets le domaine en vente, et nous irons en ville, où nous n'aurons plus besoin de Chanteux.

Je proposais ce moyen avec un déchirement au cœur. J'aimais tant le manoir.

— Vendre, répliqua maman, il y a longtemps que cette idée m'est venue, mais Chanteux prétend que ce serait à perte pour le moment. Il faut attendre, toujours attendre.

Ma mère avait fait un effort violent, et elle retomba épuisée sur la chaise-longue où elle s'était assise.

Nous étions exaspérées toutes les deux. Je devinais que maman était lasse de cette attente qu'elle subissait depuis des années.

Je lançai :

— Eh bien ! je me marierai de bonne heure avec un homme qui saura gérer ce domaine. Je suppose qu'il trouvera des motifs pour jeter ce Chanteux à la rue.

— Ah ! te marier convenablement serait le salut, mais d'où surgira ce gendre ?

Je demeurai perplexe. L'idée était simple, mais son exécution compliquée.

Les paroles de Chanteux résonnaient encore à mes oreilles : vous vous êtes compromise.

Le rouge me montait au front. Un mari voudrait-il de moi ?

## VII

Nous recevions d'excellentes nouvelles d'Evariste. Il nous affirmait, dans chacune de ses lettres, qu'il ne savait ce qui lui était arrivé lors de son séjour à la maison. Il prenait même la chose en plaisantant et me recommandait de refréner mon imagination.

Il nous disait bien la vérité, parce que le vénérable ecclésiastique chez qui il était à demeure, dans les lignes qu'il écrivait à ma mère, le confirmait. Il avait été mis au courant de l'intempérance soudaine de mon frère et il s'en était étonné grandement. Il prétendait qu'il avait dû subir une mauvaise influence.

Je connaissais l'influence, mais maman ne voulait pas encore se rendre à l'évidence. Elle ne croyait pas Chanteux capable de tant de noirceur, ou bien, obligée de supporter cet homme qui tenait les rênes de notre vaste exploitation, voulait-elle s'illusionner sur son cœur et son caractère.

J'avais deux problèmes à résoudre : le renvoi de Chanteux et mon mariage.

La tâche était lourde pour moi, et j'avais beau me creuser l'esprit, aucune solution ne me parvenait.

Naturellement, je n'allais plus chez les Cordenec, estimant que ces gens étaient de connivence avec Chanteux. J'échangeais de temps en temps un mot avec Jean-Marie, au hasard des rencontres, mais je ne possédais plus cet élan, cette confiance, qui m'avaient dirigée vers lui, comme vers un jeune frère.

La fermière me jetait un regard hostile parce que ses rêves ambitieux étaient brisés et Jean-Marie était devenu très timide.

Maman me reprochait mon escapade lors de mon séjour chez les cousines de Jilique.

Evariste vint nous voir pour les fêtes de fin d'année. Il paraissait plus sérieux et plus ferme. Nous passâmes huit jours délicieux. J'effectuai avec lui de belles promenades par le gel et nous causâmes avec confiance.

Bien qu'il ne voulût dire aucun mal de Chanteux, il s'étonnait du peu de résultat avoué.

Et, quand je lui affirmais que le régisseur avait jeté un ingrédient dans la boisson pour l'enivrer, mon frère s'écriait :

— Que tu es romanesque, Marane.

— Mais non, je vois clair, tout simplement. Si je n'étais pas revenue à temps, quoi qu'en dise maman, tu étais perdu. Il voulait t'abrutir, ronger ta volonté, faire de toi un pauvre être sans consistance.

Evariste restait muet pendant quelques secondes.

— Mais pourquoi ? finissait-il par murmurer.

— Ah ! ça, c'est encore un mystère. Ainsi, moi, il voulait bien que je me marie avec Jean-Marie !

Cette histoire, que j'avais racontée à mon frère, sans perdre de temps, le plongeait dans un étonnement inénarrable. Il me félicitait sur ma révolte, sur mon indignation qu'il partageait. Quant à la gifle lancée à mon page hardi, elle le faisait rire aux larmes.

Mais cette question me préoccupait tant et tant que je lui demandai brusquement un jour :

— Crois-tu que cette aventure stupide empêchera mon mariage plus tard ?

— Tu es folle, me répondit-il en riant, elle est tout à ton honneur.

Je respirai, mais je poursuivis :

— Ce Chanteux cependant, peut l'exagérer et répandre, par exemple, que c'est moi qui ai voulu embrasser Jean-Marie.

— Oh ! quand un prétendant aura causé trois fois avec toi, il ne conservera plus aucun doute sur ton caractère. Crois-moi, on a le bonheur que l'on mérite, et ton mari sera un homme qui t'aimera parce qu'il appréciera tes qualités.

Oh ! comme ces paroles me rassérénèrent ! Il me semblait que du soleil était entré dans mon âme. A peine si je fus triste du départ d'Evariste tellement la vie redevenait claire devant moi.

De nouveau la nature fut la compagne à qui je parlais, à qui je confiais les espoirs de mon cœur et les folies de mon imagination.

Je ne gémissais plus du manque d'amitié. Soutenue par la belle espérance qui luisait au bout de mon chemin, je chantais.

Le froid de janvier n'avait aucune prise sur moi. Le vent pouvait me cingler, et la pluie me piquer de ses aiguilles gelées, je n'y prêtais nulle attention. Mon cœur se réchauffait à la belle flamme qui dansait devant mon avenir. Il s'illuminait de tout son mystère, mais je pressentais que ce mystère contiendrait du bonheur.

A quelques jours de là, vers la mi-janvier, ma mère reçut une lettre de Mme de Jilique. Elle annonçait le mariage de sa fille Jeanne avec M. Renaud de Nadière.

Ah ! quand maman me lut ces lignes, je rugis de colère ! Ainsi, Jeanne se mariait ! Elle avait ri de mon amitié, elle s'en était jouée et elle avait trouvé encore un cœur pour l'aimer !

Je criai à l'injustice ! J'accusai Dieu qui laissait de telles choses s'accomplir.

Je voulais écrire à M. de Nadière, dont je n'avais jamais entendu parler, pour le prévenir qu'il serait malheureux, que jamais Jeanne de Jilique ne serait pour lui bonne ou affectueuse.

— C'est impossible que ce mariage ait lieu, déclarai-je à maman, ce serait un crime de laisser ce pauvre monsieur épouser cette Jeanne si fausse, si fourbe...

— Tu es frénétique ! se révolta maman. Cette jeune fille peut devenir une femme parfaite.

— Non... non, il faut que je prévienne ce fiancé trop bon... trop crédule.

— Je te l'interdis absolument ! cria maman, tout à fait affolée. Si tu te livres à une telle monstruosité, je ne te reverrai de ma vie !

Elle retomba à demi-évanouie sur son fauteuil, tellement l'émotion nouvelle que je lui donnais agissait sur son système nerveux.

Mais ma colère était trop tumultueuse pour s'arrêter.

— Une monstruosité ! ripostai-je scandalisée, tu qualifies ainsi une pareille preuve de dévouement ! Ce monsieur n'aura qu'à me remercier pour ma démarche ! Je lui rends un service signalé.

A mesure que je parlais, je me montais davantage :

— Cesse de dire des énormités, murmura maman.

— Démontre-moi en quoi ce sont des énormités, insistai-je, aveuglée, obéissant à mon seul instinct qui me commandait d'éviter un chagrin semblable à celui que j'avais éprouvé au sujet de Jeanne.

— Il ne faut pas se mêler de ce qui ne vous regarde pas ; Jeanne a plu à ce monsieur, et sans doute ne se conduira-t-elle pas avec lui comme avec toi. Tu sauras plus tard qu'il y a une grande différence entre l'amour et l'amitié.

— Je veux le savoir tout de suite ! interrompis-je avec impétuosité.

— Que tu es peu calme, ma petite fille. Je ne puis rien t'expliquer, parce que ce sont des choses qu'il faut vivre soi-même. L'amour ne se décrit pas, on le subit. Tu as eu de l'affection pour Jeanne, mais elle ne t'aimait pas. A son tour, elle peut aimer son fiancé, et son caractère se transformera pour plaire à celui qu'elle aime.

— Oh ! de fourbe, elle deviendra franche ?

— Cela se peut.

— Jamais ! Ce pauvre malheureux sera condamné à une

vie pleine d'embûches et de ruses. Ah ! que je voudrais le connaître !

— Il est probable que tu ne le verras pas de si tôt : ma cousine de Jilique ne nous invite pas à nous rendre au mariage de sa fille. Là encore, tu as agi trop brutalement. C'est une porte qui te sera fermée.

— Plus que jamais, je voudrais connaître ce monsieur, parce que je suis sûre que Jeanne se moquera de ma pauvre amitié. De quoi aurai-je l'air !

J'éclatai brusquement en sanglots, comme si ma « pauvre amitié » était une personne m'inspirant la plus profonde pitié.

— Oh ! gémit maman, que tu es fatigante ! Je n'ai pas assez de ce brouillard maussade, de ce froid extérieur, de mes soucis. Il faut encore que j'aie une fille qui ne veut obéir qu'à ses impulsions, au lieu d'être pondérée, attentive et s'occupant de travaux intéressants.

— Je connais l'antienne ! m'écriai-je sans ménagement. Mais ce n'est pas ce sot mariage qui m'incitera à me perfectionner. Jeanne, qui ne mérite pas son bonheur, se marie ! Alors que moi, si franche, si sincère, si bonne, je n'ai pas le moindre fiancé en vue !

— Sois un peu plus modeste, je t'en prie. Tu es la seule à te trouver ces belles qualités. Puis, qui te dit que Jeanne sera heureuse ? Elle se marie, c'est tout. Son fiancé n'est peut-être pas du tout séduisant, et il est possible qu'il te déplaise.

Ces paroles orientèrent mon esprit vers d'autres horizons. Maman voyait peut-être juste, sauf sur mes qualités que je savais être réelles.

Alors, mon imagination, plus rapide que le vent le plus impétueux, évoqua un M. de Nadière hirsute, tyrannique et sans charmes.

— C'est bien fait ! criai-je soudain en sautant sur mes pieds joints.

— Qu'est-ce qui est bien fait, demanda maman.

— Que ce fiancé ne soit pas agréable et qu'il ne rende pas Jeanne de Jilique heureuse ; elle ne l'a pas mérité.

— Quelle imagination ! Tu ne sais rien. Puis, sois plus

indulgente. Crois-tu, par hasard, que tu aies mérité du bonheur ? Qu'as-tu fait pour cela ?

-- J'ai été trahie. On s'est moqué de mon cœur. On a ri de ma tendresse si fervente, si pure. Jeanne n'a-t-elle pas appelé le châtement par sa cruelle conduite ?

— Comme tu es exagérée !

— C'est-à-dire que je sens et que je souffre plus que d'autres, voilà tout ! Ma mère elle-même ne peut approfondir mon cœur.

Je jetai cette phrase véhémement avec un sanglot. Maman, bouleversée, me regarda ; elle murmura :

— J'ai beau essayer d'arracher de ton âme la violence, l'ardeur, je n'y parviens pas.

— Comment voudrais-tu donc l'en arracher ? Je n'ai eu qu'un exemple : la mer. Je vis avec ses fureurs, sa douceur, son sourire et ses tempêtes. Je suis calquée sur elle.

Ma mère ne me répondit plus rien.

Quelque temps après, cependant, la mer me lassa. J'eusse désiré que notre pays contint un ruisseau mince, dont j'aurais suivi les rives.

Il me semblait que rien ne devait être plus beau que ce filet d'eau, encaissé entre deux bords fleuris. La mer me paraissait trop puissante, trop écrasante. Je lui sentais une force près de laquelle les hommes n'étaient que des jouets, tandis qu'un joli ruisseau murmurant et serpentant dans un vallon harmonieux, m'attirait maintenant.

J'éprouvais sans doute le regret de ne pouvoir dominer quelque chose, et la pensée de Jeanne de Jilique possédant un mari, un cœur bien à elle, me donnait ces idées.

En somme, j'étais horriblement jalouse de son mariage. Penser qu'elle m'avait causé tant de peine et qu'elle atteignait au but qui hante toute jeune fille, me plongeait dans un désarroi affreux. Je perdais toute ma joie. J'étais obsédée par l'idée de m'en aller loin, de disperser cette révolte sous d'autres cieux.

C'est pourquoi je fus prise de nostalgie de ne pas voir un ruisseau dans nos parages. Il me semblait que sa course douce serait semblable à une belle jeune fille cheminant avec harmonie.

J'aurais voulu être comme elle, humble, nonchalante, et j'avais bien du mal, secouée par mes rébellions intérieures.

Puis, j'eus un jour dix-sept ans.

Je n'en fus pas heureuse. Instinctivement, je détestais les nombres impairs, et ce chiffre dix-sept ne me semblait pas du tout enviable.

J'attendais avec impatience le beau matin de mes dix-huit ans. Il m'arriverait en un printemps pareil à celui-ci, mais j'espérais que ce printemps-là serait le plus beau de toute ma vie.

Je pensais souvent à Jeanne de Nadière. Je me demandais ce que devenait ce couple et s'il était heureux. A ce mot, je sentais une brûlure de jalousie, car je trouvais toujours que Jeanne jouissait d'une félicité imméritée.

J'éprouvais maintenant des vellétés de travail, mais je remettais toujours mes débuts au lendemain.

Étais-je devenue plus pondérée ? Je l'ignorais. J'avais toujours ma peine intérieure, celle de n'avoir pas un cœur à moi, alors que cette traîtresse de Jeanne en possédait un.

Je supposais que son mari était riche, qu'ils voyageaient, qu'elle était comblée de cadeaux, de gâteries. Je lisais des romans où les amoureux se faisaient des déclarations, où le mari trouvait toujours sa femme belle.

Je pleurais de rage et d'humiliation.

Parfois aussi, je demandais pardon à Dieu de garder cette rancune au fond de moi, et je me disais que cette souffrance était ma punition.

Je ne regardais plus Jean-Marie, qui, devenant plus fort, travaillait davantage à des labeurs plus durs. Je haussais les épaules au rêve enfantin que j'avais formé et je me jugeais supérieure d'avoir rompu aussi nettement cette amitié.

Je fuyais devant Chanteux, que je méprisais de plus en plus. Il me saluait toujours avec son air faux et c'est à peine si je répondais à son salut.

Maman avait beau me prier d'être plus circonspecte, en vue de mon avenir même, je ne pouvais me retenir de le regarder d'une manière détachée et hautaine.

Pourtant, je le surveillais, je le guettais, parce que lui

aussi m'espionnait. Je me cachais pour le surprendre, comprenant confusément qu'il faisait le guet autour de moi. Je savais qu'il aurait eu du plaisir à relever des fautes de tactique (selon son expression), qui auraient nui à un mariage éventuel.

Je crois qu'il contribua beaucoup à me rendre plus posée.

Maman crut que c'était l'âge de raison qui me venait, mais si elle m'avait vue sur les roches, ou dans le parc avec mes chiens, quand je savais le régisseur loin de mes yeux, elle eût été surprise par mes gambades. Non, c'était Chanteux qui me rendait prudente.

J'étais allée me confesser pour Pâques et j'avais décidé de m'humilier totalement devant le Seigneur, en ne cédant rien de mes pensées, de mes hypothèses, de mes craintes pour l'avenir.

Je fus très véhémement au sujet de Jeanne de Nadière. J'apportai de la violence à l'accuser, tout en me stigmatisant moi-même de le faire.

Par deux fois, notre excellent curé s'exclama et me pria de parler moins haut.

Je sortis du confessionnal les joues en feu, et comme j'étais la dernière pénitente, M. le curé me rejoignit.

— Mon enfant, mon enfant, que votre cœur ait la paix et que votre imagination se modère. Vous envisagez tout avec excès, et je crains toujours que votre impulsion ne soit funeste. Il faut, à tout prix, refréner, non pas vos sentiments, mais vos instincts, que vous laissez se développer presque à l'état sauvage. Je tremble à l'idée que vous auriez pu détruire le bonheur de votre cousine. Promettez-moi plus de modération dans vos jugements, moins de passion dans vos déductions.

Je dois l'avouer, à ma grande honte, je ne pus admettre les paroles sages de M. le curé. Il me semblait que tout le monde me jugeait mal. Je paraissais agressive, alors que j'implorais la justice, selon moi. Cependant, je me tus.

Quelques jours passèrent, où mon attention fut distraite par des attaques imprévues de Chanteux.

Il me rencontra un après-midi. Son attitude me parut triomphante :

— Eh bien ! Mademoiselle Marane, vous me faites l'effet d'être bien paisible depuis quelque temps. Le printemps est cependant attirant.

— C'est vrai, ripostai-je tranquillement. Il faudra que je me rende dans quelques fermes pour m'informer des travaux.

— Et pour voir si vous y rencontrerez un ami !

Il éclata de rire. Je serrai les dents. Ah ! comme j'aurais voulu être un homme pour enfoncer mon front, tel un bélier, dans les côtes de ce rustre !

Je secouai la tête et je répliquai :

— Vous pratiquez donc toujours les insolences ?

Il ne se formalisa pas et riposta :

— Vous auriez bien voulu m'éloigner d'ici, mais je suis bien rivé à votre sol.

— Evariste reviendra, criai-je, et il sera le maître !

— Heu ! Heu ! Nous verrons cela.

— C'est bien entendu !

— J'ai bien peur qu'il n'arrive un peu tard, goguenarda le régisseur.

Hélas ! je ne savais pas feindre et je montrai ma stupéfaction. Je demandai vivement :

— Et pourquoi sera-t-il tard ? Evariste sera toujours le comte de Caye, propriétaire de ce manoir et de ses terres.

Chanteux eut un rire assez narquois qui m'effraya, mais, cette fois, je n'en laissai rien paraître. Puis, suivant sa manière, il se repentit sans doute de m'avoir parlé ainsi et il me dit, avec un sourire sans réticences :

— J'ai pris plaisir à apeurer Mademoiselle, mais vous avez raison, M. Evariste trouvera la propriété améliorée selon les intentions de Monsieur votre père.

Cette politesse masquait trop soudainement des paroles ambiguës pour qu'elle me rassurât.

Je cherchais à savoir ce que Chanteux pouvait mûrir comme plan.

Bien qu'inquiète, je ne parlai pas de ces choses à ma mère. Je craignais de nouveau sa désapprobation. Cet incident éloigna de mon esprit la pensée du mariage de Jeanne de Jilique.

Je l'oubliai pour surveiller Chanteux avec plus d'attention. J'allai chez les fermiers quand il en sortait, et je ne pouvais m'empêcher de trouver ceux-ci gênés quand ils me voyaient entrer chez eux.

Ce n'était plus cet accueil cordial qui me plaisait tant. Il me vint que notre régisseur jouait au maître et je déplorai que maman lui laissât autant d'initiative.

Un jour, ce fut un pur hasard et non une volonté de ma part, je surpris encore une conversation entre maman et lui. Il parlait.

— Comme régisseur, je n'ai pas l'autorité nécessaire sur les fermiers. Ils voient trop en moi un salarié. Il leur faudrait un vrai maître.

Maman resta quelques instants silencieuse. Je m'imaginai qu'elle devait être prostrée parce qu'elle répliqua, non sans hésitation :

— Evariste devient plus sérieux chaque jour, et, dans quelques années, quand il aura conquis ses diplômes, il aura plus de poids.

— Ne pensez pas à M. Evariste, Madame. Vous connaissez son malheureux penchant.

— Mais, se récria maman, il m'écrit des lettres fort claires à ce sujet ! Son précepteur aussi, et il n'est pas retombé dans ce... dans son intempérance depuis son séjour ici.

— Oh ! Madame, trancha Chanteux impatienté, ne vous leurrez pas. M. Evariste est ravi de ne plus être sous vos yeux, et dans ses moments de lucidité, il vous écrit tout ce qu'il veut.

— Mais son vénérable précepteur ne pourrait me tromper ! Il atteste que mon fils se conduit bien, qu'il travaille on ne peut mieux et que sa volonté se développe.

Chanteux eut un rire sarcastique que j'entendis en frémissant.

— Pauvre Madame ! dit-il d'un ton protecteur. Mais le précepteur de M. Evariste a tout intérêt à vous laisser croire ces choses ; il a une rente sérieuse avec son pensionnaire.

— Oh ! se rebella maman, ce digne prêtre ne me mentirait pas !

— Sachez que l'intérêt gouverne le monde, Madame, prononça Chanteux d'un air doctoral.

Il y eut quelques instants de silence durant lesquels je réprimai ma rage. J'aurais voulu battre cet homme abominable. Mais comme je tenais à entendre la suite de cet entretien, je me dominaï de mon mieux.

J'étais convaincue que mon frère était sauvé de ce vice affreux. Maman et moi l'avions supplié de ne pas revenir au manoir tant que Chanteux ne s'en absenterait pas, et il avait obéï à ce désir.

Maman reprit faiblement, si faiblement que je ne l'entendis qu'avec peine :

— Si Evariste devient vraiment un incapable, j'espère que ma fille trouvera un mari qui nous secondera.

— Mlle Marane ! Qui voulez-vous qu'elle épouse, Madame ? Sa dot sera mince et sa réputation est assez mal en point.

— Mon Dieu ! murmura ma mère.

— Mlle de Caye a usé de trop de liberté. Elle court les chemins, vous le savez, elle fraternise trop avec les ouvriers agricoles, ce qui n'est pas de bon goût.

— Elle n'est pas familière ! s'écria maman pour ma défense.

Chanteux continua, dédaigneux :

— Quel est le châtelain de bon renom qui voudra se charger d'une jeune fille aussi indisciplinée, qui promet de devenir une jeune femme des plus indépendantes ? La mère de Jean-Marie, une de vos fermières dévouées, m'a mis au courant de la familiarité qui existait entre Mademoiselle et son fils. Vous l'ignoriez sans doute ? Ah ! le nom que porte Mlle de Caye ne l'arrête pas !

— Taisez-vous ! cria maman comme une lionne. Ma fille a giflé ce jeune garçon qui s'était permis d'être familier.

— Et vous trouvez, Madame, que ce n'est pas une grande faute d'avoir joué du cœur neuf d'un charretier ?

— Ah ! protesta ma mère d'une voix défaillante, la haute pureté de cette enfant n'a pas été comprise ; elle a voulu élever jusqu'à elle ce petit paysan et elle a été trahie.

Maman était vaincue, car je n'entendis plus que des sanglots et je me sauvai.

J'étais dans un état indescriptible. J'aurais tué Chanteux ! Je courus comme une folle dans le parc. Tous les supplices,

je les évoquais pour cet homme sans entrailles qui torturait ma mère. Que j'avais été mal inspirée de me lier d'amitié avec Jean-Marie ! Je ne savais pas alors que Chanteux avait dicté une conduite aux fermiers et j'étais tombée dans leurs pièges.

Heureusement, Dieu m'avait éclairée à temps. Mes yeux se dessillaient tous les jours davantage. Mais que faire ?

J'avais pris le parti de ne plus causer de ces choses avec maman. Je la sentais démoralisée et je ne pouvais pas retourner sans cesse le fer dans la plaie. Il fallait que je fusse sûre d'une solution. Chanteux devait être pris dans ses propres filets. Je ne savais pas trop à quoi il voulait aboutir, mon expérience étant limitée, et la pensée de certaines ambitions absolument absente de mon esprit. Je pressentais un danger, mais lequel ? Je cherchais.

Je suppliai Dieu de m'éclairer.

Je ne croyais pas un mot de ce qu'avancait Chanteux au sujet de mon frère. J'étais persuadée que c'étaient les manœuvres du régisseur qui avaient transformé Evariste en un jeune intempérant.

Je devinais que le plan diabolique de ce misérable était tracé et qu'il avait voulu garder son jeune maître sous sa dépendance.

Je ne croyais pas davantage aux exagérations de la fermière me concernant. Jean-Marie m'avait révélé le fond de la trame.

Mais j'étais résolue, maintenant, à garder ces ténèbres en moi.

Je ne revins qu'à la nuit, oubliant tout à fait, dans le feu de mes réflexions, que cette rentrée tardive pouvait servir les menées de notre régisseur.

Toute candeur, je pénétrai dans la chambre de ma mère, après avoir péniblement amené un sourire sur mes lèvres.

— Oh ! Marane, quelle heure insensée ! Il va être 19 heures, et voici un après-midi que tu es hors de la maison !

— Baste ! ripostai-je d'un air faussement insouciant, c'est l'été et il faut en jouir !

— Quand seras-tu plus consciente de tes devoirs ? s'écria

maman. Ainsi, j'ai fait une promenade, aujourd'hui, me sentant moins fatiguée ; je t'ai appelée, mais tu ne m'as pas répondu. Où te cachais-tu ?

— Je ne me cache jamais, répondis-je avec hauteur ; sans doute étais-je trop loin ?

Il était certain que j'eusse été en peine de raconter ma promenade. Mes pensées avaient été tellement tumultueuses que j'avais erré au hasard des chemins. J'avais contemplé la mer sans la regarder, j'avais gravi des roches sans les voir. Ma tête, bourdonnante des paroles entendues, n'avait pu apprécier ni le temps ni les paysages,

— J'aurais voulu me promener avec toi, reprit maman, mais, encore une fois, tu t'es dérobée.

— Je ne le savais pas, sans quoi je me serais empressée.

Maman me regarda, étonnée par cette prévenance. J'avoue que j'avais grand'pitié d'elle. De son côté, je m'apercevais qu'elle m'en voulait quelque peu, et cependant, dans sa tendresse maternelle, elle me cachait l'entretien qu'elle avait eu.

### VIII

Ah ! que je guettais Chanteux ! Que j'aurais voulu qu'il arrivât malheur à cet homme ! Je ne rougis pas de le dire. Ses paroles m'étaient entrées dans l'âme comme un fer brûlant qui ne se refroidissait pas. Les calomnies qu'il répandait sur Evariste et sur moi, l'épouvante dans laquelle il tenait ma mère, me le faisaient considérer comme une de ces pieuvres dont on ne pouvait détacher les tentacules. Un à un, ils vous enserraient. Je sentais leur peau flasque et j'en éprouvais une souffrance physique.

Son regard narquois prenait de plus en plus d'assurance. Quand il me rencontrait, il glissait la flamme aiguë de ses yeux vers moi, et un malaise m'atteignait comme s'il eût voulu m'hypnotiser. Je ressentais alors une cruauté de sauvage, instinctive comme la frénésie d'un galop ou le souffle d'une trombe.

Je devenais assez malheureuse et je me demandais ce que deviendrait ma vie.

Les entretiens de maman et de Chanteux devenaient de plus en plus fréquents. Ils avaient lieu, le plus souvent, vers quinze heures, et cela me contrariait, parce que je tenais à les entendre sans qu'on le sût. Il était question de vente, de prêts, d'emprunts, de notaire. Je ne comprenais pas grand'chose, mais maman paraissait accablée.

Certains jours, où je rôdais autour de la maison pour surprendre la venue de Chanteux, il ne se montrait pas. Je me promettais chaque fois d'abandonner cet espionnage.

Un matin, j'avais formé le projet d'effectuer une longue course vers treize heures, quand Chanteux entra, après s'être fait annoncer.

Il était dans un petit salon, ouvert sur le grand salon où je cherchais un cahier de chant pour étudier quelque peu.

Je ne bougeai plus.

Maman survint rapidement.

— Madame la comtesse, je vous présente mes hommages.

— Asseyez-vous, Monsieur Chanteux... Avez-vous pu vendre cette couple de poulains dont vous me parliez dernièrement ?

— Hélas ! Madame, le régisseur Chanteux n'a pas la main heureuse. Les acheteurs préfèrent les patrons. On m'accuse de vouloir gagner trop, on prétend que je veux une part de bénéfice.

— Comme tous ces détails sont pénibles, murmura maman.

— Je vous l'ai dit, Madame, il faudrait un vrai maître qui exploitât pour son propre compte. Vous verriez alors comme la situation changerait !

— Que faire ? s'écria maman dans un cri de désespoir.

Elle ne devinait pas plus que moi l'ambition de Chanteux.

Il poursuivit :

— Madame devrait se remarier.

Le grand mot était lâché. Je faillis m'exclamer, tandis que maman, abasourdie, répétait :

— Me remarier...

— Mais oui, Madame, vous êtes jeune et vous ne pouvez rester seule avec ce domaine à exploiter. Aussitôt que l'on verra un maître ici, le rendement de vos terres se multipliera.

Je serrais les poings. J'appréhendais un danger, mais je ne savais lequel.

— Il vous faudrait un mari connaissant bien votre propriété et s'y consacrant corps et âme.

— Je ne veux pas me remarier, Chanteux, dit gravement maman, j'ai des enfants qui suffisent à ma vie. Puis, au cas où je voudrais contracter une nouvelle union, où pourrais-je rencontrer l'homme assez dévoué pour sauver ce domaine de la ruine ?

Ma mère avait prononcé ces paroles d'un ton douloureux qui aurait attendri des pierres.

Il y eut un moment de silence durant lequel il me semblait que ma respiration oppressée s'entendait comme un soufflet de forge.

Chanteux articula alors, et chacun de ses mots m'entrèrent dans le cœur comme des poignards empoisonnés :

— Si vous le voulez, Madame, je serai cet homme-là.

— Vous ! cria maman en se dressant et en repoussant son fauteuil qui heurta une table.

— Et pourquoi pas, Madame ? A cette époque, les distances sociales n'existent plus. Je suis fils de paysans, mais je suis intelligent et je sais que ce domaine bien mené peut rapporter, mais il faut une main de fer comme la mienne.

— Vous ! jeta encore une fois maman, comme si elle appelait au secours.

J'étais terrorisée dans mon coin. Un voile flottait devant mes yeux. Je me retenais de toutes mes forces pour ne pas bondir. Ce rustre cynique épouser la comtesse de Caye ! A mesure que je pénétrais la situation, le rouge de la colère me colorait les joues. Cependant, je voulus savoir jusqu'où irait l'audace de cet homme et je restai sans mouvement.

Je crois, d'ailleurs, que l'on ne m'aurait pas entendue, tellement cette minute tragique absorbait les esprits.

— Ah ! je vous serais tout dévoué et ne tiendrais pas plus de place qu'un chien dans votre maison. Mais, au dehors, Madame, quelle activité je déploierais pour vous rendre riche ! mes forces seraient décuplées, j'aurais un but. Tout le jour, je ferais marcher les ouvriers agricoles, je m'imposerais aux ventes, je serais tenace, rien que pour le bonheur de vous revoir le soir.

Je frémis. Était-ce donc cela une déclaration d'amour. Il me semblait qu'elle sonnait faux. Maman commença un mot, mais sa voix fut couverte par celle de Chanteux.

— N'avez-vous pas compris, Madame, que je vous vénère... que... je vous aime, proféra-t-il avec un tremblement.

— Sortez ! rugit maman, comme une tigresse attaquée.

Dieu ! que je fus soulagée. Je sentis mon visage s'épanouir.

— Quoi ! s'écria Chanteux, vulgairement.

— Sortez ! répéta ma mère. La comtesse de Caye n'épousera jamais son régisseur.

Elle, si fragile, un génie mystérieux paraissait la soutenir.

Ce fut plus fort que moi, j'applaudis et je me tins sur le seuil, mais nul des deux adversaires ne m'aperçut.

Maman était si pâle que je crus qu'elle allait mourir.

Chanteux était comme un fou furieux.

— Qu'est-ce à dire ?

Il se redressait.

— Je ne vous vaud pas, par hasard ? cria-t-il grossièrement à ma mère.

— Je ne conteste pas vos qualités, mais je suis libre de ne pas accepter votre proposition et je ne vous permets pas de me manquer de respect.

— Il vous en cuira ! hurla Chanteux, exaspéré.

Je frissonnai de dégoût devant la menace de cet homme. Toutes ses batteries étaient démasquées. Il nous réduisait à la misère afin d'acculer maman à un mariage. Il se rendait indispensable, nous terrorisait, voulait anéantir l'esprit d'Evariste, exagérait ma mauvaise réputation, tout cela pour devenir le maître légitime par intimidation.

Il me remarqua enfin et ma vue porta sa fureur à son comble.

Cependant, malgré son aspect de bête déchaînée, je relevai ses paroles :

— Des menaces ?

— Vous... vous n'avez rien à dire, me répondit-il insolemment.

— Vous ne m'empêcherez pas de parler chez moi, continuai-je tranquillement.

— De vous à moi... des ordres ? ricana-t-il.

— Oui, un ordre.

— Je sortirai quand il me plaira ! J'ai encore quelque chose à vous apprendre, mais ce sera bref : je vous annonce votre ruine prochaine. Bonsoir, Mesdames !

Et Chanteux s'en alla.

Je me tournai vers maman. Elle était effondrée dans un fauteuil. Toute sa force nerveuse était anéantie. Je la plaignis.

— Ce Chanteux est un monstre ! m'écriai-je.

— C'est épouvantable, répondit maman. Qu'allons-nous devenir ? Il nous ruinera par vengeance.

— Ah ! si je pouvais le tuer ! dis-je en serrant les poings.

— Tais-toi, supplia maman d'une voix rauque.

— Mais, c'est un homme effroyable qui doit disparaître de la terre.

— Je t'en supplie, Marane, modère-toi. Il ne faut pas dire des choses semblables, même en ne le pensant pas.

— Je le pense ! criai-je, comment n'y penserais-je pas, ne nous a-t-il pas insultées toutes les deux ?

Ma mère pleurait doucement.

— Que deviendrons-nous ? répéta-t-elle entre ses larmes. Sa peine me bouleversait.

— Ne crains rien, maman, nous sortirons de cette impasse.

Je n'avais aucune idée sur la façon dont nous pourrions nous en évader, mais les mots de réconfort m'arrivaient spontanément aux lèvres.

— Combien je vais trembler dorénavant, dit encore ma mère. Ce sont de vraies menaces qu'il nous a lancées, et quand nous serons ruinés que ferons-nous ? Il faudra vendre. Et où irons-nous ?

Je frissonnai. Je manquais d'expérience et je ne voyais pas l'avenir avec la netteté qu'y apportait maman. Cependant, il me semblait qu'elle s'égarait.

— Vendre, pourquoi ?

— Quand nous n'aurons plus un sou pour nous nourrir, il faudra bien se résigner à une vente. Ton père a mis tous ses capitaux dans cette exploitation.

J'avais enfin compris. La terreur faisait entrer du froid dans mes os. Quitter ce domaine dans de telles conditions me paraissait une mort honteuse.

Je restai près de maman tout l'après-midi et j'essayai de la consoler. Mais que pouvaient les mots. Naturellement, le nom de Chanteux revenait comme une triste mélodie et j'étais à bout de qualificatifs injurieux.

Je ne dormis pas, malgré ma jeunesse. Je retournais ces horribles idées dans mon cerveau. Le lendemain, j'avais le corps brisé et je me sentais vieillie.

Mon insouciance habituelle s'était envolée. Je me disais que je devais veiller sur maman, ne plus autant la quitter, afin qu'elle ne fût pas livrée aux sombres réflexions.

Je souffris de cette réclusion, durant quelques jours. L'extérieur me tentait. Il me semblait que j'étais attachée au parquet du manoir par des chaînes d'un poids sans pareil.

Ma récompense était de voir ma mère plus calme. Ma compagnie lui était une protection, et j'évitais de lui parler de Chanteux.

Une huitaine de jours après la scène qui nous avait laissées si bouleversées, le régisseur revint pour parler à ma mère. Cette fois, je ne me dissimulai dans aucun coin. Je le regardai en face pour lui prouver que je n'avais pas peur.

Il ricana, s'assit sans que ma mère l'en priât et dit :

— Je suis venu pour vous parler affaires.

— Naturellement, dis-je avec hauteur, je ne suppose pas que ce soit pour une visite.

— Je ne m'adresse qu'à votre mère, me répondit-il grossièrement.

Je fus gravement choquée par cette absence de « Madame » précédant l'appellation de mère et je répliquai avec insolence :

— Que cela ne vous empêche pas d'être poli !

— Faites sortir votre fille ! ordonna-t-il à maman.

Je bondis et je criai :

— Nul ne peut me faire quitter cette pièce !

Se levant, il fit le geste de me prendre par le bras. Mais, droite, ma cravache à la main, je le regardai de telle manière qu'il ne termina pas son mouvement.

Maman était terrifiée. Elle était courbée sur son fauteuil, les mains jointes.

Chanteux se rassit en se frottant les mains.

— Aussi bien, commença-t-il, ce que j'ai à vous soumettre peut se dire devant votre famille, qui devra, forcément, être au courant, tôt ou tard, de la situation. Voici ce que j'ai à vous proposer : la vente de votre domaine, afin que vous puissiez sauver quelque chose de votre patrimoine. Les terres n'ont pas grande valeur en ce moment par le manque de main-d'œuvre ; le cheptel a été diminué par les épidémies. Nous avons aussi manqué d'engrais. Il a fallu y remédier. Vous savez ces choses, d'ailleurs, puisque je n'ai jamais conclu une réalisation sans votre assentiment.

Il y eut un silence, durant lequel maman pensa sans doute qu'elle avait eu trop confiance en Chanteux qui la leurrait.

— J'ai un acquéreur sérieux. Vous ne serez peut-être pas surprise en entendant que c'est moi.

Je poussai un cri :

— Jamais !

— Vous n'avez nulle voix au chapitre, Mademoiselle ! Je parle à votre mère, vous n'êtes pas majeure et vous ne comptez pas.

J'ignorais que maman avait la libre possession de notre fortune, à part certains immeubles.

La rage me fit crier :

— Vous verrez si je ne compte pas ! Vous êtes un mauvais serviteur ! Vous nous avez dépouillés pour vous enrichir.

J'éclatai en sanglots bruyants. Ma jeunesse se révoltait. Je sentais toute l'atrocité de quitter cette maison que je ne savais pas aimer autant. Y voir cet homme me causait une épouvante jamais éprouvée, une fureur qui me soulevait tous les nerfs.

Le régisseur riait. Maman s'appuyait, plus pâle qu'une morte, au dossier de son fauteuil.

Elle murmura, d'une voix changée :

— C'est terrible. N'y aurait-il pas un moyen, Monsieur Chanteux, qui nous ferait gagner du temps ? Les plantations sur lesquelles mon mari faisait fond, vont sans doute donner leur plein rendement. En renouvelant petit à petit le cheptel, il se peut que nous ayons de bonnes années.

— Avec cet homme, il n'y aura jamais de bonnes années ! Il faut le mettre à la porte !



Chanteux me lança un regard terrible. J'y lus une cruauté sans frein.

Maman me supplia :

— Marane, sois calme. Il faut parler sérieusement, je ne pourrai supporter ces éclats sans que ma santé s'en ressente.

Je me tus en crispant mes mains sur ma cravache que je n'avais pas lâchée.

Le régisseur reprit :

— Il faudrait de longues années. M. de Caye a vu trop loin et s'est fait des illusions.

— Cependant, cet immense bois, ces forêts, murmura maman.

Chanteux parut gêné, mais il se remit vite et dit :

— Leur rendement suffira à peine à réparer les autres désastres. Une affaire de ce genre n'est fructueuse que quand tout s'emboîte exactement et que la valeur marchande de l'une correspond à la valeur de l'autre. M. de Caye n'a pas été bon juge et, naturellement, vous en subissez les conséquences. Si vous aviez à votre disposition, en numéraire, le capital que représente à peu près votre domaine, vous pourriez attendre. mais...

— Je verrai mon notaire, interrompit maman, je voudrais surseoir à la catastrophe.

Il y eut un horrible silence.

Je jugeai que Chanteux voulait nous acculer à la mendicité et qu'il profitait de la faiblesse et de l'ignorance de maman. Quelle bonne occasion pour lui de devenir riche propriétaire.

Je savais que nos terres auraient eu de la valeur avec un homme probe, et je venais de comprendre que notre régisseur nous volait d'une manière éhontée.

Il reprit, d'une voix plus sourde :

— Il y aurait une manière de tout arranger.

Les traits de maman s'illuminèrent d'espoir.

— Lequel ? interrogea-t-elle vivement.

— Je vous en ai fait part.

— Ah ! murmura maman en se penchant en arrière.

— Epousez-moi, et vous resterez la châtelaine honorée. Je travaillerai jour et nuit à refaire votre fortune.

Ma cravache cingla l'air, mais elle n'atteignit pas Chanteux.

Cependant, cette manifestation de mépris eut le don de le galvaniser. Il se permit de crier :

— Ah ! si j'avais quelque empire sur vous, je vous aurais fait séquestrer depuis longtemps !

— Monsieur, intervint ma mère, ne prenez pas à partie cette enfant. Que l'entretien reste strictement entre nous.

Sa parole était ferme. Elle poursuivit :

— Je vous ai donné déjà ma réponse. Je ne veux pas me remarier.

Maman n'avait plus l'air exaspéré qu'elle avait eu à la première tentative de Chanteux. La surprise était passée. Elle était préparée à la lutte et usait de ses armes tranquillement afin de calmer la brute qui voulait la réduire.

Je m'étais recroquevillée dans mon fauteuil, prête à bondir sur Chanteux.

J'avais lu des romans trouvés dans le grenier, mais jamais je n'y avais découvert des scènes comme celle que nous vivions ! Je croyais que le monde aimait la paix, mais je remarquais que la guerre venait toujours d'un être damné qui dissolvait la tranquillité.

Le régisseur éleva la voix pour dire :

— Vous y viendrez !

Puis, sans saluer, tournant les talons, il sortit, ne modérant ni sa marche bruyante, ni la fermeture de la porte.

Je regardai ma mère.

Courbée en deux sur son siège, les larmes sillonnaient ses joues.

— Où en suis-je donc arrivée ? gémit-elle en se tordant les mains.

Je me précipitai à ses genoux.

— Ne pleure pas, tout s'arrangera, maman, le bon Dieu nous épargnera la misère et nous préservera de Chanteux.

— Ah ! que faut-il faire ? Quelle alternative ! La ruine ou... Chanteux.

Maman poussa un soupir et s'évanouit.

Jamais je ne l'avais vue ainsi et je la crus morte.

Je criai :

— Maman ! maman !

Je courus chercher Jeannic qui l'aspergea d'eau de Cologne.

Ce fut avec un soulagement qui me transporta que je vis les yeux de ma mère se rouvrir.

Nous la déposâmes sur son lit, nous la réchauffâmes par des boules d'eau chaude et notre brave servante dit :

-- Madame ne devrait pas s'occuper d'affaires. Chaque fois que M. Chanteux vient, madame se fait du mauvais sang. C'est un gars qui n'est pas bon ; il ressemble à son défunt père qui ne pensait qu'au mal, sans compter qu'il braconnaît sans se gêner.

O honte ! la comtesse de Caye était sollicitée en mariage par le fils d'un braconnier !

Jeannic continua :

— M'est avis que le fils braconne en grand sur les terres de Madame, mais ce ne sont pas des lapins qu'il lui faut. L'ambition a grandi, on en jase à mots couverts.

— N'écoutez pas ces commérages, Jeannic.

La servante se tut. J'en savais assez. Ce Chanteux était notre mortel ennemi et il fallait en finir avec lui.

Quelques jours passèrent dans des réflexions douloureuses. Maman était sans force physique, sans ressort moral.

Je n'osais plus trahir ma pensée, craignant de l'affliger. Comme les natures détestant la lutte, elle pensait toujours que le miracle allait arriver qui nous sauverait.

Ah ! comme je le demandais aussi, ce miracle, mais je sentais confusément qu'il fallait l'aider.

Un matin, j'étais dans la pièce qui communiquait avec celle de ma mère, quand on annonça Chanteux.

Elle le reçut dans un petit boudoir, et je me postai dans sa chambre, prête à la soutenir, le cas échéant. J'écoutai la conversation sans déceler ma présence.

— Vous êtes seule, Madame ? demanda Chanteux.

— Oui, Monsieur Chanteux.

Ma mère était de bonne foi.

— J'aime mieux cela ! répliqua le régisseur, à l'aise, puis, sans transition, il continua :

— Cette petite demoiselle ne comprend rien de la vie et vous empêche de voir clair. Je suppose que vous avez réfléchi aux deux propositions que je vous ai faites : la vente de votre domaine pour vous sauver du besoin, ou un mariage avec moi

qui vous rendra riche. Je n'insiste pas sur l'avantage que vous auriez à vous décider pour ce dernier parti. Il ne faut pas vous arrêter à l'idée de mésalliance, ce sont des mots usés, ce qu'il faut, c'est vivre. Et avec moi, vous aurez une vie de luxe.

Chanteux se découvrait maladroitement. Il parlait de luxe sitôt le mariage, tandis qu'actuellement, il mettait toujours la ruine en avant.

Chanteux, le bien nommé, pratiquait le chantage.

Maman prononça fermement :

— Non, Chanteux.

Que se passa-t-il dans l'âme de cet homme ?

Fou, désespéré, il hurla un blasphème.

J'entendis un cri. Je me précipitai, pour voir l'infâme régisseur portant les poignets de ma mère à ses lèvres.

Je m'élançai et lui serrai un bras avec violence. Il eut un grincement de douleur et lâcha les mains de maman qui retomba, livide, sur son siège.

J'avais une cravache dont je n'avais pas osé me servir, de crainte d'atteindre ma mère. Mais quand je vis Chanteux loin d'elle, je le frappai.

Quelle jouissance ! La fureur indignée me portait, et deux coups secs cinglèrent l'homme. Il eut sa revanche en saisissant mes doigts qu'il tordit. Je poussai une exclamation de rage et je me dégageai.

Il s'enfuit.

Une justice me soulevait. Je voulus suivre le régisseur, mais un appel de maman me retint :

— Marane !

Je fermai la porte et je revins près d'elle.

— Cet homme est un lâche ! criai-je dans un état d'exaspération qui touchait à la démence.

— Calme-toi, Marane.

— C'est épouvantable, il t'a embrassé les mains !

Dans mon innocence, j'ignorais qu'une sorte de folie prenait les hommes qui étaient amoureux d'une femme

— Quelle horrible chose, murmurait maman.

— Tu as honte comme moi ; tu sais, ce jour où Jean-Marie voulait m'embrasser.

Je tournais dans la pièce comme un tigre en cage.

— C'est affreux ! gémissait maman.

Elle pensait à l'ensemble de la situation, tandis que je ne voyais plus que le dernier détail.

— Oui, c'est affreux, et je veux te venger !

— Tais-toi, soupira maman.

— Oh ! non, je ne pourrais pas me taire ! Je ne laisserai pas cet homme nous salir davantage. Oh ! les mains de ma mère touchées par ce monstre. Maman ! Maman ! criai-je désespérée, tu ne l'épouserai pas, n'est-ce pas ?

— Oh ! s'écria maman dans un cri d'agonie. L'épouvante et la honte avaient jailli dans ce mot.

Je me jetai dans ses bras et je me serrai contre elle avec frénésie. Puis je cherchai du vinaigre de toilette et je frottai ses doigts ainsi que ses poignets. Mes larmes coulaient et j'articulais des mots sans suite.

Cependant, j'étais prise d'une sorte de fierté en me convainquant que maman n'aimait pas cet homme. Une science sourdait en moi. Je me disais que ma mère aurait pu avoir un penchant pour lui, bien que cela me parût un crime de l'envisager.

La beauté de la vie se détachait peu à peu de moi. Mon âme tournoyait dans un abîme et il me semblait que mes épaules se courbaient sous la calamité humaine.

Je fus dans cet état durant quelques heures, puis une résolution s'empara de moi, hypnotisant mon être.

Je sentais mes lèvres se pincer, mes yeux devenir durs. Mon cœur se transformait. Je devenais une autre personne.

Nous répondîmes à l'appel de Jeannic, nous annonçant que le déjeuner était servi.

Je suivis maman dans la salle à manger. Nous nous assîmes en silence.

— Dois-je faire revenir Evariste ? prononça soudain ma mère.

— Ah ! non, répliquai-je, pour qu'on l'empoisonne encore !

Il y eut un nouveau silence. Je ne pensais nullement à dissimuler mon souci, tandis que maman accumulait les efforts pour avoir un air dégagé.

Je pouvais à peine parler. Mes réflexions étaient trop absorbantes.

Quand le repas fut terminé, je me préparai à sortir.

— Tu vas te promener ? me demanda maman avec étonnement.

Je l'avais accoutumée depuis quelques jours à ma société et elle se montrait surprise qu'après un incident aussi violent je pusse l'abandonner...

Cependant, je l'accompagnai dans sa chambre. Elle contempla un moment mon visage sombre et s'effraya :

— Marane, où vas-tu ?

Je ne répondis pas tout de suite.

— Parle, Marane, tu me fais peur.

— Pourquoi ?

— Je ne comprends plus ton visage.

— Est-il donc changé ?

— Il me paraît chargé d'ombre, tes yeux sont inquiétants, je t'assure.

— Cela ne me surprend pas, ripostai-je tranquillement.

— Pourquoi dis-tu cela ?

Je regardai ma mère en silence.

— Tu ne comprends toujours pas ? interrogeai-je.

Ma mère eut un tremblement.

— Que veux-tu donc faire ?

J'hésitai une seconde, puis je déclarai fermement :

— Je vais le tuer.

— Ah ! cria maman, tu es folle !

— Non pas, je suis juste. Pourquoi laisserai-je une bête malfaisante nous faire tout le mal possible sans chercher à l'écraser ? Cet homme disparu, nous vivrons de nouveau tranquilles, paisibles.

— Tu es folle, répéta maman, en se tordant les mains.

— Pourquoi nous laisser martyriser ?

— On ne se fait pas justice soi-même ! c'est l'affaire de Dieu !

— Dieu me pardonnera.

— Marane, reviens à toi ! supplia maman, avec tendresse. Je devine ta douleur de me savoir offensée, mais calme-toi. Je suis beaucoup plus malheureuse maintenant, parce que je te vois ces idées excessives de vengeance.

Nulle supplication ne put me retenir. Je m'arrachai des

bras de maman, et je m'enfuis en courant, dépistant toute recherche.

Je revins trois heures après.

Maman scruta mon visage, mais elle ne me demanda rien.

Je m'assis en face d'elle pour le repas du soir. Nous avons terminé notre potage, quand Jeannic entra en coup de vent, sans souci de protocole.

Elle cria comme une hallucinée, les bras en l'air :

— On vient de retirer M. Chanteux de l'eau ! Il est mort noyé.

## IX

Maman me jeta un regard et poussa un cri terrible.

Je ne prononçai pas un mot. Je ne me levai même pas de table, cependant je n'eus pas le courage d'ordonner à Jeannic de continuer le service.

La servante, avec de grands gestes, commentait l'accident. Bientôt le domestique vint la rejoindre, puis une autre domestique, et maman apprit que le régisseur avait été retiré d'une pièce d'eau, située au bout du parc.

J'écoutais. Je me retins pour affirmer que ce n'était pas une grande perte. Mais ces paroles mêmes vinrent aux lèvres de Jeannic.

Maman la pria de se taire.

Les formalités qui suivirent cet événement dramatique causèrent, dans la maison, un trouble normal. Les hommes qui avaient relevé le corps furent interrogés, et l'on conclut à une chute, suivie de congestion.

Maman ne me parlait plus. Je ne désirais pas non plus échanger des paroles avec elle. Il me semblait que tout mon être était pétrifié. Je n'éprouvais plus de sensation. Mon cœur était devenu de pierre. J'allais comme une somnambule, l'âme dolente.

Cette délivrance ne m'apportait pas la joie que j'escomptais. Chanteux disparu, l'ombre restait épaisse autour de moi.

Un soir, alors que j'avais souhaité bonne nuit à ma mère, elle me dit rudement :

— Comment peux-tu dormir ?

— Je ne dors pas, répliquai-je.

— Comment peux-tu encore regarder les gens en face ?

— Je ne les regarde pas !

— Marane, Marane, explique-moi comment l'atroce chose a été accomplie.

— Je n'en sais rien.

— Je crois que je côtoie la folie. On a repêché Chanteux, c'est tout ce que je sais.

— Les autres n'en savent pas davantage.

— Et toi ? insista maman dans un souffle, perceptible pour moi seule.

Je laissai tomber avec indifférence :

— Moi non plus.

— Je ne te crois pas ! Tu es partie d'ici, avec l'intention de le... de le tuer...

— Oh ! ne parle pas si fort !

— Tu es sauvée, maman ! Nous respirons... Bonsoir, maman.

Ma mère ne pouvait plus m'embrasser, mais cela ne me manquait pas. Je devenais d'une indifférence absolue. Quelque chose s'était brisé en moi.

Les jours s'écoulant, les cœurs s'ouvrirent autour de nous.

Il nous fallut recevoir tous les fermiers qui venaient apporter leurs comptes. Les langues se déliaient, et maman dut, bon gré mal gré, écouter les doléances, les plaintes, les accusations portées contre le régisseur. La mort ne le faisait pas respecter. Tous ces gens vivaient sous le régime de la terreur.

Maman frissonnait en entendant toutes ces voix rendant un son unique.

Quant à moi, une satisfaction cruelle m'envahissait en constatant combien Chanteux était peu regretté.

Le plus expérimenté de nos fermiers, de l'avis de tous, fut promu au titre de régisseur. Il ne ménagea pas la mémoire de celui auquel il succédait, et promit à maman de beaux revenus.

Elle était terrifiée par tout ce qu'elle apprenait et, si elle avait soupçonné quelque malhonnêteté de la part de Chanteux, elle était loin de penser à quel point il la poussait.

Cependant, ma pauvre mère ne pouvait se livrer à une joie franche. Elle craignait une catastrophe provoquée par moi. Elle aurait voulu s'expliquer, mais je ne m'y prêtais pas. Elle me contemplait parfois avec effroi. Je détournais la tête.

Plusieurs semaines passèrent et l'argent affluait. Nous aurions pu nous installer en ville, mais maman n'y tenait plus et semblait prendre goût à l'exploitation.

Nous étions attachées au manoir par une force.

Evariste était venu pour les obsèques de Chanteux. Il n'avait rien dit d'autre que ces mots :

— Quel bizarre accident !

Il était retourné à ses études, après avoir approuvé le choix du nouveau régisseur.

J'avais trouvé mon frère très bien. Il ne restait en lui nulle trace de ses accès d'intempérance.

Il ne demanda, par la suite, pas plus d'argent à notre mère, bien qu'il sût que le régisseur nous apportait des fonds importants.

Tout reprenait son cours normal.

Je sortais avec mes chiens. Je courais plus que jamais dans la campagne, j'allais à la découverte de coins que je n'avais jamais vus.

Pourtant, je n'avais plus la même ardeur à la vie. Mon imagination s'était tout à coup assombrie. Il semblait qu'un voile s'était posé brusquement sur la nature.

J'étais moins gaie et plus frondeuse.

Et bien que j'en eusse dit à maman, je regardais les gens en face et avec assurance. Je sentais le défi que décelaient mes prunelles.

Je n'en avais cure.

Au cours de mes randonnées de plus en plus longues, parce que la maison me déplaisait, je rencontrai un de nos fermiers.

Il eut un recul en m'apercevant.

J'allai à lui :

— Bonjour, Lucas !

— Bien le salut, Mamzelle !

L'homme me regarda. Puis ses yeux fuirent les miens.

— Alors, Lucas, la santé est bonne ?

De nouveau, la pointe acérée de son regard se posa sur mon visage. Il bégaya :

— C'est dur...

— Oui, c'est dur... avec sept enfants.

Je le quittai brusquement. Cet homme était honnête et économe. C'était un travailleur acharné.

Je poursuivis ma promenade. Depuis que Chanteux n'existait plus, j'allais bien au-delà du domaine. J'étais excellente marcheuse, et les kilomètres ne m'effrayaient pas.

Je poussai jusqu'à une grande maison inhabitée, dont les terres à l'entour faisaient suite à notre propriété. Je fus surprise de voir que ces ruines semblaient animées.

Je n'apercevais personne, mais je devinais un mouvement dans ces murs.

Je m'avançai davantage. J'entendis des voix. Un ouvrier sortit de la maison.

Je me sauvai en me disant que sûrement on devait procéder à des réparations.

J'en fus émue. Cette propriété s'appelait le Castel des Crares, et cette habitation était la plus proche des habitations de valeur situées à côté de la nôtre. Nos limites se touchaient, tracées dans ce sens par une route traversant un bois dont nous possédions chacun la moitié. De chaque côté de ce bois, vers nos maisons respectives, s'étendaient plusieurs hectares de terres.

J'étais fort intriguée. Je revins, songeuse, et je rencontrai Jean-Marie. Il me semblait qu'il y avait des années que s'était passé entre nous ce drame de l'amitié. Je considérais maintenant le fils du fermier comme un enfant sans conséquence et je riais de cette erreur.

Après la mort de Chanteux, ses parents avaient été les plus médisants envers sa mémoire.

La fermière Cordenec avait perdu son sourire ambigu et le fermier paraissait inquiet et consterné. Mais à mesure que le temps passait, leur maintien devenait plus franc et plus respectueux. Jean-Marie, lui, gardait son air contrit. Sans doute ma gifle le brûlait-elle toujours.

Je l'accostai en lui disant :

— Tu sais la nouvelle ?

— Laquelle, Mademoiselle ?

— Le Castel des Crares a des ouvriers.

— Ah !

Cela ne parut nullement l'émouvoir. Il reprit :

— Tant mieux. Plus il y a de monde dans un pays, plus c'est gai.

Je n'avais pas pensé à cela. Peut-être était-ce parce que je n'avais plus autant d'entrain. J'allais dans la vie, maintenant, comme dans un rêve, et il me semblait que tout s'était transformé autour de moi.

Je fus désolée que le pays pût devenir plus animé. Je n'éprouvais plus du tout le besoin de me distraire.

En rentrant, j'annonçai à ma mère :

— Le Castel des Crares me paraît devoir être bientôt habité.

— Cela n'a aucune importance, répondit maman.

— Sans doute, mais nos terres touchent aux leurs, et il faudra surveiller.

Ces paroles me vinrent aux lèvres sans que j'y réfléchisse. Je n'avais pas ces habitudes de propriétaire, ordinairement.

Je repris :

— Je serais curieuse de savoir qui va habiter là.

— En quoi cela peut-il t'intéresser !

Je ne trouvai rien à répondre parce que je ne ressentais pas autant de curiosité que j'en affectais.

Le lendemain, cependant, j'allai jusqu'aux Crares. Mais je ne vis rien. Les volets étaient clos et la maison me parut silencieuse. Aucun bruit n'en sortait.

Je m'en retournai déçue, sans m'expliquer pourquoi. Ce sentiment me domina tellement que je n'eus pas la force de le maîtriser.

Durant le dîner, je dis :

— Les futurs habitants des Crares ont fait cesser leurs travaux.

— Comment ! tu es allée jusque là-bas, encore aujourd'hui ?

— Oui, c'est mon but.

— Malheureuse enfant ! comme tu passes ton temps inutilement.

— Que ferais-je d'ici mon mariage ! lançai-je étourdiment.

— Ton mariage ! s'écria maman, songes-tu vraiment à te marier ?

— Pourquoi pas, si l'occasion me plaît ?

— Tu n'y penses pas ! protesta maman avec véhémence. Son regard croisa le mien. Il était chargé d'horreur.

Je me levai sans un mot et je m'en allai. Je sifflai mes chiens et je partis à l'aventure. Il était vingt heures et le soir d'août était merveilleux. Le ciel était d'opale, mais je ne l'admirai pas. J'étais abandonnée. Une grive chantait, mais je ne l'écoutai pas. J'étais trop seule. Je n'avais presque pas dîné, mais je ne sentais pas la faim. Mon esprit s'arrêtait sur une seule pensée : Ma mère allait-elle me haïr ?

J'éloignai cette pénible éventualité et, après un tour de parc, je revins.

Maman avait quitté la salle à manger et elle était dans sa chambre. Enfoncée dans un fauteuil, elle gémissait :

— Je n'en puis plus, répétait-elle, cela devient une obsession qui me rend folle.

Elle me vit :

— Marane, s'écria-t-elle, dis-moi la vérité.

— Quelle vérité ? fis-je d'un ton lassé.

— Qu'est-il arrivé dans le sinistre après-midi que tu sais ?

— Chanteux est mort noyé, répondis-je sans hésitation.

— Oh ! se révolta maman, comment peux-tu évoquer cela avec une si froide indifférence ?

Je haussai les épaules irrespectueusement.

— Chanteux était un être indigne. Il te terrorisait et nous menaçait de ruine, tout en nous volant d'une façon éhontée. Il voulait t'épouser. Il a disparu, tant mieux !

Je débitai ces mots avec une cruauté voulue.

Maman étendait les mains devant elle comme pour me repousser.

— Va-t-en ! cria-t-elle.

Docile, je sortis de sa chambre.

Dehors, je réfléchis, ce qui ne m'était pas arrivé depuis le soir tragique.

Je trouvais maman absolument incohérente. Elle avait eu peur de Chanteux, et, maintenant, son épouvante était plus

grande encore. Je sentais qu'elle ne pouvait presque plus me voir et que cela lui était une douleur de me regarder en face. Ainsi, sauvée de tant de réels et d'obscurs encerclements, ma mère m'en voulait !

Je n'arrivais plus à la comprendre. Je ne pouvais dormir. J'étais malheureuse.

Bien que l'heure fût tardive, je voulus ressortir.

— Oh ! tu t'en vas encore ? interrogea maman, qui, sur son prie-Dieu, invoquait le Ciel, sans doute pour moi.

— Oui, l'air me fera du bien.

— Tes remords t'empêchent de dormir ? me souffla maman d'une voix oppressée.

Je ris et je lançai :

— Des remords ? Je n'en ai pas un ! pas l'ombre d'un !

— Ah ! cria maman, comme si elle s'évanouissait, quel monstre ai-je mis au monde ?

Je la regardai quelques secondes avant de m'en aller et je la quittai en riant.

Oui, je l'avoue, j'avais l'atroce courage de rire.

Mais je perdis bientôt cette dureté dans la nuit étoilée qui m'enveloppait.

Je n'éprouvais nul sentiment de crainte en entendant les vagues mugir, se gonfler et s'écrouler. Le soir était sans lune, mais je voyais clair partout. Les oiseaux de nuit passaient devant mes yeux. Je les voyais battre l'air de leur vol mou. Que tout était beau et calme.

J'aurais voulu dormir là, loin de la fourberie des hommes. Je comprenais le prestige de la nature et tout le calmant qu'elle peut apporter aux âmes.

J'étais contente de ressentir quelques sensations. Depuis la mort du régisseur, je croyais mon cœur devenu de marbre.

Je revins vers la maison. Le vent s'élevait. Il ébranlait les girouettes du toit. Les vitres, mobiles dans leur enchâssement de mastic usé, accompagnaient leur grincement. C'était la vie des hommes qui reprenait.

Je souhaitai que ce vent d'orage devint tempête. Ma cruauté reparaisait.

Maman me contempla avec la même anxiété quand je rentrai.

Elle ne me dit pas un mot.

Je me couchai et je m'endormis comme un petit enfant.

Je me réveillai joyeusement le lendemain, mais je pensai soudain à Jeanne de Jilique, et toute ma gaieté tomba.

Je ne pouvais m'accoutumer à l'idée qu'elle était mariée. Chaque fois que cette réalité me venait à l'esprit, il me semblait que la pointe d'un stylet me transperçait le cœur.

J'en avais d'autant plus de peine que ma mère m'avait dit que le mariage ne serait pas pour moi !

Je procédai rapidement à ma toilette et je rejoignis maman dans la salle à manger. Je la saluai sans l'embrasser, parce que je supposais que cela ne lui causait nulle joie. Je dis aussitôt, hantée par mon idée :

— Il va y avoir dix mois que cette méchante Jeanne de Jilique est mariée.

— Laisse donc cette pauvre Jeanne en paix !

— Mais je suis très vivement intéressée par cette femme fausse, fourbe et traîtresse.

— Modère-toi, interrompit maman, je n'aime pas t'entendre parler ainsi. On n'accuse pas sans cesse les autres. On s'interroge, soi.

— Je m'interroge, tranchai-je, et je ne vois nulle trahison dans ma conscience. Plût au ciel que je pusse trahir ! achevai-je avec véhémence.

— Que signifient tes paroles ?

Je restai un moment sans répondre ; puis je murmurai, excédée :

— Elles ne veulent rien dire du tout.

— Tu es incompréhensible !

— Tant mieux !

Je déjeunai en silence. Maman reprit :

— Tu sais que la fête de l'Assomption sera la semaine prochaine ? J'ai l'intention de me rendre au village pour me confesser. Je pense que tu m'accompagneras ?

Je me sentis pâlir. Puis, rapidement, je répliquai :

— Je ne crois pas. J'ai autre chose à faire. Je ne sais quel jour j'irai. Il faut que j'y réfléchisse.

— Marane ! cria maman.

Elle était livide.

— Qu'as-tu fait, malheureuse ?

Je ne bronchai pas sous cette question, pas plus que je ne fus émue du regard terrible que me jeta ma mère.

Puis, soudain, je murmurai :

— Que t'importe !

— Que m'importe ! Mais tu me crucifies ! Ma fille a... a...

— ...A tué Chanteux ! Toujours cette histoire ! N'y pense donc plus. Tu es sauvée, c'est là l'important. Des bêtes immondes comme cet homme ne sont créées que pour être écrasées.

— Oh ! quel affreux calvaire je puis vivre ! gémit maman.

— Tu aimerais peut-être mieux être la femme de Chanteux ? dis-je sans respect.

— Tu es abominable !

J'en convins et je demandai pardon à maman.

Elle réitéra sa question :

— Viendras-tu te confesser avec moi ?

— Non ! ripostai-je sèchement.

Sans autre parole, je m'en allai.

Les vellétés de douceur, de prévenances, de travaux d'intérieur que j'avais cru deviner en moi avaient disparu.

Pour le moment, deux choses obsédaient mon cerveau : la venue de ces étrangers dans le Castel des Crares et le bonheur de Jeanne de Jilique. Elle jouissait sans doute d'une félicité paisible, tandis que je menais une vie terrible.

J'eus le projet d'aller la voir dans sa quiétude, afin de la troubler... O honte sur moi... Je devenais méchante, nerveuse, insatiable... Je me dirigeai, ce matin-là, vers la ferme des Cordenec.

— Bonjour, Mamzelle...

— Bonjour, tous ! Jeantic m'a priée de vous dire de vous rendre à la maison des Clos pour vous occuper d'une vache malade.

— Bien !... Ah ! Jeantic est un fameux maître ; il est juste, il est bon, tandis que M'sieu Chanteux, quel homme dur !

— Dites donc, bonne fermière, il me semble que vous ne parliez pas ainsi quand Chanteux vivait.

— Oh ! Mamzelle, on avait si peur ! Il vous commandait

et il vous menaçait, si on ne disait pas comme lui... On tenait à sa place...

— Alors, vous auriez passé par tout ce qu'il aurait voulu ?

— Dame !

— Cela vous fait honneur à tous, dis-je ironiquement.

— Vous auriez peut-être agi comme nous, si vous aviez eu votre pain à gagner, se défendit la fermière.

— J'en doute ! Il avait trop d'ambition pour mon goût ! Des gens de ce genre, je les mate, dis-je avec orgueil, en me remémorant les coups de cravache dont je l'avais cinglé. Je n'ai peur de rien, sachez-le !

— Mamzelle a du cran, tout le monde le dit... Enfin, la mort de ce Chanteux est arrivée à temps, parce que m'est avis qu'il y aurait eu du grabuge.

— Je le crois.

— On dirait qu'elle a été causée exprès.

— On le dirait, oui, fis-je laconiquement, d'un accent neutre.

— C'est le père Lucas qui a vu le corps.

— Oui...

— Et alors, il l'a retiré de l'eau avec l'aide d'un autre ?

— Oui...

— C'est curieux tout de même, que ce Chanteux ait glissé...

— Les méchants sont toujours punis.

— Il ne buvait pas, M'sieu Chanteux ?

— Il a pu glisser sur une herbe... et comme il venait de déjeuner, il a eu une congestion.

— Si ceux qui l'ont tiré de là étaient arrivés un peu plus tôt... le malheur n'aurait pas eu lieu...

— Vous regrettez Chanteux ?

— Dame, non !

La fermière avait repris son air faux et la convoitise brillait dans ses yeux.

Je dis sentencieusement, en la regardant en face :

— Bien mal acquis ne profite jamais ! Chanteux devait mourir ce jour-là...

J'appuyai sur « devait ».

Je m'en allai. Je caressai Rasco et Sidra. Les bonnes

bêtes ! Elles ne parlaient pas et je les appréciai pour leur fidélité et leur muet dévouement.

Je m'acharnai à détourner ma pensée de cet événement qui hantait encore chacun.

Je me promenai jusqu'aux Crares. Les volets étaient ouverts et les ouvriers y travaillaient.

Je m'étonnai que l'on vint habiter dans ce lieu... Il était éloigné du village, comme nous l'étions et même davantage.

Quels étaient les originaux qui venaient là ? Je ne me disais pas que mon père avait agi pareillement et qu'il était venu se confiner dans ce manoir bâti au milieu d'une lande déserte.

Mais ce qui me paraissait parfait pour moi me semblait extravagant pour les autres. J'aimais la nature et je m'imaginai facilement que personne ne pouvait partager mes goûts.

Je me rapprochai de cette maison. Je ne me souciais pas des ouvriers qui allaient et venaient et je les regardais faire.

Cependant, à quelques mètres, je m'arrêtais, pressentant que je n'apercevrais pas ceux qui résideraient là. Peut-être aussi ce logis ne les recevrait-il qu'au printemps suivant.

Je pris le chemin du retour, accablée je ne savais pourquoi. Ah ! que je me sentais vieillie ! La vie pesait sur mes épaules, comme une chape de plomb.

Quelques mois auparavant, je me trouvais pleine d'ardeur, joyeuse à mon lever, tout heureuse d'embellir ma toilette et de me coiffer d'une manière seyante.

Aujourd'hui, nulle coquetterie dans ma vêtue, ni dans ma personne.

Je portais une robe grise, avec un manteau de pluie. Ce dernier était verdi, ayant reçu tous les embruns possibles. Mon chapeau se composait d'un béret de laine, sans souci de symétrie. Mes traits s'étaient durcis, et mon visage avait pâli. Je paraissais davantage que mes dix-sept ans, et, malheur plus grand, cela m'était indifférent.

Les semaines passèrent et la fête de la Toussaint arriva. Ma mère alla se confesser et je ne l'accompagnai pas.

Je compris la détresse de ses yeux, mais je me raidis. Je

restai au logis et, le lendemain, j'allai à la messe sans suivre ma mère à la table de communion.

Le jour de la fête des Morts, je ressentis une tristesse horrible. J'appelai mon père à l'aide.

Je fus comme une somnambule toute la journée et le goût de la solitude s'accrut en moi.

Je décidai de ne me marier jamais. Je serais allée dans un couvent si je n'avais eu ma mère. Le poids de l'existence me terrassait. Je ne trouvais plus rien de beau, ni de bien, hormis mes chiens.

Je passais de longues heures à rêver que j'étais une ondine et que je m'enfonçais dans l'abîme de la mer. Je planais à la crête des vagues, je redescendais dans leur creux, je me fondais avec l'écume et je courais parmi la tempête.

Je me réveillais, brisée de ces songes, l'esprit alourdi, le cœur serré.

Je fuyais presque les vivants, je ne parlais presque plus à ma mère, moi qui aimais tant échanger mes idées et dire tout ce qui me passait par la tête.

Maman me contemplait, effrayée. Cependant, elle me demandait :

— Pourquoi ne soignes-tu plus ta toilette, Marane ?

— Je ne sais pas... Je ne pense plus à ces choses...

— A quoi penses-tu donc ?

— A l'infini... Les étoiles me réconfortent, la mer m'appelle...

— La mer !... L'eau !... Veux-tu insinuer ?...

Je frissonnais quand ma mère me rappelait ce souvenir et je restais dans un malaise que je ne pouvais surmonter.

Je réunissais mes efforts pour changer de sujet, mais elle m'interrompait pour me lancer des paroles dures.

— Tu deviens comme une paysanne, sans goût, ni grâce... Tu as un air vieux et malade. Tu ne parais plus une jeune fille de dix-huit ans bientôt, mais une femme de trente qui n'a plus de jeunesse.

— Pourquoi me répéter ces phrases ?

— Pour que tu te reprennes.

Je n'étais pas mortifiée par ces mots.

Je ne me contemplais pas davantage dans un miroir. Je gardais ma jupe grise et ma casaque de laine. Je savais que j'étais pâle et que ma bouche était sérieuse.

Quant à mes yeux, que valaient-ils ?

A son dernier séjour, Evariste m'avait dit qu'il n'avait jamais vu les pareils.

Ils étaient verts, avec parfois un reflet d'émeraude. Mais leur expression, je ne la connaissais pas. Ah ! que m'importaient tous ces détails !

Tout mon être subissait un ralenti. J'étais au point mort, attendant instinctivement un changement dans mon existence, et cependant je ne pressentais rien. Il me semblait que tous mes jours allaient se passer ainsi, à parcourir mollement la lande avec mes chiens, à n'escompter rien, à vieillir lentement, bercée par le flot rieur ou la plainte lugubre de la mer, mon amie...

## X

Dans une de mes courses vagabondes, je rencontrai M. le curé.

-- Mon enfant...

Je pris un air dégagé et je dis en souriant :

-- C'est rare que l'on vous rencontre sur les routes, Monsieur le curé.

Il me regardait. Je savais ce que cet examen signifiait. Il n'était pas homme à biaiser et il me demanda :

-- J'ai eu beaucoup de chagrin de ne pas vous voir parmi mon troupeau pieux en ces dernières fêtes.

-- Ah ! répondis-je sottement.

-- Votre chère mère est désolée par vos façons de procéder. Il paraît que votre caractère change beaucoup.

-- En surface, peut-être, mais pour le fond, je ne crois pas, affirmai-je sans conviction.

-- Puisse Dieu vous comprendre. Pour moi, je vous trouve l'expression triste et les traits creusés.

-- Quelle fantaisie ! m'écriai-je en me forçant à rire.

— Non, non, ce n'est pas de la fantaisie ! Vous avez une idée qui vous tourmente ou vous accable...

— Je n'en vois pas.

— Moi qui vous sentais si franche, si droite, qu'est-ce qui a pu survenir dans votre vie ?

— N'ayez pas d'inquiétude, Monsieur le curé, tout y est encore clair.

De nouveau, son regard me scruta l'âme.

Je ne baissai pas les yeux.

Il attendait de moi un mouvement, un élan qui me jetterait dans son confessionnal, mais je ne prononçai pas le mot qui le lui aurait fait pressentir.

J'expliquai rapidement :

— Il faut que j'aille chez un de nos ouvriers agricoles, et la nuit tombe vite en ce moment.

M. le curé comprit qu'il n'obtiendrait pas ce qu'il désirait et il me laissa.

— Je suis déçu par votre conduite, mon enfant, je la trouve troublante.

— Dans la vie, il ne faut pas chercher davantage que le présent seul. Au revoir, Monsieur le curé.

Je battis l'air de ma cravache et mes chiens se dressèrent en aboyant.

Je partis presque en courant. Je n'allai pas tout de suite chez Lucas, où je projetais de me rendre. Je me dirigeai vers les Crares, parce que j'avais soif d'air et de marche.

La conversation que je venais d'avoir avec notre pasteur assombrissait encore l'atmosphère autour de mon âme. Il était pénible pour moi de subir les assauts de ceux que j'aimais.

Le temps était beau. Le dernier été brillait, celui de la Saint-Martin. Les feuilles, aux tons magnifiques, tremblaient aux arbres et aux buissons.

Je me hâtais lentement vers le but de ma course, presque sensible au soleil doré, à la fraîcheur qui m'enveloppait et à cette mélancolie tendre qui s'échappait de tous les détails du sommeil hivernal.

Pourtant, mon cœur était fermé à la tendresse. Je considérais les sentiments affectueux comme des obstacles.

J'arrivai aux Crares. L'animation régnait autour de la maison que l'on ravalait. Des ouvriers travaillaient également à l'intérieur. Des jardiniers nettoyaient les allées et des massifs d'arbustes se dessinaient. Des rosiers attendaient qu'on les plantât.

Je m'approchai de plus près, afin de constater les progrès des travaux, absolument comme si je devais être l'habitante de cette maison.

Ma curiosité s'éveilla et je trouvai très naturel d'interroger un ouvrier.

— Les réparations paraissent pressées.

— Dame oui ! Les occupants viendront dès que ce sera terminé, et l'entrepreneur a dit qu'il ne fallait pas chômer.

— C'est une famille qui va s'installer ici ?

— Je ne saurais vous renseigner. J'ai entendu parler d'un monsieur.

— Il est marié ?

— Je le crois, d'après ce que j'ai entendu.

— Ils sont jeunes ?

— Je ne sais pas.

— Comment s'appellent-ils ?

— C'est M. Descré, que disent les autres.

— Ah ! bien. Ce sera bon pour le pays d'avoir des habitants de plus.

— Il faut ça dans les villages, ça donne de l'ouvrage.

— C'est tout à fait mon avis.

— Ces gens-là ont de quoi. C'est beau dans leur maison.

— Les meubles sont donc là ?

— Non, mais je parle des papiers et des peintures.

— Ce sera bientôt terminé ?

— Ils parlent d'une huitaine.

— Bien, bien.

J'en savais suffisamment. L'homme ne se serait plus arrêté de parler.

Les habitants futurs s'appelaient Descré. Ce monsieur avait une femme, et sans doute des enfants.

A ce moment, je ne songeais pas une minute que ces personnes pouvaient devenir des relations pour moi. Je les voyais à travers un nuage sans que ma pensée pût se fixer sur eux.

Ils servaient simplement de but à mes courses.

J'allai chez Lucas. Il n'était pas chez lui, mais sa femme était là avec ses sept enfants, dont l'aîné avait neuf ans. C'était un jeudi et ils n'étaient pas à l'école.

— Ah ! c'est Mamzelle Marane ! Vous vouliez parler à Lucas ?

— Oui, Mélie, je croyais le voir.

— Il ne va pas tarder.

Je regardai les enfants. Ils étaient hâves.

— Ils sont bien pâles, dis-je.

— Oh ! ils sont beaucoup mieux que du temps de M. Chanteux. Lucas gagne davantage maintenant. Il était tellement injuste, l'autre ! Quand mon pauvre homme a eu cette grippe, il lui en a tenu rigueur. Il ne lui a pas donné un sou ! Avec sept enfants !

— Je sais.

— Mon pauvre homme ne demandait pas la charité, mais un peu de pitié. On le connaît. Il aurait fait du travail en plus, aussitôt qu'il aurait été remis. Heureusement que vous nous êtes venue en aide.

— Ne parlez plus de cela ! Alors, maintenant, cela va mieux ?

— Oui, et surtout il y a de la justice avec le père Jeantic, qui connaît tout son monde. Si j'osais le dire à Mademoiselle, je dirais que la mort de Chanteux est un bonheur.

Je ne répondis pas un mot. Je déposai sur la table un billet pour les enfants et je sortis.

Au bout de quelques mètres, je rencontrai Lucas. Il marchait le front penché, et, quand il me vit, il tressaillit violemment.

— Mamzelle Marane ! murmura-t-il d'une voix rauque.

— Bonjour, Lucas !

Il ne me répondit pas et me regarda avec des yeux hagards.

— Vous êtes venue.

— Mais oui, pour vous dire d'aller aider Jean Le Cuerdec à charger de la paille.

— C'est tout ?

— C'est tout.

Son visage se détendit. Il articula :

— J'ai sept petits.

— Je les ai vus ; ils ont meilleure mine. Vous êtes plus à l'aise.

— Il était temps ! Avec l'autre, quels jours damnés je vivais ! Et pourquoi ? Parce que je ne voulais pas entrer dans la machination de ses vols. Ah ! c'était un vautour, et madame notre maîtresse ne sait pas le mal qu'il a fait ! Ce pauvre M. Evariste ! il le faisait boire, de façon qu'il soit la risée de tous. Il hâtait même son ivresse par des mélanges de mort. Ah ! je ne riais pas, moi ! Je pensais à mes gamins. Je lui ai dit un jour qu'il faisait là un métier honteux.

— Vous avez osé le lui dire ?

— J'étais indigné.

— Vous avez eu du courage, et je vous en remercie.

Lucas s'essuya le front. Je remarquai une cicatrice à son poignet.

— Qu'avez-vous eu là ?

— Ça ?

Il n'en dit pas davantage, mais il me regarda. Je détournai les yeux.

— Au revoir, Lucas.

— A vous revoir, Mamzelle !

Je repris le chemin du retour. Je ne sais pourquoi j'étais soudain plus gaie, plus animée.

Ma cravache battait l'air. Je chantonnais un vieux refrain. La nuit tombait. Une bande dorée diminuait au couchant. Le soleil était tombé là-bas, dans la mer, depuis un moment déjà. Le temps restait doux et calme. Dans le lointain, les flots mugissants semblaient des animaux repus qui s'apaisaient.

Je rentrai à la maison, alors que le crépuscule devenait obscur.

Je trouvai maman dans son petit salon. J'avais gardé mon aspect gai, sans le savoir, et je redevais prolix.

— Je sais à peu près qui seront nos voisins. Ils s'appellent Descré.

— Par qui es-tu renseignée ?

— Par un ouvrier à qui je l'ai demandé.

— Tu causes avec les ouyriers, maintenant !

— Oh ! je n'ai pas attendu à aujourd'hui.

— C'est vrai, répartit ma mère avec un peu d'ironie, ce n'est pas de ce jour seulement que tu te lies avec les inférieurs.

— Ne sois pas caustique, maman.

Je prononçai ces mots en riant.

— Comment peux-tu rire ?

— Parce que je suis jeune, sans doute ! Ce M. Descré est marié ; je suppose qu'ils ont des enfants. C'est l'habitude des gens mariés.

Maman n'eut pas l'air d'entendre ce que je disais. Puis, soudain, elle m'annonça :

— Ah ! mon Dieu ! j'oubliais de te faire part d'une nouvelle.

— Laquelle ? demandai-je avec indifférence.

— Jeanne de Jilique est morte.

Je bondis du siège sur lequel je me reposais et je criai :

— Oh !... Et quand cela est-il arrivé ?

— Voici le billet de faire part. Sa mère est probablement désespérée, parce que je n'ai pas reçu un mot, un détail. Il y a un mois que ses obsèques ont eu lieu.

— Mon Dieu !

J'étais bouleversée.

— Pourquoi ne nous a-t-on pas prévenues plus tôt ?

— Je l'ignore.

— Tu vas écrire à ta cousine ?

— Naturellement.

— Quelle étrange nouvelle. Il y a à peine un an qu'elle était mariée. Qu'a-t-il pu lui arriver ?

— Peut-être le saurons-nous un peu plus tard, mais, depuis que tu es allée dans cette famille, elle nous témoigne tant de froideur que je ne sais si nous serons au courant.

A peine si j'écoutais ma mère. Un hébètement me saisissait. Il ne me semblait pas que Jeanne pût être morte. Je la revoyais, telle qu'elle s'était présentée à moi pour la première fois, douce et si séduisante. Tout ce charme était fini à jamais, et je trouvais cela horrible.

Je m'accusais d'avoir été cruelle envers elle et d'avoir envié son bonheur.

Pourtant, je me souvenais de sa trahison et je pensais aussi que j'avais été juste. Ma première souffrance de femme venait d'elle et je déclarai sentencieusement :

— Elle ne pouvait prétendre à être heureuse, parce qu'elle était méchante. Tous les méchants sont punis.

— Oh ! cria maman, comment peux-tu parler ainsi ! On dirait que tu as le droit de proclamer la justice !

— Je ne proclame rien, je dis ce que je sens.

— C'est là toute la tristesse que tu montres envers cette disparition ? Tu l'aimais cependant, cette jeune fille.

— Oui, mais elle s'est jouée de moi.

— Que tu es vindicative, Marane !

— Mais non, tu te trompes, maman. Tu me juges superficiellement.

— Comment donc ! Il n'y a que toi pour bien juger les autres !

Comme ma mère était irritée, je ne pouvais échanger deux mots avec elle sans que sa colère montât.

Je repris doucement :

— De quoi Jeanne de Jilique a-t-elle pu mourir ? Elle paraissait fort bien portante.

Je m'étais enfoncée dans un fauteuil et je me chauffais devant un feu de bois. Malgré le chauffage central, maman aimait les flambées, et nous avions toujours une bûche qui brûlait dans la cheminée. Nous ne parlâmes pas durant quelques minutes. Je laissais ma pensée errer. Je me souvenais. La conduite de Jeanne de Jilique me revenait en mémoire, vivante, blessante, et je ne pouvais m'empêcher de m'y appesantir.

Je dis soudain, comme si je me parlais :

— Je me demande ce qu'il devient, lui ?

— Lui ? De qui parles-tu ?

— De M. de Nadière. Quel est son état d'âme ? A-t-il compris le caractère de sa femme ? S'est-elle moquée de lui ?

— Laisse donc ces détails. Ils sont tellement inutiles.

— Ces détails ! m'écriai-je avec emportement, mais ces détails sont la vie même ! Cet homme s'est marié avec cette femme parce qu'il l'aimait, je présume, et comment la regrette-t-il ? A-t-il vu quelle fourbe elle était, et...

— Ne fais pas son procès maintenant.

— C'est très intéressant. Je vis intérieurement et j'aime à savoir ce que pensent les gens et ce qu'ils éprouvent. Je serais curieuse d'entendre si ce M. de Nadière regrette Jeanne.

— Tu es un monstre ! s'écria maman, suffoquée.

— Tu ne prends pas les choses comme je les comprends, répliquai-je avec impatience. Il est évident que ce mari est triste de la mort de sa femme, au moins pour le monde, mais dans son moi intime, se dit-il qu'il s'était trompé sur sa valeur ? Je n'ai aucun égard pour la fausseté. Je suppose que si je voyais ce monsieur, il aurait un air de douleur pénétrée, mais je saurais tout de suite s'il est sincère. En dessous de cette componction, je découvrirais sans tarder le coin riant qui ne demande qu'à s'épanouir.

— Tu es odieuse.

— Je le sais depuis longtemps.

— Impossible de ressentir quelque douceur en ta compagnie. Tu cherches le ver partout.

— Nullement ; je demande à être éclairée, tout simplement. Il me paraît invraisemblable que la laide âme de Jeanne de Jilique n'ait pu disparaître. Je voudrais faire la connaissance de M. de Nadière.

— Ce serait le comble ! Tu irais dire du mal de cette malheureuse, afin de plonger cet homme dans un désespoir plus grand.

— Heuh ! Heuh ! Ce serait à voir.

Jeannik vint annoncer que le dîner était servi et nous coupâmes court à cette conversation.

Je passai la soirée dans un état d'esprit des plus bizarres. J'aurais voulu consoler M. de Nadière. Ce mari qui avait passé un an près de ma cousine, m'attirait. Je devinais qu'il avait besoin de réconfort, non pour son deuil apparent, mais pour la déception qu'il avait eue.

Hantée par cette idée, je dis encore à maman :

— Que je voudrais connaître le mari de Jeanne !

— Je t'avouerai que je suis satisfaite que ce ne soit pas facile, tellement je crains ton exaltation. Sans doute, ma cousine va-t-elle perdre contact avec lui, et ce ne sera pas à nous à le relancer.

— Je ne vois pas pourquoi, insista-je, tu ne lui enverrais pas de condoléances. Je pourrais lui ajouter un mot qui lui ferait pressentir que j'aimerais avoir un entretien avec lui.

— Tu es inconséquente au-delà de tout ! s'écria maman. Tu ne peux faire d'avances à ce veuf !

— Des avances ? Tu appelles cette marque de sympathie des avances ? Je puis vouloir parler de Jeanne.

— Je te l'interdis !

— Bon ! je n'en parlerai donc pas, mais je pourrais lui demander, par exemple, comment il jugeait son caractère, s'il a été heureux. Je puis m'élever au-dessus de la banale médisance pour envisager un point de vue général.

— Tu perds absolument le sens de ce qu'il faut dire ou ne pas dire ! Tu estimes convenable pour une jeune fille de parler de ces choses à un veuf ?

— Veuf ou pas veuf, cela n'a nulle importance ! De plus, je puis fort bien vouloir m'instruire au sujet d'un caractère. Je voudrais savoir si j'ai commis une erreur ou si j'ai vu exactement. Puis, je trouve que consoler un homme qui a été si découragé par une déception est une bonne œuvre.

— Quelles extravagances tu peux arriver à débiter ! s'emporta maman, désespérée par la profession de foi que je révélais.

Il ne fallait pas trop me contredire, parce que je m'ancrais dans mes théories. Je ripostai donc avec un sérieux impressionnant :

— Je vais t'avouer une chose, maman.

— Ah ! s'écria ma mère en pâissant. Elle se renversa sur le dossier de son fauteuil et me regarda avec des yeux terrifiés.

— Enfin ! murmura-t-elle, je serai délivrée de cette affreuse obsession. Que vais-je entendre ?

A mon tour, je la contemplais non sans effroi. J'ose dire que je ne pensais plus au soir tragique où la noyade de Chanteux m'était apparue comme une délivrance.

Maman était prise d'un tremblement. Sa pâleur était marmoréenne.

Elle m'ordonna dans un souffle :

— Parle !

Je répondis avec la candeur d'une jeune fille qui ne sait rien de la vie, dont l'imagination et le cœur sont emportés par l'enthousiasme le plus fervent :

— J'aime Renaud de Nadière !

Maman se pencha vers moi, les deux mains appuyées sur les bras de son fauteuil. Elle plongea ses yeux dans les miens avec une telle intensité que je dus abaisser mes paupières.

— Quoi ! murmura-t-elle, oppressée, c'est tout ce que tu avais à m'avouer ? Une sottise digne d'une insensée ! Tu peux formuler de pareilles billevesées, alors que je tremble nuit et jour pour toi, en attendant ton aveu. Dans d'autres circonstances, cette phrase stupide ne serait qu'inconcevante autant que ridicule, mais dans le cas présent, elle est d'un cynisme rare. Comment peux-tu oser songer à aimer, toi, dont la vie est brisée à jamais, par ce que tu sais ?

Au fond de moi, j'étais interdite, mais comme maman attendait une réponse, je m'efforçai de dire paisiblement, pour la calmer :

— Quelle histoire pour si peu de chose ! Je me sens dans le cœur une pitié pour ce mari, et tu me fais un sermon.

— Elle parle de pitié, cria maman avec véhémence, et elle n'a pas pitié de moi !

Décidément, je pensai que ma mère perdait la raison. Je me sentais un cœur compatissant, et il m'était constamment reproché qu'il n'existait pas.

Je répliquai avec agacement :

— La solitude ne te vaut rien du tout. Je crois que tu devrais voyager un peu, maintenant que nous avons de l'argent.

— Ah ! cet argent est cher ! interrompit maman.

— J'espère que tu n'as aucun remords pour le dépenser, dis-je vivement. Chanteux t'en a assez volé. Il est mort à point.

— Oh ! tais-toi.

— Je ne m'embarrasse pas de superstition, ni de scrupules inutiles, la mort de Chanteux a été une justice pour nous.

— Comme tu en parles avec aisance !

— Je n'avais nulle sympathie pour lui, au contraire ! C'était un être malfaisant.

— Par moments, je me persuade que tu n'es pour rien dans sa... sa disparition, murmura maman.

Je ne répondis pas.

Ce silence galvanisa de nouveau ma mère, qui vint près de moi :

— Je te supplie, Marane, de me dire la vérité.

Je réfléchis quelques secondes. Ma conscience lutta.

Maman suivit les traces de mon hésitation.

Je me raidis. Je trouvai que les choses étaient fort bien ainsi et je répondis tranquillement :

— J'ignore de quelle vérité tu veux parler... Tu as toujours été effrayée par une masse d'apparences extraordinaires... Il faut te calmer, maman. Si tu partais en voyage avec Evariste ?

— Oh ! gémit-elle, je ne saurai jamais rien.

Puis, sans arrêt, elle reprit :

— Et toi ?

— Moi ? Je resterai ici à surveiller le domaine.

— Oui, c'est bien cela, tu ne peux t'arracher à cet endroit.

— Je ne le veux pas, ce qui est différent. Rien ne me plaît autant que ce pays, surtout maintenant où deux pensées le peuplent. J'ai les Crares qui m'intéressent et puis je rêve à ce Renaud de Nadière.

Ma mère se boucha les oreilles. Je lui souhaitai le bonsoir.

Le lendemain, il y avait de la neige.

Tout était blanc. Je redevins petite fille. Je voulus fouler le beau tapis pur où personne n'avait posé les pieds. Avec les chiens, nous fîmes une partie folle. La bise fouettait mes joues, c'était un vrai temps de Noël.

Nous espérions que mon frère passerait ces fêtes avec nous, mais il nous avertit que son ami l'emmenait chez lui.

Je fus quelque peu jalouse. Je n'avais encore rien eu d'agréable dans ma vie. Je supportais les minutes affreuses que maman réveillait constamment entre nous.

Nous fûmes très ennuyées qu'Evariste nous laissât seules, mais une lettre cordiale des parents de son ami nous parvint. Nous étions invités à rejoindre mon frère.

Cette idée me séduisit, mais maman s'y refusa.

Sa nature timide s'effarouchait de se rendre chez des personnes inconnues, aussi charmantes fussent-elles.

— J'aurais dû suivre ta proposition, et retenir des chambres pour séjourner à Paris.

— Moi, je n'y tiens pas. J'aurais volontiers fait connaissance de l'ami d'Evariste, mais, en dehors de cela, je n'échangerai pas ce paysage blanc pour une ville noire. Je deviendrais folle dans un hôtel. Le théâtre ne me tente pas. J'aimerais danser, mais ce n'est pas commode. Cependant nous pourrions entendre ici la messe de minuit.

Je regrettai ces paroles. J'étais sûre que maman me ferait les mêmes questions qu'à la Toussaint.

Que la vie était compliquée !

Il y avait quatre jours à passer avant le 25 décembre. Je fis un gros sacrifice, et je me donnai une maladie de circonstance.

J'eus le grand courage pour moi de rester couchée trois jours avant Noël et deux jours après, et de rester dolente, sans sortir, jusqu'au 6 janvier. Je me traînais dans le manoir avec une furieuse tentation de m'évader que je réprimais plutôt mal que bien.

Ma mère fit venir notre vieux docteur qui ne comprit pas grand'chose à cette maladie.

Il parla d'anémie, de troubles nerveux et il m'ordonna des médicaments que je ne pris pas.

Maman me considérait avec une certaine peur. Il me semblait qu'elle avait déjoué ma comédie, mais elle affecta de me croire souffrante.

Ma première sortie, que je ne fis pas longue, me transporta de bonheur. J'avais vécu dans ma chambre avec une volonté sauvage, comptant les heures, les égrenant une à une, comme des grains de chapelet.

J'avais pleuré, j'avais prié, mais j'avais tenu bon.

Ah ! quel tour de parc merveilleux j'effectuai ! Combien je fus heureuse de bondir par-dessus les souches, les pierres, les buissons ! Que de cris de joie nous eûmes, Rasco, Sidra et moi, en nous élançant dans les sentiers où les arbres dépouillés laissaient filtrer le soleil !

Quand je revins à la maison, j'étais animée comme je ne l'avais pas été depuis des mois.

Cependant, je repris mon visage terne, ou je crus le reprendre.

Maman me regarda et me dit :

— On ne dirait pas que tu as été malade, ou, pour mieux m'exprimer, je dirai que je doute de ta maladie. Je ne sais quelle lubie étrange t'a prise.

J'étais démasquée...

Je ne pouvais pas expliquer ma pensée. J'étais lasse de lutter avec maman et je ne voulais plus de ces discussions à vide.

Je ne répondis donc rien. Je découvris, ce jour-là, que le silence était une qualité précieuse.

Je convenais pourtant que l'ennui pouvait en naître, mais je l'appréciai comme un ami.

C'était un asile où l'on entassait ses soucis.

— Tu ne réponds rien, me dit maman, donc j'ai deviné juste. Je sais, maintenant, que tu as joué à la malade pour ne pas assister aux offices. Tu te dérobes à tes devoirs religieux. Tu as un poids sur la conscience dont tu ne peux te décharger.

Je forçai mon visage à être de marbre.

— Tu ne veux pas parler, poursuivit maman, mais je lis dans tes yeux. Ton front est plein d'ombre et tes lèvres se resserrent sur leur secret ; tu as vieilli de dix ans. Tu n'as plus de jeunesse, tu n'as plus de fraîcheur.

— Tant mieux ! éclatai-je ; je voudrais voir les années tomber aussi rapidement que les flocons qui s'écrasent sur la terre. Ah ! être au bord du Ciel, y entrer le front rayonnant, voir un Dieu juste qui vous ouvre ses bras ! Ne rien expliquer parce qu'il comprend tout ! C'est beau, n'est-ce pas, ma mère ?

Je m'étais exaltée en parlant, tandis que maman scrutait mon visage.

Puis, soudain, je partis d'un éclat de rire et je criai un peu plus fort :

— A quoi me servirait ma jeunesse ? Je ne veux pas quitter ce pays. Il me faut le rugissement de la mer et la plainte infinie de ses flots, il me faut les courses folles à travers la lande, et les vieilles roches où je me recueille. Que ferais-je dans une ville ?

Maman ne me répondit pas. Elle prit un livre et s'absorba dans sa lecture.

Je restai penchée vers le feu et j'en regardais les flammes. Ma mère détacha les yeux de la page ouverte et me demanda sans douceur :

— Marane, à quoi penses-tu ?

Je ripostai sans détour, avec une voix lointaine :

— A Renaud de Nadière...

## XI

Ma mère ne fut pas loin de me considérer comme une insensée, quand je lui avais fait part de mon penchant pour M. de Nadière. Elle s'accoutumait difficilement à mes enthousiasmes.

Je lui disais ce qui me venait à l'esprit et ce que je sentais dans mon cœur.

Ma nature était exubérante et mes sentiments s'envolaient de mon âme sans calcul.

Je m'imaginai M. de Nadière mélancolique, blessé dans son amour pour Jeanne, comme je l'avais été dans mon amitié, et cela me suffisait pour me le rendre sympathique.

J'en demandais à vieillir, afin d'avoir l'âge canonique où il me serait permis, sans choquer les conventions, d'aller consoler ce malheureux.

En attendant, ma « beauté » ne s'épanouissait pas. Je restais pâle, sans éclat, et je m'habillais sans recherche, malgré les supplications de maman.

Mars fantasque arriva sans que je modifiasse en quoi que ce fût mon aspect général.

Ce printemps eût été gai, sans mes divers sujets de mélancolie. Vraiment, je me sentais dix ans de plus que l'année précédente, et je donnai raison à maman.

Le castel des Crares prenait un air de fête sous le soleil.

Ce jour-là, je m'étais approchée d'assez près, et je contempiais, par les fenêtres ouvertes, l'enfilade des pièces. Les tentures me plaisaient.

Un ouvrier me dit :

— C'est bien, hein, Mamzelle ?

— Très bien.

— Cependant, c'est pas encore si « chic » que vos yeux !

Oh ! là, c'était un compliment sur lequel je ne comptais pas. Il faudra que je me méfie. Je veux me promener sans attirer l'attention, et si mes yeux se remarquent, il faudra que j'y apporte bon ordre.

Je savais à peu près que mes yeux n'étaient pas mal, mais cette appréciation louangeuse ne me fut pas agréable.

J'ai riposté avec raideur :

— Je ne suppose pas que l'on vous paie pour faire des compliments aux paysannes de ce pays !

Il m'a regardée assez interloqué. J'en ai profité pour m'éloigner.

Il y a peut-être des jeunes filles qui eussent été ravies d'avoir suscité l'admiration d'un homme simple, en se disant que son compliment avait d'autant plus de valeur. Pour ma part, j'étais furieuse.

Je me cachai derrière une voiture de matériaux et j'allais m'en aller, quand je vis sortir de la maison un homme jeune, grand et mince.

Il n'avait pas de chapeau. Il me parut brun, avec des yeux noirs. Une moustache légère barrait sa lèvre.

Je fus frappée par son air de distinction. Il donnait des ordres avec une politesse contenue qui me subjuga.

Il souriait un peu, mais ce sourire était si retenu, si désabusé que j'en ressentis une peine affreuse.

Ah ! que j'oubliai vite M. de Nadière !

Toutes mes velléités de consolation, de réconfort, se reportaient sur cet inconnu. J'en étais absolument honteuse et bouleversée.

Je me retirai lentement, mais j'aurais voulu rester toujours, rien que pour regarder cet étranger agir.

Je ne sais pas comment je revins à la maison. Je me remémorais tous les détails de sa toilette, tous ses jeux de physionomie, sa démarche et sa façon de regarder et d'écouter.

Tout de suite, j'avais deviné M. Descré. Il était venu pour savoir où en étaient ses travaux.

La lande monotone, la forêt me parurent soudain animées d'un mouvement intense.

Dans mon cœur, il me semblait qu'une fleur s'épanouissait. Un moment auparavant, j'étais soucieuse, et, subitement, tout le soleil de la terre brillait dans mon âme.

Je ne me rendis pas compte tout de suite de ce qui m'arrivait. Je chantais, je courais, je riais avec mes chiens. J'avais secoué ce fardeau de misère que je traînais et j'étais redevenue une enfant.

Je compris tout à coup que j'avais voué, dès le premier regard, une affection profonde à l'habitant des Crares.

Je m'arrêtai dans ma course. Je me demandais avec terreur s'il était possible de donner une place aussi grande à un être humain.

Jeanne de Jilique et son mari s'enfuirent loin de ma pensée. Ils ne se présentaient plus à mon souvenir que comme un passé falot.

Mon cœur était plein d'une vie nouvelle, c'est-à-dire que je naissais seulement à la vie.

Puis, mon ardeur se glaça : ce monsieur était marié...

Pouvais-je vouer une ferveur semblable à un homme marié ?

Un homme marié appartenait à une seule femme, celle qu'il avait épousée, et je ne pouvais songer une minute à me placer entre eux.

Je fus désespérée. De nouveau, l'existence me parut affreuse et je cherchais ce que je devais faire. J'avais bien lu dans les romans que des hommes ne se gênaient pas pour aimer une autre femme que la leur, mais on les accusait de manquer de droiture.

Je savais que les gens mariés se juraient fidélité et j'aurais été désolée de faire rompre ce serment à un époux. Certainement, je n'aurais pas pu voir sa femme malheureuse par ma faute.

Je trouvai alors que je jouais vraiment de malheur.

J'arrivai à la maison dans un état d'âme émouvant.

J'avais résolu de ne rien raconter à maman de ce nouvel événement, mais l'heure du dîner était encore bien loin. J'étais si agitée que je compris qu'il me serait impossible de me taire.

Au bout d'un quart d'heure de silence, durant lequel le

tourna du rouge au blanc comme un feu alternatif, je risquai :

— Est-ce un gros péché d'aimer un homme marié ?

Maman tenait un tricot. Elle le laissa tomber sur ses genoux avec un cri d'horreur.

— Tu me poses une question à laquelle une jeune fille bien née ne devrait pas penser !

-- Pourquoi donc ?

— N'insiste pas.

— Il n'y a aucun mal à une question semblable, je ne vois pas pourquoi je ne m'instruirais pas. Une mère doit conseiller sa fille.

Maman sembla radoucie par mon explication et elle me répondit sans impatience :

— Tu es assez intelligente pour comprendre sans beaucoup de phrases, qu'un homme marié n'existe plus pour une jeune fille. Il ne viendrait nullement à l'esprit d'une jeune fille pure, bien élevée, loyale, de s'occuper d'un homme marié, et encore moins de l'aimer.

— Comme c'est bizarre, murmurai-je !

— Que veux-tu dire ?

Je ne répondis pas tout de suite. Je constatai que la réalité n'était nullement semblable aux romans. Puis, j'étais offusquée que ma mère parlât de jeune fille bien élevée et loyale, ne devant pas prêter attention à un homme marié.

Ces paroles me semblaient dénuées de sens. Je convins de lutter et je prononçai :

— J'estime que ces conventions sont absurdes.

— Comment cela ? questionna maman, interdite.

— Parce que je sais que l'amour est une flamme qui souffle où elle veut.

— Ciel ! où as-tu pris ces théories ?

— Dans mon jugement.

— Mais quel est donc l'esprit diabolique qui t'inspire ? cria ma mère exaspérée.

— Le diable n'est pour rien dans mes sentiments, et je répète que l'amour est une force qui nous pousse à aimer un être d'une façon inopinée, et quand on le rencontre, on n'a pas le temps de se demander s'il est marié ou non.

Maman m'examinait avec un visage épouvanté. Il me semblait qu'elle ne pouvait plus parler.

— Qu'est-ce que j'entends ! put-elle enfin proférer d'une voix rauque.

— N'ai-je pas raison ? insistai-je, forte de la réalité.

— Mais ce sont des principes de sauvage ! cria maman, scandalisée.

J'étais révoltée par ce que je jugeais l'étroitesse des idées de ma mère et j'articulai froidement :

— Ai-je l'air de venir d'une île de sauvages ?

— Quoi ! s'écria maman, en se dressant sur ses pieds, serait-ce de toi dont il s'agit ? As-tu rencontré un homme assez indigne qui ait osé te faire une déclaration ?

— Non, ma mère, je ne l'ai pas rencontré, cet homme ! Mais avant de poursuivre mon récit, je pourrais te rappeler que l'on peut subir certaines déclarations sans les avoir provoquées.

Maman devint très rouge et cria :

— Tu n'as pas de cœur, et, de plus, tu es une insolente !

— Mais si, maman ! dis-je négligemment ; seulement, j'aime me défendre... Je poursuis ma belle histoire. J'ai aperçu un monsieur qui m'a paru être mon idéal.

Les nerfs de ma mère se détendirent. Elle devint souriante et riposta, non sans ironie :

— Je constate que tu as oublié M. de Nadière.

— Oui ! répondis-je tranquillement. Je ne connais pas M. de Nadière, tandis que j'ai aperçu M. Descré, qui est tout à fait l'homme que je rêve.

— Seigneur !

— Si tu savais combien mes jours sont changés ! Je n'avais rien dans le cœur, j'allais comme une sotte dans la vie, et, maintenant, tout est beau, tout est éblouissant, malgré l'obscurité, et je sais pourquoi les hommes et les femmes sont créés.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! se lamentait maman.

— Ils sont faits pour s'aimer, poursuivis-je avec calme.

— Ote-toi ces idées de la tête !

— Mais non, puisque mon instinct me suggère que c'est la vérité.

— Oserais-tu dire ces choses à ton confesseur ?

— Assurément.

— Tu lui raconteras que tu aimes un homme marié ?

— Quel mal vois-tu donc à cela ?

— Juste ciel !

— Je ne veux pas enlever ce Monsieur à sa femme ni le forcer à m'aimer. Je le regarderai de temps à autre, quand j'irai du côté de sa maison.

— Tu ne sortiras plus.

— Je sais sauter par les fenêtres.

— Tu es une fille sans conscience ! C'est ainsi que tu passais ton temps à contempler un homme que tu ne connais pas ! Tu voulais, sans doute, le forcer à te voir, l'amener à te faire des compliments. Horreur ! Un homme marié ! C'est abominable !

— Tu ne me plains même pas. Tu pourrais me dire que je n'ai pas de chance de découvrir mon idéal en un homme déjà pourvu d'une épouse. Tu ne comprends donc pas quel supplice les heures vont devenir pour moi ? Je n'aime cet inconnu que depuis deux heures et déjà les tortures de la jalousie m'envahissent.

Maman, qui marchait de long en large, s'arrêta net. Je la voyais violemment agitée, alors qu'il me semblait pourtant que je disais des choses fort naturelles.

Elle répéta, comme affolée :

— La jalousie !

Puis, se tournant vers moi, elle me dit avec un calme affecté :

— Je crois que tu es folle.

— Alors, toute l'humanité doit l'être, car il est certain que tout le monde aime dans sa vie.

Je notai que maman se mordait les lèvres. Je repris :

— N'as-tu pas aimé mon père ?

— Tu te mêles de choses qui ne sont pas de ton ressort. Une fille qui a du tact ne pose pas de questions indiscrettes.

— Oublie que je suis ta fille et pense que je suis une femme consciente qui désire s'éclairer. Je répète donc que chaque être ressent l'amour, et peut-on choisir celui ou celle qu'on aimera ? Je ne le sais. Peut-être certaines personnes peuvent-elles faire un choix judicieux ; mais moi, je ne l'ai pu, parce que, soudainement, j'ai reconnu celui qui me plaît.

— Tais-toi !

— Ce n'est pas facile. Tu ne peux t'imaginer combien j'ai le désir de parler de M. Descré. Je crois, du moins, que c'est bien lui. Je ne pense pas que ce soit un ingénieur venu pour surveiller la maison. Il avait des façons de propriétaire. Je voudrais que tu fusses en sa présence. Son aspect est doux et ferme, ses manières distinguées. Que sa femme doit être heureuse !

Je penchai la tête, accablée. Maman se taisait et je poursuivis :

— Certainement, je ne dormirai pas cette nuit, je suis trop bouleversée, trop surprise par cette aventure. Je croyais qu'aimer un homme était une douceur, une sécurité, et je m'aperçois que c'est un tourment.

— Marane, fais-moi le plaisir d'éloigner ces sornettes de ton esprit !

— Comme je le désirerais, maman ! Tu vois, il y a deux heures, je ne voulais qu'aimer, et, maintenant, je souhaite être aimée.

— Assez ! ordonna ma mère en cachant ses oreilles dans ses mains.

— Ecoute-moi, je t'en supplie ! Ne me repousse pas. Je suis une enfant malheureuse, touchée par l'amour. Je sais que je vais être torturée par ce mal qui a foncé sur moi, comme un oiseau sur sa proie. J'aime ce monsieur de toutes mes forces et je ne pourrai jamais rêver de l'avoir pour mari. Maman, maman, pense au martyre que je vais endurer, aux souffrances qui vont faire de moi une victime !

J'avais cru mon cœur mort. Il se réveillait comme une bête affamée.

Je ne pensais plus qu'à M. Descré. Je savais qu'il aimerait la nature, comme je l'aimais, qu'il goûterait comme moi les fureurs et les douceurs de la mer, les courses dans la lande, les rochers étranges et les étoiles brillantes et bleues. Pourquoi serait-il venu dans mon pays s'il ne voulait pas contempler les mêmes spectacles que moi ? C'était un lien entre nous.

Mon existence se nourrissait. Elle ne contenait jusqu'alors nul élément digne de la fortifier. Aujourd'hui, tout se métamorphosait.

Je trouvais merveilleux que l'amour fût nouveau. Je savais que le monde avait toujours aimé, et je m'étais figuré que ce sentiment, vieux comme la création, était terne et fade. Je le découvrais lumineux, neuf, et il me semblait que, seule, je le jugeais à sa profondeur, tellement il m'apparaissait surprenant.

Je dormis bien peu durant la nuit qui suivit cette révélation.

Maman avait pris le parti de m'écouter sans plus me critiquer.

Peut-être avait-elle jugé que ma franchise était une garantie de ma loyauté.

Cependant, le lendemain, quand elle me vit avec mes yeux cernés et mon visage pâli, elle me dit sévèrement :

— J'espère que tu n'enfreindras pas mes ordres et que tu ne franchiras pas les limites du parc.

— Je ne puis te le promettre ! criai-je vivement.

— Je ne veux pas que tu tentes de revoir ce Monsieur !

— Je veux le revoir ! Ne sens-tu pas qu'il est maintenant l'espoir de mes jours ?

— N'ajoute pas à tes folies. Dorénavant, tu te promèneras avec moi, selon mes forces. Je t'ai laissé trop de liberté. Tu as des allures d'une indépendance qui devient outrancière. Tu t'es suffisamment compromise, et je ne tiens pas à ce que tu t'enfonces dans des habitudes qui ne sont pas de mon goût.

J'écoutais ma mère avec stupéfaction. D'abord, je ne pus l'interrompre, mais, jugeant qu'elle voulait me séquestrer, me surveiller et détruire la joie qui se levait pour moi, je criai impétueusement :

— Je ne me laisserai certainement pas conduire comme une enfant, maintenant que je viens d'apprendre la beauté de la vie ! Je suis une femme dont le cœur s'est ouvert et nul ne peut m'empêcher de jouir de ce bonheur.

— Que veux-tu donc ? demanda ma mère avec inquiétude.

Ma ferveur s'éteignit sous cette question directe. Que voulais-je faire ? Je n'avais pas de but et nul plan. Je ne songeais qu'à revoir M. Descré, sans plus.

Quand j'eus compris que rien d'autre ne se dessinait dans mon esprit que cette innocente perspective, je répondis :

— Je veux simplement essayer d'entrevoir de nouveau M. Descré.

— C'est un scandale ! gémit ma mère. Tu n'as pas honte ? Si on te remarque, tu seras perdue de réputation. Comment peux-tu envisager cela de sang-froid ? On dira que tu cherches une aventure. Ne sens-tu pas le côté inconvenant de ta conduite ?

Les paroles de maman ne me touchaient pas. Était-ce parce que je vivais trop avec la nature ? Mais mon instinct seul me guidait. Il me semblait impossible que l'on trouvât ma conduite répréhensible. N'ayant aucune intention déloyale, je pensais que chacun plongeait au fond de ma conscience.

Je répondis donc :

— Je ne vois nulle inconvenance dans mon sentiment. J'ai pour ce monsieur tant d'admiration, tant d'amour et de respect, que mon âme s'est élevée d'un seul coup à une hauteur insoupçonnée. Il n'y a pas de place pour l'ombre du mal.

Ma mère haussa les épaules.

— Tu ne connais pas la portée de ce que tu racontes.

Je me révoltai :

— Je me demande quelle autre portée on pourrait attribuer à ce que je dis. Je sais que cet homme est marié, et sa femme peut m'être sympathique.

J'avoue que ces mots me coûtèrent assez de peine à être articulés. Ils me brûlèrent les lèvres.

Je convins avec ma conscience que je n'étais pas sincère et je repris :

— Je crois que cette dame me déplaira ; mais je n'aurai pas plus à m'en occuper que je ne m'occupe de son mari. Ce que je veux seulement, c'est le revoir. On aime revoir le soleil, la mer, un beau jardin.

Ma mère me contemplait avec effroi. Ma nature lui apparaissait. Elle s'étonnait de la passion que j'apportais aux choses, et elle murmura d'une voix saccadée :

— Je ne sais de qui tu tiens ! Tu montres des sentiments excessifs dans tous tes actes. Quand je t'entends parler amour à ton âge, avec cette force et cette volonté, je suis

confirmée dans mon idée que tu n'aurais peur de rien pour arriver à tes fins.

Pour toute réponse, j'éclatai de rire.

Maman reprit plus haut :

— Tu vois que tu n'as pas de cœur. Tu le vois ! Chanteux te gênait... et...

— ...Je l'ai supprimé ! achevai-je en riant.

— Tu ris ! s'écria ma mère, épouvantée.

— Mais oui, je ris, parce que tu prends des choses logiques au tragique. Tu te figures que je vais me débarrasser de Mme Descré ?

Maman frissonna et je restai songeuse.

La femme de l'homme que j'aimais se matérialisait devant moi. Je l'imaginai grande, blonde, avec un air distingué et froid.

Elle se mouvait comme une déesse, était rare de ses gestes, et ordonnait plutôt qu'elle ne priait. Il me semblait que son mari devait la craindre et qu'il n'osait exprimer son opinion.

Je me donnais le beau rôle dès que j'entrais dans leur intimité. J'étais douce, humble et j'adorais en silence.

Ces rêveries me plaisaient et l'ouvrage léger que je tenais dans mes mains, à côté de ma mère, avançait bien peu.

— Tu ne travailles guère, remarqua maman.

— Non, il y a trop longtemps que je suis assise ; je vais aller me promener.

— Non !

— Oh ! maman, ne prends pas cet air sévère, et laisse-moi sortir. Tu ne voudrais pas m'enfermer dans la maison des journées entières.

— Tu te promèneras en ma compagnie.

— Tu marches trop lentement !

— Je ne veux pas que tu ailles aux Crares, que tu te fasses remarquer par ces inconnus. Que dirait-on de toi !

— Que je m'intéresse aux travaux.

— Oui, mais les ouvriers insinueront aussi que tes yeux s'arrêtent trop longtemps sur le propriétaire, et tu seras la risée de ces gens !

— Quelle idée ! Ces travailleurs n'ont pas une imagination débordante.

— Justement, ils vont au plus simple.

Ma mère accumulait les arguments et je lui opposais une défense serrée.

Puis, lasse de discuter, je bondis vers la porte et je disparus en criant :

— Je sors !

Maman voulut me retenir, mais j'étais déjà loin. Ah ! la contrainte ne me réduisait pas. Il me fallait la liberté. Jamais l'air ne me parut plus pur que ce jour-là.

Un rayon de soleil blond filtrait à travers les branches reverdies. La mer mugissait doucement dans le lointain, mais je l'entendais, moi, mugir tendrement.

Tout devenait beauté, bonté, tendresse.

Cependant, je me retins pour ne pas aller aux Crares. Je me dirigeai vers la mer, je tournai le dos à mon but aimé, et je me forçai à ne pas penser à M. Descré.

Je voulais essayer si son pouvoir occulte agirait sur moi quand même, malgré la distance que j'agrandissais entre lui et moi.

Je m'assis entre mes chiens, sur un rocher que la mer battait. Je voulus concentrer mon imagination sur le spectacle des flots, mais je vis bientôt, hélas ! que mes efforts demeuraient vains. Chaque plainte de la mer, chacun de ses cris, chacun de ses chants, devenait pour moi des paroles d'amour que prononçait M. Descré à mon oreille.

A vrai dire, j'étais stupéfaite par l'intensité de ce sentiment. Je compris que l'amour était une emprise terrible. Je faillis me plaindre d'aimer. J'aurais voulu détacher de moi cette puissance qui m'enveloppait.

Je fus désespérée. Je pensai que Dieu avait créé l'amour pour punir les hommes. J'eus des frissons d'épouvante. J'étais punie, moi aussi, parce que... Oh ! l'horrible vision qui revenait en ma mémoire.

J'aimais un homme qui ne serait jamais à moi. Il avait fallu qu'il vint dans ce pays, poussé par quelque destin obscur, afin qu'il fût le tourment de ma vie.

Je repris le chemin de la maison. J'avais sans doute une figure bien étrange, parce que ma mère s'exclama quand elle m'aperçut :

— Qu'as-tu fait ?

— Je me suis promenée.

— Du côté des Crares ?

Je ne répondis pas. L'accent avec lequel cette question était posée me déplut. J'avais réuni tant d'efforts pour ne pas aller du côté de cette propriété, que je fus froissée dans ma dignité par le soupçon de ma mère.

Mon silence lui parut un aveu.

— Malgré ma défense formelle, tu t'es encore montrée de ce côté-là !

Nos regards se croisèrent. Forte de ma conscience, je ne baissai pas les yeux.

— Tu vas te compromettre plus que jamais, poursuivait maman. Je ne sais pas ce que tu as dans la tête ! Tu me feras mourir.

— Oh ! maman !

— Oui, mourir ! Il y a des moments où je me demande si je ne dois pas te laisser ici et me retirer, moi, dans un couvent, pour y vivre enfin des jours calmes. Tu n'as pas la moindre dignité, pas le moindre souci du respect que tu te dois.

J'aurais pu interrompre ma mère et lui avouer en quelques paroles toute la déférence que j'avais eue pour ses recommandations, toute la volonté que j'avais employée pour ne pas me laisser aller à cet aimant qui m'attirait.

Mais je ne le fis pas. Je me tus pendant que maman continuait à me charger d'anathèmes.

Par perversion, sans doute, je savourais avec joie l'erreur que commettait maman. Mon silence l'encourageait à me supposer coupable de désobéissance. Elle m'accablait, mais je pouvais tout supporter, parce qu'un sentiment très haut me dominait.

Je souriais même en me disant : « C'est ainsi que chemine la calomnie. Quand on croit les gens en faute, on n'a plus de frein. Ils sont accusés de tous les crimes. »

Ma mère remarqua mon sourire :

— Tu n'as donc pas d'entrailles ! Quelle triste nature possèdes-tu donc ?

Maman recommença ses reproches. Je ne l'écoutais plus. Je m'enfonçais dans un rêve qui n'en finissait pas. J'avais

perdu l'épouvante de l'amour, ressentie dans l'après-midi. J'étais de nouveau joyeuse, portée par ce souffle qui m'arrivait d'un monde inconnu.

Un mot de maman strida à mes oreilles. Je ne sus pas lequel de ses mots avait heurté mon tympan. C'était sans doute une dissonance qui jurait avec ma propre pensée. Toujours est-il que ce son me réveilla.

Je me levai de mon siège et je prononçai d'un ton lassé :

— Pourquoi tant de phrases, chère maman. Je ne suis pas allée aux Crares cet après-midi, mais au rocher de la Mouette. Tu peux t'en assurer auprès du vieux pêcheur Bronec qui a fait une partie du chemin avec moi.

## XII

Bien que tout, autour de moi, changeât d'aspect et que les contingences n'arrivassent plus à mon esprit que par des voies indirectes, je songeais cependant aux représentations que ma mère m'avait faites.

Je ne voulais pas que ma réputation eût à souffrir, et je cherchai un moyen de revoir M. Descré sans m'afficher.

J'étais tranquille à propos de ma vêtue. Je savais que je ne ressemblais nullement à une jeune châtelaine, mais à une paysanne. Je ne désirais pas une minute me rendre plus élégante.

Je ne cherchais pas à plaire, et il m'était indifférent de paraître plus ou moins jolie. Pour le moment, je ne poursuivais qu'un but : cacher ma personnalité, afin que ma mère ne pût me reprocher mon manque de prudence. Je ne voulais pas me priver de la joie de revoir M. Descré, mais je tenais à rester anonyme.

Je me souvins tout à coup que mon père portait des lunettes jaunes pour garantir ses yeux du soleil et je jugeai qu'elles feraient mon affaire. Je fouillai dans le tiroir où je les avais vues et je m'en emparai. Je ne crus pas devoir avouer ces préparatifs à ma mère, de crainte de remontrances. Je la trouvais suffisamment excitée par mes confidences inattendues et je ne voulais pas accentuer son état.

J'assujettis mes lunettes vers quatorze heures, je me

coiffai d'une sorte de casquette à mentonnière, et je m'acheminai vers les Crares, suivie de Rasco et Sidra. Ils contemplaient avec inquiétude ma mante sous laquelle se dissimulaient mes nattes.

Mon cœur battait violemment. L'après-midi était voilé. C'était un vilain temps de mars brumeux, ni froid, ni chaud. Ordinairement, je ne prêtai nulle attention à l'atmosphère, mais j'en subis la dépression ce jour-là.

Je pressentais obscurément que les heures ne se passeraient pas sans imprévu. J'eus la velléité, un instant, de rebrousser chemin ; mais une force me poussa en avant.

Je m'en allais lentement. A mesure que je me rapprochais de mon but, mes pas se faisaient plus lents encore, alors que mes pensées étaient tumultueuses.

Mon esprit s'appesantissait davantage sur Mme Descré. Cet après-midi-là, elle tenait le premier plan dans mon imagination. Elle ne m'apparaissait plus comme une déesse qui ordonnait, mais comme une victime qui suppliait. Je lui octroyais mes grâces et je lui promettais de ne pas lui prendre son mari.

Toutes ces rêveries me tournaient la tête. Je marchais le front baissé. Soudain, quand je le relevai, j'aperçus, non loin de moi, de dos, celui que je supposais être M. Descré.

Un nuage voila mes yeux. Une dame l'accompagnait. Sa silhouette ne ressemblait pas à celle que j'avais évoquée. Elle m'apparut petite, élégante, avec des mouvements vifs et décidés.

Je m'arrêtai, bouleversée. Une affreuse douleur me terrassa. Je n'avais pas imaginé que la jalousie me causerait la souffrance terrible que je ressentais. Les dix-huit ans que j'allais avoir se révoltaient de toute leur jeunesse.

J'avais voué à cet inconnu une affection imprévue et confiante. J'aurais voulu que sa vie ne recélât plus que la joie donnée par moi. Une émotion ardente m'empoignait.

Mon cœur éperdu le contemplait.

Mais, à côté de lui, « sa femme » était la réalité qui empêcherait mon avenir de s'épanouir. Je dus, de toute ma volonté, me signifier que je ne vivrais jamais dans sa demeure.

Ah ! j'apprenais à mes dépens l'éloquence de l'amour !

Son attrait insidieux s'introduisait dans mon cœur. Il n'éveillait cependant en moi nulle curiosité perverse, mais il laissait mon âme pantelante, avec le grand désir du dévouement. J'étais là sans force, dominée par une autre puissance qui luttait ; l'intolérable souffrance de la jalousie.

Je ne voyais plus rien d'autre que sa femme près de lui, sa femme dans sa maison, sa femme lui parlant, le consolant, le soignant, avec toutes les prérogatives de l'épouse choisie.

Tout d'un coup, je me sentis téméraire. Que venais-je chercher là ? Désespoir et amertume ? Mon orgueilleuse assurance se dissolvait dans une agonie morale.

M. Descré me plaisait. Pourquoi ? Quand je l'avais aperçu, j'ignorais qu'il eût une femme. On l'avait supposé marié, mais cela pouvait être une erreur. Maintenant je savais qu'il l'était et mon amour devenait illicite.

Ma mère avait raison. Je sentis soudain en moi une lourde solitude, un abandon universel. Un regret s'insinuait dans mon âme, mais malheureusement ma jeunesse chantait son air de victoire, où filtrait la lumineuse espérance.

Je ne savais plus où je marchais. Mes gestes devenaient saccadés comme ceux des automates. Je cherchais à comprendre pourquoi j'aimais cet homme. Quel fluide m'avait envahie ? Sans doute, son expression mélancolique, sa tournure aisée, ses gestes doux avaient agi, parce que je devais m'éprendre d'un homme semblable à lui.

J'essayai de me maîtriser et je continuai mon chemin, c'est-à-dire que je marchai derrière le couple. Je modérai l'ardeur de mes chiens qui couraient devant moi.

Je regardai M. Descré. Il tournait souvent la tête du côté de sa femme, et je voyais son profil fin. Je croyais deviner l'ombre de sa moustache, mais je remarquais qu'il ne souriait pas.

A force de le contempler, j'oubliais presque sa compagne, mais elle eut un geste affectueux. Elle lui prit le bras. Il ralentit sa marche. Je devins rouge et tremblante. J'aurais voulu les désunir.

Où étaient mes belles résolutions de concorde ? Je m'étais cependant promis de ne rien vouloir contre leur union, même en pensée, mais sans doute la jalousie, que j'apprenais à connaître, m'insufflait-elle cette révolte.

Elle se développa soudain comme une flamme. Tout autour de moi me blessa : l'air, la terre, la mer, au loin. Je ne voyais plus que cette femme, sa femme qui s'appuyait à son épaule en un geste nonchalant et lassé. C'était un geste qui participait de l'humilité et de l'orgueil, de la soumission et de la possession, de l'esclave et de la protectrice.

J'aurais, à ce moment-là, donné des années de ma vie pour pouvoir serrer son bras, à lui, contre mon cœur, à moi !

Je perdais mon équilibre moral. Un nuage passait devant mes yeux. Je ne me reconnaissais plus. De fillette que j'étais encore par instants, je devins une femme féroce, voulant à tout prix garder son bien... un bien qui ne m'appartenait pas, mais que je m'étais adjudgé par une fantaisie imprévue de mon cœur.

Où était mon repos ? Depuis le soir tragique de juillet, je l'avais perdu. J'espérais que l'amour me sauverait d'une obsession qui avait pour sujet la vie d'un homme.

Mes chiens, subitement, coururent au galop, je ne sais sur quelle piste. Leurs aboiements surprirent les promeneurs. La femme lâcha le bras de son compagnon et se retourna. Ils me virent.

Je m'arrêtai. Ils m'examinèrent. Avec étonnement, mes yeux se fixaient sur Mme Descré. Elle m'apparut plus âgée que je ne l'aurais supposé. Je la regardai avec avidité. Son visage fané, ses yeux ternis, ses cheveux grisonnants me causèrent une sorte de confusion.

J'étais gênée que ce monsieur eût si mal choisi son épouse. Près d'elle, il était un jeune homme. Ah ! que je le trouvais bien ! Il était mieux encore que je ne l'avais jugé.

Sans penser que je pouvais paraître indiscrete, je continuai d'avancer à petits pas, comme une personne déterminée.

Qu'allais-je dire ? Je voulais absolument leur parler.

J'avais vu la dame tressaillir au moment où les chiens avaient surgi près d'elle, et je trouvais que des excuses étaient nécessaires.

Je me hâtai :

— Madame, je vous demande pardon pour les chiens... Ils vous ont effrayée...

— Un peu, mais ma peur a été vite passée, me répondit Mme Descré aimablement.

M. Descré s'inclinait devant moi. D'un coup d'œil, je me fortifiai dans ma conviction d'être devant un homme distingué. Mon sang battait dans mes artères à me faire perdre connaissance alors que je saluais.

Je crus rester dans la note que je désirais, c'est-à-dire que je m'évertuai en un salut sans art, ainsi qu'une personne effacée qui n'a pas l'habitude des usages mondains. Je repris :

— Je regrette que vous ayez eu peur, Madame. Ces chiens ne sont pas méchants. Je les promène chaque jour. Ils appartiennent à Mme de Caye, dont je suis la dame de compagnie.

J'avais trouvé brusquement cette fonction, enchantée de ma présence d'esprit et de mon stratagème.

Mme Descré répliqua gracieusement, mais avec une nuance — oh ! à peine perceptible ! — de protection, ce qui m'amusa :

— Vous connaissez probablement bien le pays ?

— Parfaitement. Et je l'aime beaucoup. Jamais je ne m'y ennueie.

J'allais devenir enthousiaste, mais je réprimai mon ardeur. Je voulais être une personne posée, sans éclat.

— Pourtant, vous n'êtes sans doute pas de ces parages ?

— Je n'en suis pas très éloignée, ripostai-je d'une voix sans intonation.

J'aurais voulu entendre M. Descré. Il me regardait comme s'il ne me voyait pas. Je risquai :

— Vous vous promenez tous les jours ?

— A peu près. Il faut connaître le pays où l'on va vivre.

Ma surprise allait croissant, en écoutant Mme Descré. Il me semblait qu'elle ne considérait pas son compagnon comme un mari.

Et je faillis bondir de joie et chanter un hymne à Dieu lorsque ces paroles miraculeuses parvinrent à mon oreille :

— Mon fils aime beaucoup la Bretagne. La mer l'attire, la lande le séduit.

Juste ciel ! C'était son fils ! Elle n'était pas sa femme ! Je regardai les doigts de M. Descré. Il ne portait pas d'alliance. Il n'était pas marié.

Je ressentis un tel bonheur de ces constatations que j'eus une peine extrême à retenir mon exubérance. Cependant, les paroles sages de maman s'imposèrent à moi et me guidèrent.

— Puisque vous vous promenez, reprit Mme Descré, nous pourrions peut-être excursionner dans des endroits curieux ?

— Naturellement ! m'écriai-je. J'ai du temps de libre, parce que Mme de Caye, à cette heure-ci, fait sa correspondance. J'ai trois heures devant moi, chaque jour.

Quel hosanna mon cœur chantait ! Quelle allégresse s'infiltrait dans mon sang ! Je n'osais plus regarder M. Descré, de crainte qu'à travers mes verres jaunes il ne fût ébloui par mes yeux fulgurants.

Il ne prenait sans doute aucun plaisir à ma compagnie, car son visage se recouvrit petit à petit d'une ombre douloureuse.

J'aurais voulu m'informer de ce qui le peinait. La pitié envahissait mon cœur et déjà des élans d'infirmière me soulevaient pour panser les blessures morales que je lui soupçonnais.

Je ne pus contempler longtemps son air désabusé. Voyant sa mère me parler, il me salua soudain en disant :

— Je suis forcé de rentrer très vite pour certains détails d'aménagement. Je vous laisse, Mesdames.

Hélas ! je ne pouvais pas le retenir ! Je devais paraître indifférente. Je le suivis des yeux et je murmurai en me tournant vers sa mère :

— Comme il a l'air absorbé !

Mme Descré tressaillit, et, plongeant ses yeux dans les miens, elle articula d'un ton nerveux et rapide :

— Vous l'avez remarqué ? le pauvre enfant ! Elle avait prononcé ces derniers mots presque bas, et il fallait mon oreille fine pour que je les entendisse.

Je les attrapai au vol et je demandai :

— Pourquoi le plaignez-vous ?

Elle parut choquée de mon indiscretion et ne me répondit pas. Ses traits se figèrent un peu et elle me questionna à son tour.

— Mme de Caye est-elle une personne agréable ?

Cet intérêt m'amusa et je faillis rire. Cependant la demoiselle de compagnie que j'avais nommée Maria Lespir, devait s'attendre à cette question.

Il me vint que cette dame voudrait peut-être entrer en relations avec maman, et j'entrevois de joyeuses complications dans l'imbroglio que j'aurais suscité. Il valait mieux présenter ma mère sous des dehors peu accessibles, afin que Mme Descré ne souhaitât pas trop vite des rapports de bon voisinage. Je répondis d'un air contrit :

— Mme de Caye est restée assez réfractaire aux visites, depuis la mort de son mari. Elle ne tient nullement au monde ; cependant, comme elle n'aime pas la solitude, elle a pris une demoiselle de compagnie.

Mme Descré réfléchissait. Je ne sais si elle était déçue, mais elle ne poursuivit pas son enquête. Je craignais qu'elle ne s'informât de la famille que possédait maman, mais elle ne s'occupa même pas du nombre de ses enfants.

Je n'osai pas montrer l'amabilité que mon contentement me faisait éprouver. Je me cantonnai dans un rôle passif, afin de ne pas provoquer de méfiance.

Nous nous quittâmes, enchantées l'une de l'autre : elle, parce qu'elle avait trouvé un exutoire, et moi, parce que je lui avais suggéré l'idée de la conduire sur mes rochers préférés. J'avais ajouté, avec la plus parfaite apparence d'insouciance, que son fils serait ravi de connaître cet endroit, étrange entre tous.

Sa curiosité fut vivement éveillée, et, quand nous eûmes convenu de notre rendez-vous, je la quittai.

Je m'observai durant quelque cinquante mètres, donnant à mon allure une pesanteur de femme qui porte le poids d'une trentaine alourdie. Mais, sitôt que je fus cachée par un tournant, j'enlevai mes lunettes, et je bondis à l'exemple de mes chiens. Les bonnes bêtes retrouvaient leur jeune maîtresse avec ses fantaisies, et elles jappaient joyeusement.

Ce fut dans un délire de joie frénétique que j'escaladai les marches du perron, que je courus à travers les vestibules pour surgir sans frapper dans la chambre de maman.

Je hurlai littéralement en criant :

— Il n'est pas marié !

Ma mère, en train d'écrire, avait sursauté en m'entendant. Elle s'exclama :

— Quand donc auras-tu plus de tenue ?

— Il ne s'agit pas de tenue ! Je t'annonce que M. Descré n'est pas marié !

Maman me regarda sans comprendre. Je repris :

— Alors, je puis l'aimer tant que je voudrai ! Je ne le vole à personne. Il est à moi, tu entends, ma petite maman, il est à moi !

— C'est épouvantable, dit maman froidement, d'avoir une fille aussi exaltée. Tu divagues littéralement.

— En quoi ? m'écriai-je, furieuse de ne pas voir une joie à l'unisson de la mienne.

— Tu ne comprends rien à la vie. Sous prétexte que ce monsieur n'est pas marié, tu te figures que tu vas l'épouser ! C'est ridicule d'ingénuité. Il est probable que tu ne lui plairas pas. D'autre part, je puis te refuser mon consentement. Je n'ai pas besoin de te répéter que le mariage pour toi me semble interdit. Il faudrait que tu te confesses minutieusement. Tu ne peux apporter dans ton foyer une conscience que les remords assombrissent. Comment élèverais-tu tes enfants ?

J'écoutais. Un combat se livrait dans mon esprit. Il me semblait que j'avais mérité le bonheur. Cependant, je criai :

— Je ne me marierai pas, mais je puis avoir une affection.

— Qu'entends-tu par là ?

— Tout le monde sait ce qu'est une affection ! C'est une personne qui partage vos goûts et à qui l'on se confie.

J'avais éloigné le terme d'ami, à dessein, pour ne pas offusquer maman, mais elle me répondit :

— Oui, et cette personne vous donne un baiser, comme le voulait Jean-Marie !

Je devins rouge, et une irritation s'empara de moi.

— Il ne s'agit pas d'un rustre ! M. Descré est un homme du monde. Mais c'est un mélancolique qui a dû souffrir et je veux le voir sourire. Je veux que son visage s'illumine par moi, mais je ferai tout mon possible pour qu'il ne se marie pas avec une autre.

— Tu es possédée du démon, murmura maman atterrée.

— Pas du tout !

Après cette affirmation catégorique, je me tins immobile, songeuse. Au fond de mon âme surgissait une merveilleuse éclosion. L'aube d'un beau destin se levait et la vie s'établissait devant moi, comme une fête continue.

Un émoi tremblant, joyeux, m'inondait. Je riais sans le savoir et j'avais du mal à retenir le chant qui bruissait dans mon cœur.

— Où vas-tu ? où vas-tu ? se lamenta maman.

Je ne répondis pas, parce que, soudain, mon bonheur recula dans l'obscurité. Je fus saisie d'une peur folle que cet homme me dédaignât et méprisât mon attachement.

Mais pourrait-il repousser mon cœur neuf et la tendresse si pure qui m'animaient ?

Ma confiance et ma candeur lançaient un « non » hardi. Je crânai et je dis en riant :

— Quelle histoire sombre pour si peu de chose ! J'aimerais ce monsieur en silence, et il ne saura même pas qui je suis. Sais-tu que je me suis fait passer pour ta dame de compagnie.

Maman se couvrit le visage de ses mains.

— J'avais des lunettes jaunes de papa, avec une casquette à mentonnière qui cachait presque ma figure. Mon aspect était si vieillot que la mère de ce grand fils paraissait plus jeune que moi !

Après avoir dit ces mots, j'éclatai d'un nouveau rire qui résonna comme une cascade.

— Pourquoi as-tu agi de cette façon burlesque ?

— Pour obéir à ton désir. Tu craignais que je ne fusse compromise, alors je me suis abritée sous le seul moyen à ma portée. Je m'appelle Maria Lespir.

Je racontai notre rencontre par le menu.

— Quelle comédie ! gémit ma mère.

Je ne relevai pas cette exclamation. Mon attention se concentrait sur le jour qui baissait. La brume ne s'était pas dissipée et le crépuscule s'emparait du paysage. Or, j'aurais voulu me promener.

Maman me dit :

— Je suis très mécontente que tu t'exposes à des aventures aussi ridicules. Que diront ces personnes lorsqu'elles connaîtront ta personnalité ?

— Je ne leur cacherai pas la vérité ; je leur avouerai que tu as eu peur de mes excentricités. Et puis, ajoutai-je, leur opinion doit t'être indifférente.

Ma mère ne répondit pas. Elle s'était enfoncée dans un fauteuil et regardait l'âtre où flambait une bûche.

Je criai :

— Cette flamme est mon image. Elle va où elle veut !

— C'est-à-dire, protesta vivement maman, que ta volonté n'exerce aucun effort pour se retenir. Ton imagination vagabonde, comme ta personne, au gré de ses caprices.

Ces paroles de ma mère me frappèrent vivement. Suis-je donc le jouet d'une force supérieure ? Je ne le crois pas. Ma volonté sait se contraindre quand il le faut. Je protestai :

— Pour tout, excepté pour cet amour qui vient d'éclorre dans mon cœur, je suis forte. Mon libre arbitre s'affaiblit dès que je pense à lui.

— Tu es folle ! cria ma mère.

— Alors, tu sais qu'il n'y a pas de guérison.

Maman me regarda, non sans terreur.

— Tu es folle ! répéta-t-elle avec éclat. Il y a quelques jours, tu aimais M. de Nadière, et aujourd'hui, c'est M. Descré. Tes sentiments n'ont aucune consistance.

— Je ne puis t'expliquer, maman, répondis-je posément, pourquoi j'étais poussée vers M. de Nadière ; je suppose que c'était uniquement parce que Jeanne de Jilique avait dû le faire souffrir. Je m'apitoyais sur ses souffrances.

— Supposées ! raila maman.

— Si tu le veux. Mais, aujourd'hui, j'ai vu M. Descré, et c'est sa personne que j'aime, sa personne à travers laquelle transparait son âme haute, une âme blessée qui a besoin de réconfort. Maman ! Maman ! Tu m'as donné un cœur chaud. Est-ce ma faute s'il s'incline vers ceux qui souffrent ?

— Oh ! articula maman d'une voix où roulaient des sanglots, si je pouvais croire « encore » à ton cœur compatissant ! Mais j'ai la vision d'une cruauté, et ma vie n'est plus qu'un martyre.

A ce moment, on annonça M. le curé. Ma mère reprit un visage moins affligé et j'allai au-devant de notre pasteur.

Il comprit, avec sa fine divination des âmes, que le sujet

de notre entretien était brûlant, mais il n'y fit aucune allusion.

Il prit le siège que je lui offris, étendit ses mains devant la flamme et commença :

— Je viens vous solliciter pour une œuvre charitable. Une pauvre femme est malade, sans un sou vaillant. Est-ce que ma petite Marane pourrait s'en occuper ?

— De tout mon cœur ! affirmai-je impétueusement.

— Ah ! je la reconnais bien là, dit aimablement M. le curé.

— Cependant, répliquai-je, maman ne croit plus à mon cœur.

— C'est vrai ? s'exclama-t-il en riant.

Ma mère retrouva subitement son visage contracté ; notre visiteur le remarqua, mais ne dit rien.

Alors maman s'écria :

— Marane est incompréhensible ! Je ne sais si elle est bonne ou mauvaise, mais elle ne suit que son instinct.

— Oh ! oh ! c'est grave, interrompit M. le curé.

— Tout cela, ripostai-je à mon tour, parce que j'aime M. Descré.

— M. Descré ? interrogea notre pasteur, abasourdi.

Maman était devenue rouge. Elle me dit sévèrement :

— Tu aurais mieux fait de te taire.

— Et pourquoi ? M. le curé connaît toutes les faiblesses. Je puis lui avouer la mienne.

— Qui est M. Descré ?

— Un voisin charmant, plaçai-je vivement, un homme intelligent et triste. Je l'ai aimé tout de suite, sans lui avoir parlé. Et si vous l'aviez vu, Monsieur le curé, vous auriez eu les mêmes sentiments que moi à son égard.

— Vous jugez, Monsieur le curé, du déséquilibre de ma fille ! s'écria maman.

— Ma petite Marane, j'aurais besoin de vous voir un peu longuement. Ce soir, je n'ai pas le temps de causer avec vous.

— Oh ! oui, confessez-la, murmura maman, elle en a grand besoin.

Le bon prêtre me regarda.

Tranquillement, je lui dis :

— Ce sera pour beaucoup plus tard, Monsieur le curé ; je ne veux pas du tout me confesser en ce moment.

J'entendis un cri terrible. C'était maman qui l'avait poussé. Elle bégaya d'une voix saccadée :

— Vous voyez... vous comprenez... elle a un secret horrible qu'elle nous cache.

Epouvanté, le pasteur murmura :

— Sauvez-la, Seigneur !

Je les contempiais tous deux avec un désespoir muet.

### XIII

Le lendemain, je me réveillai d'humeur gaie. J'avais une perspective heureuse pour ma journée.

Je devais rejoindre Mme Descré et lui montrer mon rocher favori. Je supposais bien que son fils nous accompagnerait. Toute la matinée, je chantai, et maman s'informa de la cause de ma joie.

Je ne la lui célaï pas. Je l'éclairai avec la plus entière franchise.

— Cet après-midi, Maria Lespir ira se promener avec la mère de l'homme qu'elle aime.

Cette réponse eut le don d'exaspérer maman.

— Je t'enfermerai !

— Oh ! maman, je vais me méfier. Comment peux-tu me faire peur ainsi ! Je ne veux pas être impolie en manquant de parole à cette dame.

— Je t'accompagnerai !

— Sur les rochers où tu as le vertige ?

Maman ne me répondit pas. Je connais sa terreur des escalades. Elle dit :

— Pas plus que moi, cette dame ne pourra grimper dans ces chemins dangereux.

— Oh ! dangereux. Ils sont faciles ; puis, si elle reste en route, cette maman, tant pis ! J'escaladerai seule avec le fils.

— Je te l'interdis.

J'avais trop parlé et je craignais que ma mère ne me retint de force. Je devins douce et attentionnée.

Maman restait soucieuse.

Quand elle me vit, me préparant pour sortir, elle me répéta :

— Ces promenades me déplaisent !

— Puisque je suis Maria Lespir...

— Si ces personnes prennent des informations, tu seras humiliée.

— Oh ! moi, l'humiliation ne m'embarrasse pas !

Pour changer le cours des idées de maman, je lui donnai une représentation de ma transformation. Le béret à mentonnière, les lunettes jaunes, l'imperméable usagé, formaient un ensemble accablant.

Maman n'eut pas un sourire et elle murmura :

— Cette mascarade m'afflige. Tromper ainsi son prochain est mal. Je vais envoyer un mot chez ces Descré pour les prévenir que tu manqueras cette course.

— Tu n'y penses pas, maman ! Tu n'as pas à t'occuper des promenades de ta dame de compagnie. Réfléchis au peu de distractions que j'ai ! Je vais passer une heure avec une personne agréable.

— Nous allons partir pour la ville.

— C'est là que j'en rencontrerai des messieurs ! Que je les regarderai passer de mes fenêtres. Tu leur interdiras notre rue ?

— Tu es insolente.

— Je vais prévenir Mme Descré que nous partons pour une ville déserte.

Et je m'en allai, sans que les défenses, les reproches de maman pussent m'influencer.

J'étais odieuse, mais ces gronderies ne me touchaient pas. Je ne voyais que le profil de M. Descré se penchant vers sa mère.

Je galopai à m'essouffler. Mes chiens, heureux, sautaient autour de moi, avec des cris de joie qui répondaient à mon contentement.

En vue de la maison des Crares, je ralentis mon allure et je pris un air pondéré. Mme Descré était dans le jardin en train de surveiller la plantation d'un arbuste. Voyant mes chiens, elle s'aperçut que j'arrivais. Elle vint au-devant de moi.

— Vous êtes exacte, Mademoiselle, me dit-elle, avec une amabilité qui tempérerait une certaine hauteur adressée à la personne subalterne qu'elle me supposait être.

Je répliquai d'une façon terne :

— C'est la moindre des choses.

Elle reprit :

— Voulez-vous entrer, pendant que je compléterai ma toilette ?

— Très volontiers.

Et j'ajoutai pour mes chiens, en les menaçant de la cravache :

— Rasco ! Sidra ! Attention ! Vous allez m'attendre ici, sans mordre personne. C'est compris ?

Mes bonnes bêtes se couchèrent devant l'entrée et donnèrent l'impression de chiens de pierre.

Mme Descré me contemplait. Son front parut soucieux et elle murmura :

— Vous avez une voix de commandement.

Je me hâtai de reprendre plus d'humilité. Je suivis la maîtresse de maison. Elle me laissa dans un petit salon. L'arrangement en était délicieux. Je regardai les objets un à un, en attendant que Mme Descré revînt.

J'attachais, jusqu'alors, peu d'importance aux meubles, aux tentures, mais je trouvai, pour la première fois, qu'un joli mobilier aide à vivre.

Je supposais que ce cadre me plaisait tant parce que M. Descré y habitait. J'admirais ce goût parfait et me disais que tout ce que je contemplais là était l'œuvre de ce beau jeune homme à l'expression désabusée.

J'étais en extase quand Mme Descré se montra :

— Me voici prête, me dit-elle ; mon fils nous attend dehors.

A l'idée de le voir, mon cœur s'arrêta de battre. J'avais les talons cloués au parquet et je ne pouvais plus avancer. J'étais sans voix, et, à travers mes lunettes jaunes, je regardais Mme Descré.

— Partons !

Je dus accomplir un effort violent pour me libérer de la torpeur qui m'avait envahie.

Devant le perron, M. Descré s'étonnait de mes chiens, lesquels, comme deux cariatides, ne bougeaient pas. Leurs museaux, levés vers le seuil que je devais franchir, étaient immobilisés. Quand ils me virent, ils se dressèrent, et leurs bonds joyeux, ainsi que leurs aboiements, opérèrent sur moi une détente salutaire.

Je descendis les marches, tout en leur ordonnant de se taire.

M. Descré me salua et me félicita :

— Ces chiens sont fort bien dressés !

Cette remarque me flatta. Je me retins pour ne pas parler longuement de mes deux inséparables. Je me contera*tai* de répondre :

— Ils sont fort intelligents.

Nous partîmes. Nous marchions tous les trois de front. Mme Descré tenait le milieu et c'était elle qui parlait.

Elle s'adressait souvent à son fils pour lui souligner la beauté d'un point de vue, l'étrangeté d'un pan de paysage. Avril allait naître et la terre commençait à être en rumeur.

On entendait des pépiements et les fleurs sauvages s'ouvraient.

Je marchais assez lentement pour laisser croire à mes compagnons que je n'étais plus très jeune, et aussi, je dois l'avouer, pour que la promenade durât plus longtemps.

Cependant, je grimpai allègrement. Madame Descré le remarqua :

— Vous avez l'habitude de ces montées. Quelle dextérité !

Je ne voulais pas rire, de peur de trahir la jeunesse que je cachais. M. Descré ne parlait guère. Je voyais qu'il modérait son pas par égard pour sa mère, et j'évoquais la rapidité avec laquelle nous escaladerions ces sentiers abrupts, si nous avions été seuls.

Nous arrivâmes au point que j'avais choisi. Mes compagnons s'exclamèrent d'admiration en découvrant la beauté du site qui se profilait à nos regards.

Rasco et Sidra m'encadraient en cherchant la tresse qu'ils devaient tenir dans leur gueule pour me garder. Ils ne comprenaient pas pourquoi mes cheveux se cachaient sous ma mante.

Je posai une main sur chaque tête, et cette caresse les

rassura. M. Descré examinait les chiens. Pour la première fois depuis notre départ, il m'adressa directement la parole :

— Quelles bonnes bêtes ! murmura-t-il, pensif ; quelle fidélité et quelle loyauté !

Je ripostai de ma voix habituelle :

— Ah ! elles sont plus compréhensives que bien des humains.

Ce fut à mon tour d'être examinée. Son regard profond fouilla mon âme. Je me détournai, ne me rappelant plus que mes lunettes voilaient mes yeux.

— Il ne faut pas toujours penser aux laideurs de l'existence, Ned.

Sa mère l'appelait Ned, surnom familial.

J'avais lancé ma phrase inconsciemment. Je ne sais pourquoi le souvenir de Jeanne de Jilique m'était revenu en mémoire et je pensais à sa fourberie. Je revivais encore la souffrance dont elle avait bafoué ma fervente amitié. Cependant, je fus détournée de ce passé par la voix de M. Descré.

Il disait d'un accent assourdi :

— La nature, heureusement, est une grande consolatrice. Ici, tout se calme, tout s'efface, la vague glisse sur la vague et la vie passe en engloutissant les drames.

— Comme vous avez raison ! affirmai-je en une impulsion que je ne pus maîtriser.

Ce fut Mme Descré qui, cette fois, m'observa avec plus d'attention.

Si j'avais été timide, son regard m'eût embarrassée, mais, à travers mes lunettes, j'aurais supporté tous les examens, sauf celui de Ned, devant qui je me révélais moins brave.

Je constatais que M. Descré éprouvait les mêmes impressions que moi. Je savais, comme s'il me l'avait confié, qu'il avait été déçu et qu'il avait souffert. Je devinais qu'il était venu dans ce pays pour y trouver un apaisement. Je ne l'en aimais que davantage.

Maintenant, il m'en coûtait d'avoir dissimulé mon identité. Dans un élan de sincérité, j'allais enlever mes lunettes, dégager mon visage et mes cheveux, quand M. Descré, qui était resté silencieux depuis ma réponse, murmura :

— Je vous quitte, Mesdames.

Sa mère n'eut pas un mot pour le retenir. Il nous salua gravement et il partit avec rapidité.

— Il veut être seul, murmura Mme Descré.

Elle le regarda s'éloigner.

Je restai pétrifiée. J'aurais voulu le suivre, et la présence de sa mère m'irritait.

— Qu'a donc monsieur votre fils ?

J'en voulais à cette mère de laisser ainsi s'enfuir loin de mes yeux celui qui me devenait si cher, et j'eus toutes les peines du monde à ne pas le faire voir.

Mme Descré ne me répondit pas tout de suite, puis elle prononça :

— Il pense à sa femme.

Je tressaillis violemment. Une sueur froide m'inonda. Comment, il était marié !

Des sentiments tellement tumultueux s'agitaient dans mon cœur que je faillis tomber à la mer, en roulant le long des roches. Je titubais. Il me semblait que ma tête allait éclater. J'eus beaucoup de mal à ne pas montrer mon désarroi.

Il fallait que cette mère fût bien préoccupée par son fils pour ne pas s'apercevoir du désordre moral où me plongeait cette révélation.

Je passai ma déception sur mes chiens. Prétextant un écart de Rasco, je le cravachai.

Mme Descré s'arrêta et s'exclama :

— Oh ! Mademoiselle !

Je criai :

— Ah ! il pense à sa femme ! à sa femme !

— Hélas ! murmura ma compagne, sans s'arrêter à l'étrangeté de ma phrase.

— Je ne le croyais pas marié. Il n'a pas d'alliance !

— Sa femme est morte, me répondit cette mère que je considérai alors comme un ange.

Une joie me transporta. Je saisis Rasco dans mes bras et je lui dis :

— Pardon, Rasco ; tu es un bon chien, et je ne te battrai plus jamais.

Mme Descré crut que je devenais folle, car elle hâta le pas tout en murmurant :

— Mme de Caye a une singulière dame de compagnie.

— Près d'elle, je suis austère et correcte, mais devant la mer, je redeviens jeune et gaie.

Mme Descré eut la gentillesse de rire. Profitant de son humeur plus avenante, je questionnai :

— Alors, cette malheureuse jeune femme est morte ?

J'essayais de donner à ma voix un accent apitoyé que je ne ressentais pas.

— Oui, me fut-il répondu laconiquement.

— Je comprends alors la tristesse de votre fils, mais il pourra se consoler.

— Il est moins triste parce qu'elle n'est plus que parce qu'elle l'a rendu très malheureux.

— Ah ! lui aussi ? m'exclamai-je.

— Comment ! vous avez été mariée, Mademoiselle ?

Je partis d'un éclat de rire si franc qu'elle ne put s'empêcher de m'imiter.

J'étais si heureuse de savoir « Ned » libre que rien au monde, je le croyais, ne m'aurait fait pleurer.

— Mais, Madame, je ne m'appellerais pas mademoiselle si j'avais été mariée. Je pensais simplement à un de nos parents qui a été malheureux par une méchante femme.

J'inventai cette histoire parce que je ne voulais pas raconter l'épisode de ma tentative d'amitié.

— Ah ! bien, répondit ma compagne.

Je ne la questionnai plus. Je savais ce que je désirais. Le pauvre « Ned » avait été bafoué sans doute comme moi. Il avait cru trouver un cœur à l'unisson du sien, et il s'était trompé.

C'était donc la même cause partout. J'en arrivais à cette conclusion que j'étais créée pour consoler M. Descré, car il n'y avait au monde que deux êtres honnêtes : lui et moi. Nous étions tous les deux faits pour nous entendre parce que nous étions les seuls francs, sincères, intelligents et affectueux.

— Rasco ! Sidra ! Ayaya !

Et je courus devant Mme Descré ahurie. J'avais besoin de sauter, de disperser mon contentement. En chemin, cependant, je réfléchis que ma conduite était stupide, et j'attendis la promeneuse sur un roc.

Elle m'aperçut, immobile, songeuse.

— Que vous est-il arrivé ? s'enquit-elle avec crainte.

— Le mouvement m'était devenu tout à coup nécessaire, répondis-je d'un air grave.

— C'était une crise ? Vous y êtes sujette ?

Ah ! le bon rire qui s'échappa de mon gosier !

— Non..., non..., articulai-je.

— Vous êtes bien bizarre. Votre nature est rare.

Son ton était un peu ironique.

— Oui, répliquai-je tranquillement, je sais que la plupart des gens sont fourbes, tandis que moi, je suis loyale.

— En êtes-vous sûre ? interrompit-elle.

Je tressaillis parce que je me dérobaïs sous un faux nom. Ce n'était pas très franc, évidemment.

Puis, j'avais un secret au fond de ma conscience.

— Je suis certaine, dans tous les cas, de ne faire de mal à personne !

Je prononçai ces mots avec un peu de raideur, moi aussi, voulant montrer par là que je n'aimais pas non plus les intrusions.

Puis, tout à fait illogique, je demandai :

— Qu'est-il donc arrivé à Monsieur votre fils ? Il est jeune, et la vie sera longue pour lui s'il reste ainsi muré dans son chagrin.

J'avais pris un ton insinuant, plein de pitié pour amener des confidences.

Mme Descré n'y tint pas. Devant la grandeur de la mer, devant ce printemps qui soulevait la terre, elle crut à ma compassion qui n'était chez moi qu'un besoin avide de savoir.

— Mon fils s'est marié, dit-il, avec une jeune fille qui l'a ensorcelé. Il la croyait bonne et sans complication. Malheureusement, elle était fausse, rusée et aimait le mal. Elle savait que mon fils l'aimait tendrement, et elle a abusé de cet amour.

— Quelle rosse ! criai-je impulsivement.

— Oh ! Mademoiselle !

— Pardon, Madame. C'est le seul mot qui me soit venu à la bouche, en entendant ce lamentable récit. Les femmes, souvent, prennent plaisir à gâcher la vie des autres.

— Vous êtes une femme, cependant !

— Oui, mais je suis de celles dont on se moque aussi. Je parle avec mon cœur. J'ai souffert.

— Pauvre Mademoiselle !

— Et alors, Madame, que fit votre fils ?

— Comme vous, il a souffert. Il a supplié, prié, menacé, mais sa femme n'ayant pas de pitié, tous ses efforts ont été vains. Il était son esclave, et il supportait les ironies, les persiflages, les cruautés...

— Que les femmes sont cruelles ! interrompis-je, exaspérée. Et ensuite, Madame ?

— Le mouton est devenu enragé. Un matin, il a signifié à sa femme que si elle ne changeait pas d'attitude, il ne pourrait plus rester dans ce foyer qu'elle s'acharnait à rendre odieux.

Mme Descré s'arrêta de parler. J'en voulais savoir davantage.

— Madame, dites-moi ce qui est arrivé, je vous en prie ?

Il faut croire que mon accent était persuasif, parce que Mme Descré continua :

— Elle a cru que c'était une menace sans importance, comme les autres. Elle a ri et elle est partie avec des amies. Elle a envoyé le soir un mot à son mari pour le prévenir qu'il ne l'attendit pas pour dîner, que cela ne lui plaisait pas d'être en face de lui ce jour-là.

— Ah ! Ah ! murmurai-je, elle le croyait asservi à jamais ! Il s'est vengé, j'espère ?

— Oui, en quittant la maison.

Mme Descré se tut. Je plaignais « Ned ». Il s'était débattu dans les affres du désespoir, alors qu'il avait été dupe. Que sa femme ressemblait à Jeanne de Jilique ! Il pouvait donc exister des créatures assez basses d'âme pour se jouer des sentiments les plus purs ?

Je demandai :

— Et... elle est morte ?

— Oui, d'une pneumonie en rentrant d'un bal.

— C'est parfait, dis-je froidement.

— Oh !

Les yeux terrorisés de Mme Descré se posèrent sur mes lunettes jaunes.

Je ne baissai pas mon regard et je repris :

— Ceux qui sont méchants doivent périr.

— Juste Ciel ! s'écria ma compagne.

— Mais oui, Madame, le Ciel est juste, aussi Monsieur votre fils a-t-il été débarrassé de sa femme.

— Vous êtes terrible.

— Non, j'ose simplement affirmer mon opinion. Vous avez pensé ce que je dis, mais vous avez eu des scrupules pour l'avouer, parce que vous êtes modérée et bien élevée.

Je parlais comme une personne autorisée et Mme Descré, confuse par cette vérité que je lui imposais, ne savait que répondre.

Elle tourna la difficulté :

— Vous conversez souvent avec Mme de Caye ?

— Cela dépend des jours. A force de vivre en commun, les sujets s'usent.

Nous étions arrivés à la limite de nos propriétés. Je brusquai les adieux. J'aurais désiré que Mme Descré m'invitât pour le lendemain, mais elle ne le fit pas. Je compris que je lui avais déplu. Cela me chagrina, mais mon esprit se concentra sur « Ned ».

Je revins au manoir dans les meilleures dispositions. L'existence s'ouvrait de nouveau devant moi, comme une gerbe de fleurs. Nous étions tous les deux, Ned et moi, des victimes du destin.

Maman me reçut froidement :

— Enfin, te voici, après être sortie sans mon autorisation !

— Oh ! maman, tu ne pouvais guère m'empêcher de manquer de parole ! Puis, on n'enferme pas une jeune fille quand s'épanouit le printemps.

J'étais gaie, et je continuai au même diapason :

— J'ai une nouvelle à t'annoncer : M. Descré n'est pas marié, mais il est veuf.

— Tu me dis une chose tragique d'un air heureux ! Ne comprends-tu donc pas ce qu'est un veuvage ?

— Il y a veuvage et veuvage. Tu as pleuré papa qui était bon, mais M. Descré pleure simplement ses illusions, non sa femme.

— Marane !

— Maman ?

— Peux-tu légèrement parler de ces choses ?

— Mais, je n'ai pas connu la femme de ce Monsieur et je ne m'apitoierai pas sur le sort d'une personne qui a désespéré l'homme charmant que j'aime.

— Je te prie d'être plus réservée dans tes propos !

Je pensai que ma mère était dans ses humeurs sombres, ce qui lui arrivait depuis quelque temps. Je me doutais que j'étais pour quelque chose dans ce changement, mais je ne pouvais guère transformer les circonstances.

Pour le moment, mon âme était tendue vers M. Descré. Je rêvais. Je me promettais de belles promenades en mer, de grandes excursions le long de la côte. Je savais que nous ferions plus ample connaissance et qu'un jour il serait heureux de me trouver et telle que j'étais.

Cependant, je ne perdais pas de vue ce que M. le curé m'avait demandé et j'allai soigner la malade qu'il m'avait indiquée. C'était une brave femme qui habitait une mesure. Je lui portai de quoi se nourrir pendant quelques jours et j'y joignis un bon billet. J'avais quelque argent, maintenant, et j'étais heureuse d'accentuer mes largesses.

Je revins joyeuse, enchantée de moi et des autres. Je nageais dans un beau lac de pensées qui convergeaient toutes vers mon amour.

Maman pouvait bien s'évertuer à me dire qu'il faudrait beaucoup de sagesse dans mon esprit. Qu'en pourrais-je faire ?

Le printemps venait. Toute la nature s'enveloppait d'une lumière dorée. Mon âme s'illuminait, elle aussi. Je formais le projet d'aller me promener sous la lune bleuâtre. Passer une nuit dehors pour assister au réveil des nids me tentait.

Je chantais en entrant dans la chambre de maman. Elle me dit :

— Tu as donc tant de raisons pour être gaie ?

— C'est le printemps ! Les oiseaux bâtissent ! Et je parlais de mon trousseau.

— Ton trousseau ?

— Mais oui...

— Quelles sont ces nouvelles idées ?

— Nouvelles ? Je croyais que ces usages étaient vieux comme le monde. Quand on va se marier, on se préoccupe de son trousseau.

— Mais tu ne te maries pas !

— Cela ne tardera guère !

— Comment cela ? questionna maman en sursautant.

Ses yeux étaient écarquillés par la surprise.

Je prononçai tranquillement :

— Ne dois-je pas épouser M. Descré ?

Ma mère crispa ses doigts sur les bras de son fauteuil et elle me dit sévèrement :

— Ce sont des inepties que tu dérites là ! Je voudrais vraiment que tu t'appliques à devenir plus raisonnable.

— Je le suis ! Je sais que j'épouserai notre voisin.

— Il te l'a fait pressentir ? demanda maman avec une pointe d'ironie.

— Pas encore.

— Alors... ma pauvre enfant !

Je repris, toujours assurée :

— Bientôt, il ne pourra plus se passer de moi, et il sera bien heureux que je consente à devenir sa femme. Je dois avouer que je serai enchantée qu'il soit mon mari.

Ma mère, dans sa surprise, ne pouvait plus parler. Je racontais ces choses avec une telle assurance qu'elle se figura que je possédais des certitudes que je lui cachais.

Elle m'interrogea non sans sévérité :

— Je te prie de t'expliquer. Qu'est-ce qui te fait croire à ce dénouement ?

Avec une autorité grave, je répondis :

— L'amour.

#### XIV

Je devenais recueillie. Peut-être était-ce l'approche de mes dix-huit ans qui me transformait.

J'aimais me promener, moins pour franchir les buissons et admirer la nature, que pour rêver. Les spectacles variés qui se déroulaient sous mes yeux n'étaient plus le but principal de mes courses, mais le cadre nécessaire aux songes qui emplissaient ma tête et qui convergeaient tous vers M. Descré.

Malgré toutes les observations que maman m'avait faites à ce sujet, je restais convaincue qu'il serait mon mari. Ma foi dans cette réalité était inébranlable.

Je marchais plus posément, et mon âme se ressentait de ce calme. Sans doute, l'effort que j'accomplissais pour paraître une demoiselle de compagnie posée, m'aidait. Je m'en allais d'une allure sage, scrutant l'horizon sous mes lunettes jaunes, pour apercevoir celui que je voyais seul au milieu de toute cette nature.

Cependant, malgré toute ma hâte de le rencontrer, je n'allai pas du côté des Crares durant quelques jours. Une sorte de réserve me retenait, et aussi, ma présomption l'avoue, une grande sécurité.

Maman était satisfaite de cette abstention et surtout étonnée.

— Où es-tu allée, Marane ?

— A la ferme du Doc.

— Et puis ?

— Chez les Pendeneq, panser le petit blessé.

— Pas aux Crares ?

— Non, maman.

— Tu deviens raisonnable. Je suis contente que tu ne te compromettes plus en dirigeant tes pas toujours vers ces parages. Enfin ! tu oublies ce M. Descré, comme tu as oublié M. de Nadière.

Ma mère rit.

— Non, je n'oublie pas, mais je me recueille avant mon mariage.

Maman sursauta :

— Ton mariage ?

— Toujours... avec M. Descré.

— Encore ?

Le visage de ma mère se rembrunit.

— Tu t'entêtes !

— Nullement. Je suis logique dans l'enchaînement des faits.

— Quels faits, grand Dieu ?

— La marche de nos amours.

— Marane, je te prie de te taire !

Ma mère me regardait avec sévérité. Je repris, imperturbable :

— M. Descré est venu ici, pourquoi ? Pour oublier un affreux chagrin. Naturellement, un homme sociable comme lui ne pourra vivre seul, sans consolation. Or, je suis là. Je ne l'ai pas cherché, tu en conviendras, maman. Je l'attendais, c'est vrai, sans savoir comment il surgirait. Il vient. Je le trouve à mon goût. Je serais donc de la dernière sottise de ne pas essayer de le consoler. Je n'ai jamais vu que l'on procédât autrement dans les romans, ou même dans les biographies de personnages célèbres.

Maman était atterrée par mon raisonnement.

— Mais... commença-t-elle.

Elle cherchait des arguments.

— Ne te donne pas la peine de démolir l'édifice de ma logique. Tout arrivera comme je le dis.

— Et... et... l'imprévu ? articula maman, galvanisée.

— Il n'y en aura pas.

Ma mère me regardait comme si j'eusse été un démon. Elle m'attribua, pour une seconde, un don de double vue qui lui parut inquiétant.

Je me redressai, contente de l'effet que je produisais.

Je devais avoir dix-huit ans dans quelques jours. Je me réjouissais beaucoup de ce moment. En attendant, je me promenais dans mes endroits favoris, exprimant ma joie par des chants et des extases, devant le renouvellement de la nature.

Je voulais profiter de ma dernière année de solitude. J'étais si persuadée que j'aurais un compagnon l'année suivante que je le disais à chaque brin d'herbe.

Enfin, le matin de mes dix-huit ans arriva. Je fus grande à mes propres yeux. Je me sentais puissante.

Cependant, je ne variaï pas ma toilette. Je restai sous mes lunettes jaunes. Je gardai ma robe grise démodée, mon béret que j'entourai d'un voile plus léger et je m'enveloppai dans une cape moins épaisse.

J'avais l'intention d'aller contempler de mon rocher les vagues écumantes. Ensuite, je me dirigerais vers les Crares dans l'espoir d'apercevoir M. Descré. Il me semblait que,

pour mes dix-huit ans, je devais avoir cette joie. J'y comptais fermement.

Je partis avec mes chiens. Le temps était frais, agrémenté d'une brise qui faisait voltiger ma cape. Rasco et Sidra humaient l'air en aboyant joyeusement. Je sentais dans l'atmosphère une amabilité, un épanouissement riant qui me transportaient. Tout était accueillant : le sentier, le roc, le buisson, l'oiseau qui volait au-dessus de ma tête et le ronronnement des flots.

Quand j'arrivai sur la plate-forme étroite d'où j'embrassais l'étendue, mon cœur se dilata. Il me vint des élans de bonté, de larges ondes d'espérance. Je remerciais Dieu qui me faisait comprendre la nature.

Mon chagrin passé se dissolvait, mon souci s'envolait et mon secret lui-même était léger.

Je ne doutais pas une minute que M. Descré ne ressentît la même émotion que moi. Les éléments nous donnaient la leçon d'une grandeur pacifiante. Je me découvrais des indulgences infinies et j'aurais voulu que tous les prisonniers de l'univers sortissent de leurs geôles et saluassent le printemps comme un libérateur.

Ah ! j'aimais Dieu dans ces moments-là, avec une ferveur sans pareille. Je lui étais reconnaissante de m'avoir créée et je lui demandai de vivre longtemps pour assurer le bonheur de Ned Descré.

J'étais persuadée que j'étais la seule femme qui pût le rendre heureux, la seule épouse qui saurait lui faire oublier son chagrin.

Pendant un court moment, j'eus encore un accès de jalousie en songeant que celle qu'il avait aimée avait été souveraine de son cœur et qu'elle avait régné sur sa volonté.

Je me trouvais frustrée. Subitement, je pensais que j'aurais dû être l'unique. J'arrivais trop tard et cela me troubla quelque peu. Mais je reconquis vite ma sérénité en me disant que c'était à ce premier mariage que je devais de connaître ce futur compagnon.

Ces réflexions occupant mon esprit, je voyais plus rien autour de moi.

J'évoquai « Ned ». Je fermai les yeux durant quelques minutes. Quand je les rouvris, il était devant moi.

Je ne poussai nul cri de surprise. Je compris que mon âme se continuait par la réalité.

Simplement, je parlai :

— Quelle agréable coïncidence ! Vous avez trouvé le chemin pour monter jusqu'ici ?

— Mais oui, Mademoiselle ! J'étais curieux de revoir cette roche. Le temps est radieux et j'ai auguré qu'avec cette clarté, on découvrirait un horizon sans limites.

M. Descré souriait presque. Son visage était comme un printemps, lui aussi. Une chaude lumière s'échappait de ses yeux et ses lèvres perdaient le pli amer que j'y avais vu.

Je dis lentement :

— A regarder cette immensité, tous les chagrins se dissolvent. On est si petit devant elle, qu'on ne peut ressentir de peines inguérissables.

Il me regarda et murmura :

— Ma mère vous a appris ?

— Je sais que votre femme est morte et qu'elle vous a fait souffrir.

— Ce sont des souvenirs dont je suis un peu humilié. Je n'ai pas approfondi le caractère de la compagne que je m'étais donnée. J'aurais dû voir plus tôt que nous ne nous conviendrions pas.

— Oui, on se trompe, articulai-je fermement ; on remarque un visage qui plaît, on croit deviner une âme qui sera sœur de la sienne, et on s'aperçoit au bout de quelque temps que les deux cœurs ne vibrent pas à l'unisson. L'un a tout donné, et l'autre... a tout gardé.

J'eus, sans doute, une expression bien mélancolique en proférant ces paroles, parce que M. Descré me regarda, plein d'étonnement.

— Vous avez donc souffert, vous aussi, Mademoiselle ?

— De toutes mes illusions ! ripostai-je avec force. Je vivais solitaire et j'ai cru trouver une amie, mais elle s'est jouée de moi. Naïvement, je lui avais voué une tendresse, un dévouement inimaginables, mais elle n'a su qu'en rire. Elle possédait de jolis traits suaves et elle savait s'attacher les cœurs.

— Pauvre Mademoiselle, je vous plains bien. Mon histoire

ressemble à la vôtre. Ainsi que vous, j'avais offert le meilleur de moi-même. En retour, j'ai cru récolter un peu d'amour, mais je n'ai recueilli que dédain et moquerie. J'étais prêt à donner ma vie pour lui épargner une peine, un souci, mais l'ironie seule accueillait tous mes élans.

M. Descré pencha le front. Je murmurai :

— Tout ce désespoir se désagrègera au contact de cette belle nature. Dieu la déploie si enchanteresse à nos yeux, pour apaiser le tumulte de nos sentiments. Qui pourrait résister à cette magique ensorceleuse ?

— Vous avez peut-être raison. D'ailleurs, je ne veux plus aimer.

Je faillis pousser une exclamation en entendant ces paroles qui brisaient mon rêve.

Je regrettai d'être une dame de compagnie pleine de dignité, sans quoi j'aurais répliqué à la manière de Marane. Mais je m'interdis toute impulsion, et, d'un ton docte, plein d'onction, je conseillai :

— Ne prenez pas de résolution à la légère. Le cœur humain est une bête compliquée.

Mes paroles amenèrent un sourire sur le visage de mon interlocuteur. Je poursuivis avec une onction plus persuasive :

— Un jour vous serez surpris d'entendre ce cœur battre pour une autre femme, la vraie, celle qui vous rendra heureux, et vous direz : « Mais je ne savais pas ce qu'était l'amour avant de connaître cette si parfaite compagne ! »

Le visage de M. Descré s'épanouit complètement et je me rengorgeai. Il me semblait que j'avais d'autant mieux parlé que je défendais ma propre cause, et j'estimai que ce qualificatif de « parfaite » convenait fort bien au diplomate que je me révélais.

J'entendis une réponse qui me plut :

— Je ne sais quel baume étrange vous donnez à vos phrases, mais elles sont apaisantes. Est-ce peut-être votre conviction qui les souligne ; mais je devine en vous du cœur, de l'esprit et un certain humour.

Oh ! oh ! c'était bien là un franc succès !

La réalité justifiait mes pressentiments. Je marchais à grandes enjambées vers la conquête de mon futur époux.

Je répondis avec dignité :

— Merci, Monsieur. Je possède les qualités dont vous me complimentez. Je serais une sotte de ne point les reconnaître, et je n'ai pas à user d'une modestie qui ne serait pas de mise devant un tel paysage. Ici, tout est sincère, et nos paroles doivent être de même.

Il y eut un temps d'arrêt dans notre entretien. Evidemment, ma franchise surprenait M. Descré. Je devinais que sa femme ne l'avait pas habitué à une telle netteté de sentiments.

— J'avoue, me dit-il, à l'appui de ce que je pensais, que je n'étais pas accoutumé, dans le monde où j'ai vécu, d'entendre parler de cette manière.

Quels points je gagnais ! Il ajouta :

— La fraîcheur de vos idées, en même temps que leur maturité, m'émeut. Est-ce le calme de ce pays qui me force à juger les choses sous un autre aspect ?

— La nature qui vous enveloppe a ce pouvoir, mais elle n'agit que sur les cœurs purs. Les méchants ne l'aiment pas. Mais quand vous verrez, le soir, les étoiles scintiller au-dessus de la mer et la lune rire dans le ciel, vous goûterez davantage encore sa bienfaisante puissance. Avez-vous déjà vu le rayon qui danse sur l'eau, comme une libellule ? Ah ! Monsieur, être un rayon, une libellule, une perle de rosée !

— Mais, Mademoiselle, vous avez une âme au sens poétique très développé ! s'écria M. Descré, avec un regard sérieux.

Je crois qu'il oubliait que j'avais des lunettes. Je fus détrompée, parce qu'il demanda :

— Avez-vous donc les yeux si fatigués que vous ne pouvez vous passer de ces... de ces...

— ...Affreuses lunettes ! achevai-je sans rire, hélas ! oui, Monsieur, à force de lire la politique, les romans, les articles à Mme de Caye, j'en suis là.

— Pauvre Mademoiselle ! Il est dur de gagner sa vie.

Je me dispensai de répondre. Une joie m'envahissait : M. Descré épouserait certainement la demoiselle de compagnie de la comtesse de Caye.

Je pensai soudain que je me compromettais au sens conventionnel du mot, en restant ainsi seule avec un jeune

homme, sur une roche élevée au-dessus des eaux. Ma conscience était tranquille ; mais celle de maman ne serait certainement pas contente de me savoir poursuivant un entretien avec autant d'intimité.

Je pris mon air le plus grave pour exprimer le désir de m'en aller. Je n'étais guère sincère en débitant ces phrases, mais il faut parfois vaincre sa préférence pour accomplir son devoir.

— C'est l'heure où je dois rejoindre Mme de Caye.

— Il est déjà si tard ! s'exclama M. Descré. Alors, je vais m'en retourner aussi.

— Laissez-moi vous adresser une prière.

— Parlez, Mademoiselle !

— J'aimerais repartir seule. Je ne veux pas rencontrer un des fermiers du manoir pendant que je serai en la compagnie d'un jeune homme. Perdre ma situation me serait une grande mortification.

M. Descré, sans un mot, s'inclina comme si j'eusse été une reine, et il me laissa passer. Rasco et Sidra sautèrent devant moi comme des chèvres.

Que le retour me parut merveilleux ! Des insectes voletaient autour de moi. La mer, à ma gauche, continuait son chant, et la lande, à ma droite, se préparait au crépuscule. Des bandes pourpres s'étageaient à l'horizon, d'un côté, tandis que de l'autre, des gazes bleutées voilaient le ciel et la terre. Un bourdonnement s'apaisait sur la lande, alors que la mer devenait un peu plus houleuse.

Un enthousiasme me transportait. J'avais des ailes et un chant d'allégresse montait de mon cœur vers Dieu.

Au bas de la côte, je rencontrai Lucas qui conduisait une charrette :

— Bonjour, Lucas ! La nichée se porte bien ?

— Oui, Mam'zelle, grâce à vous !

— Ne parlons pas de cela.

— Ah ! j'y pense toujours !

— Vous avez tort.

Si mes réponses étaient riantes, les paroles de Lucas étaient mélancoliques. Je n'y pouvais rien et je le quittai en lançant un « Au revoir ! » joyeux.

De quoi aurais-je pu être triste ? Dieu avait posé mon bonheur à ma portée, et je le saisissais avec confiance.

Ce n'était pas une illusion. M. Descré était là, et les paroles que nous avons échangées ressemblaient pour moi à la plus douce des musiques. J'y trouvais des promesses, des serments et un accord de fiançailles.

Ah ! que mon imagination était vive et passionnée !

Le jour était aux rencontres. J'aperçus Mme Descré et j'allai à elle :

— Je vais au-devant de mon fils.

— Il est sur la plate-forme de la Mouette.

— Ah !

Cette mère, sans doute ombrageuse, me décocha un regard méfiant.

Je la bravai, sans réfléchir qu'elle serait ma future belle-mère :

— Oui, nous venons de passer quelques moments ensemble. Nous comprenons la nature de la même façon !

— C'était prémédité, cette rencontre ? dit-elle d'un ton un peu acidulé.

— Nullement. Elle était toute fortuite.

— Le hasard fait bien les choses.

— J'ai trouvé, moi, que la Providence les conduisait encore mieux !

J'avais lancé cette phrase avec une sérénité que m'eût enviée un grand philosophe.

Mme Descré dit :

— Je m'accoutume à vos étrangetés.

— Je vous en sais gré.

Je riais comme si cette conversation était une plaisanterie. Je discernais cependant dans l'attitude de Mme Descré une certaine nervosité.

Je la laissai aller à la rencontre de son fils, en songeant :

« Elle a la divination des mères. Elle pressent le filet que je tends autour de son bien-aimé. »

Quand je rentrai au manoir, maman m'annonça tout de suite :

— Nous passerons deux mois dans le Midi. Je viens d'avoir les réponses d'un hôtel. Nous partirons fin mai.

Je restai joyeuse :

— Nous ne sommes que fin avril. J'ai donc encore un grand mois pour achever la conquête de M. Descré et de l'amener à me dire : « Voulez-vous être ma femme ? »

— Je serai contente de t'arracher enfin à tes idées ridicules. Sois moins sûre de toi ! Puis, c'est déplorable pour une jeune fille de vivre ainsi dans l'inaction. Tu n'as plus l'âge de vagabonder dans les chemins. Tu devrais te rendre utile.

— A quoi encore, mon Dieu ?

Ma mère resta silencieuse. Elle savait que je cousais maintenant, que je brodais et que je tricotais, que je portais la plupart de ses ordres dans les fermes. Je lisais, et non seulement des romans, mais aussi nombre de livres instructifs. De plus, j'allais chez les malades et je ne reculais pas devant les soins à donner. Certainement, depuis le jour de mes seize ans, j'avais accompli quelques progrès.

Je repris :

— Je ne sais ce que je pourrais faire de plus ! Je fournis toutes les layettes du pays.

J'exagérais, mais cela n'offensait personne.

— Tu restes trop indépendante, répartit ma mère.

— Cela n'est pas nuisible, répondis-je ; puis, cela ne m'enlève aucune qualité. Je sais que j'ai du cœur, de l'esprit et un certain humour.

— Tu es bien renseignée ! Qui a pu te laisser croire ces choses ?

— M. Descré.

Maman était suffoquée.

— Ce monsieur n'est pas un homme bien élevé ! On ne se permet pas de faire des compliments à une jeune fille.

— Tout dépend des circonstances, dis-je sentencieusement. Quand on est dans un salon, où le marivaudage est de règle, j'aurais eu des doutes sur la sincérité des éloges d'un homme ; mais, quand on est en face de la mer, sous un ciel pur, on croit ce qu'un être ému vous raconte.

— Dois-je comprendre que tu t'es promenée seule avec cet inconnu ? s'écria maman, aussi scandalisée que dédaigneuse.

— Cet inconnu sera ton gendre ; donc, ne le dédaigne pas !

Nous ne nous sommes pas promenés, nous nous sommes rencontrés inopinément. Je puis t'avouer que cela m'a causé le plus vif plaisir. M. Descré, lui, n'a pas éprouvé tout de suite le même sentiment, mais je crois qu'après avoir échangé quelques paroles avec moi, il a changé d'avis. Mon cœur l'a touché, mon esprit l'a charmé, et mon humour l'a diverti.

— Quelle modestie !

— Heureusement, la modestie n'a rien à voir avec mes affaires. Il sera temps d'être modeste quand mon mari sera pénétré de mes qualités. D'ici là, il vaut mieux que je ne les lui cache pas. Et puis, il ne faut pas oublier que ces compliments s'adressaient très respectueusement à Maria Lespir, une pauvre fille obligée de gagner sa vie et qui a besoin d'encouragement.

— Comment, cette mascarade n'a pas encore été éventée ?

— Non, je suis prudente. Je ne suis pas encore Mlle de Caye pour lui, mais je me réjouis de le lui annoncer.

— Et moi, je me réjouis de t'enlever à cette atmosphère. Quand nous reviendrons du Midi, je suppose que tu auras changé d'idée. Tu prendras alors une existence plus sérieuse et surtout plus conforme à ton rang.

Je laissai parler maman. Elle me développait ses plans. A notre retour de ce voyage, elle voulait se rendre chez des cousins habitant la Nièvre. Elle retrouverait là-bas une compagne de couvent qui avait un fils de l'âge d'Evariste.

Sa santé devenant meilleure, elle pensait à s'évader du cadre où nous vivions.

Naturellement, mon frère profiterait aussi de ces promenades. Il nous écrivait beaucoup pour le moment et son précepteur était fort content de lui. A lire les lettres qu'il nous adressait, son élève était le jeune homme le plus charmant et le plus travailleur qui fût.

Maman était de plus en plus apaisée par ces bonnes nouvelles. Elle ne craignait plus l'horrible spectre de l'alcoolisme. Elle me citait l'exemple d'Evariste, et, ce jour-là, elle me dit :

— Ah ! si tu étais comme lui !

— Mais je ne veux pas préparer l'École centrale !

— Tu pourrais être plus patiente, plus réservée ; mais il te faut les aventures, les courses périlleuses, les cris...

— Je n'en abuse pas. Mon aventure est tout à fait banale, mes courses se limitent à la roche de la Mouette. Quant à mes cris, ils se bornent à deux « Ayaya » lancés à mes chiens ; ce sont là mes méfaits.

— Tu me tourmentes. J'ai toujours peur de te savoir à la merci d'une tempête.

— Je ne vais plus en barque !

— Et puis, ce M. Descré, cet étranger, ces entretiens absurdes.

— Je ne puis pourtant pas rester prisonnière dans ce manoir, parce qu'un homme intelligent a su découvrir la beauté grandiose de ce pays !

Ma mère secoua la tête. Evidemment, elle se sentait impuissante devant les circonstances.

Je poursuivai gaiement :

— Tout cela changera. Ne te fais pas de souci, ma pauvre maman. Le mariage éteindra les enthousiasmes. J'aurai d'autres buts. J'élèverai de chers petits Descré, et tu trouveras la vie admirable.

Maman se boucha les oreilles.

Cependant, ce soir-là, elle me donna pour mes dix-huit ans un superbe diamant de famille.

Je fus éblouie par ce cadeau.

Je le remis pourtant dans son écrin, en disant que je voulais d'abord porter à mon doigt une bague de fiançailles.

— Tu es bien gentille, maman ; mais ce beau bijou ne me causera un réel plaisir que lorsque je serai fiancée. Jusque là, je veux que mes doigts restent sans ornement.

— Agis selon ton inspiration, me répondit maman.

Dans ma chambre, je rouvris mon écrin et je m'amusai à contempler les feux du diamant.

## XV

Comme le temps était beau ! Quel charme se dégageait des arbres aux feuilles renouvelées ! Que le ciel me semblait pur et que la nature me semblait harmonieuse !

J'étais tout indulgence. Je pensais à des devoirs d'humanité. Je me sentais devenir meilleure. Et cependant, tous ceux qui m'entourent me paraissent lointains. Seul, Ned Descré est proche.

Je ne cherche pas à savoir pourquoi je l'aime. Je trouve cet amour naturel. Il est venu à moi, simplement. C'est ainsi que les vies doivent se nouer.

Je chemine dans les sentiers et la présence de Ned m'y suit. Je suis heureuse. Je n'éprouverai certes pas plus de joie quand je m'en irai à son bras et quand le murmure de ses paroles chantera à mes oreilles.

Ah ! que le lendemain de mes dix-huit ans me paraissait doux ! Jamais je n'avais contemplé avec autant d'extase le soleil qui disparaissait rayon par rayon. Jamais je n'avais remarqué cette ardeur sortie de la nuit et qui fait sentir une vie nocturne active.

Quelle exaltation je vécus, me sentant indigne de mon bonheur, m'y accrochant, le désirant de nouveau parce que je le méritais, pour me trouver, soudain, confuse devant lui.

J'aurais voulu posséder l'âme d'un petit enfant, afin de pouvoir dire à l'être que j'aimais : « Me voici, nous avons souffert, oublions notre peine, nous serons un monde nouveau. »

C'est avec une impétuosité que je ne me soupçonnais pas que j'allais vers cette clarté de l'amour. Je me comparais à une fleur qui sort de terre, malgré les frimas essuyés. Rien ne peut l'empêcher de fleurir quand arrive le printemps.

Ah ! que j'étais joyeuse et vive ! J'avais des ailes et mes talons ne touchaient plus le sol.

Je n'allai vers les Crares que quelques jours après mon anniversaire. J'étais toujours enveloppée de ma cape, je portais toujours mes lunettes teintées qui métamorphosaient la couleur des fleurs.

Je me promenais ce jour-là, jusqu'aux limites de notre parc, quand, venant vers moi, j'aperçus M. Descré.

Je devins timide soudain. Mon rêve était là, tangible. Je crus ne pouvoir supporter sa vue. Il me fallut un très gros effort pour tenir mon rôle. Ah ! que celui que j'aimais me parut grand et beau ! Sa démarche aisée avait une cadence harmonieuse et je ne pus m'empêcher de l'admirer.

— Bonjour, Monsieur ! Vous vous êtes égaré chez le voisin !

— Serait-ce vrai ?

— Mais oui, ce bois appartient à Mme de Caye.

— Je suis confus.

— Vous serez absous !

Mon accent était dégagé. Il me semblait même que je devenais bien coquette pour une demoiselle de compagnie.

— Je suis heureux de vous rencontrer, reprit-il, votre conversation me réconforte. Je broie moins de noir lorsque je vous ai vue. Votre manière de voir est saine, vos jugements sont sensés. Enfin, vous êtes pour moi la personnification de la droiture.

Eh ! eh ! je jugeais que mes affaires allaient bon train ! Je répliquai, avec une fausse modestie :

— Vous me comblez ! peut-être suis-je un peu trop franche.

— On ne l'est jamais trop ! s'écria M. Descré.

Cette opinion me plut.

— Vous avez beaucoup de délicatesse, continua-t-il, et vous parlez de la nature avec tant de justesse que l'on sent tout de suite votre âme haute.

Ah ! quel homme compréhensif il était ! Et comme il arrivait là où je voulais qu'il vint.

Quel triomphe pour la demoiselle de compagnie.

Il y eut un moment de délicieux silence entre nous, du moins je le jugeai tel, parce que j'étais orientée vers les plus belles perspectives. Tout à coup, M. Descré me dit :

— Je suis surpris que Mlle de Caye ne vous accompagne jamais dans vos courses. Est-elle souffrante en ce moment ?

C'était un coup direct que je ne savais comment parer ! Je m'y attendais si peu. J'étais en plein rêve et il fallait que la réalité m'en arrachât brusquement.

J'articulai péniblement :

— Mlle de Caye. Mlle de Caye.

M. Descré reprit :

— Votre réticence à en parler confirme ce qu'on nous en a dit, à ma mère et à moi.

— Quoi donc ? criai-je sans atténuer ma vivacité.

— Il paraît qu'elle est d'une indépendance et d'une fantaisie déconcertantes.

Hélas ! maman avait raison. Je ripostai :

— Oh ! vous devez savoir, Monsieur, que les jeunes filles ont toujours eu l'avantage d'être un sujet de conversation. Mlle de Caye n'échappe pas à la règle commune, mais elle est hors de soupçon.

— Comme vous êtes bonné et charitable, Mademoiselle. Ce n'est pourtant pas ce que l'on dit ; il me faut toute la confiance que j'ai en vous, et aussi mon amour de la vérité et de la justice, pour vous parler ainsi. Mlle de Caye est, paraît-il, étrange et cruelle, elle a des tendances assez vulgaires, et elle s'est enfuie d'un couvent où on l'avait enfermée pour la mater.

— Oh ! oh ! j'ignorais ces détails.

Je murmurai ces mots d'un accent défaillant. Mon beau rêve s'en allait-il à la dérive ? J'avais eu raison de n'avoir pas été modeste. Ma déception était effrayante et il me fallut une volonté d'airain pour ne pas me justifier en révélant instantanément à M. Descré qui j'étais.

Toute ma conduite désinvolte se retournait contre moi, mais amplifiée avec méchanceté.

J'eus le beau courage de ne pas me trahir.

— Par vous, Mademoiselle, qui devez la bien connaître, nous saurons, ma mère et moi, si ces informations sont erronées.

— Elles le sont, Monsieur !

J'avais prononcé ces mots gravement, avec un tel accent de conviction que M. Descré m'examina quelques secondes sans parler.

— Il est pitoyable alors, reprit-il, que la réputation d'une jeune fille soit ainsi abîmée. On ajoute encore qu'elle s'est compromise avec un jeune valet de ferme qu'elle voulait épouser. Il est malheureux que la descendante d'une noble et ancienne famille ait oublié à ce point ce qu'elle devait à l'honneur des siens.

« Je trouve douloureux de constater qu'une belle jeune fille, car il paraît qu'elle est belle et intelligente, n'ait pas pensé à faire un meilleur usage de ses dons.

Je cinglai l'air de ma cravache et je lançai d'un accent hautain, méprisant :

— C'est tout ?

M. Descré me regarda, surpris. Il ne me répondit pas, trouvant sans doute que mon ton était singulièrement impertinent.

Je répétais en le bravant :

— C'est tout ?

Mes yeux devaient flamboyer sous mes verres jaunes. Je criai :

— Quelle honte pour ceux qui ont sali une jeune fille aussi pure, aussi foncièrement scrupuleuse que Mlle de Caye ! Je suis contente que vous m'ayez posé ces questions sur elle, Monsieur, parce que je puis vous affirmer sur l'honneur que tout est faux ! Certes, Mlle de Caye n'est pas banale, peut-être peu soucieuse de l'opinion, mais sa droiture est indéniable.

— Je ne demande qu'à le croire, bien que les femmes soient souvent fourbes et rusées.

— Vous avez souffert par une femme, criai-je avec plus de force, et vous vous figurez que toutes ont le caractère de la vôtre. Heureusement, il existe beaucoup de femmes loyales.

— Vous, oui, Mademoiselle ! interrompit M. Descré.

— Moi..., oui ! et Mlle de Caye.

— Vous la défendez avec chaleur !

— C'est ma meilleure amie.

— Dites-moi alors quelles sont ses qualités et pourquoi on ne la voit pas se promener avec vous ?

Je luttai avec mon indignation. J'aurais voulu tout de suite me défendre, mais j'hésitais à arracher mes lunettes.

Une prudence instinctive me conseilla d'atermoyer. Je ne voulais pas aller trop vite. Dès que M. Descré saurait qui j'étais, je le prévoyais, il se confondrait en excuses et en compliments. Il serait peut-être plus ou moins flatteur, et, pour toute la vie, j'aurais un doute sur sa sincérité.

Je retins l'impétuosité qui m'aurait jetée dans le drame et je répondis en un terrible effort :

— Le récit serait peut-être un peu long pour le temps qui me reste ce soir. Un autre jour, je vous parlerai d'elle. Je me suis trop attardée ; il faut que je me sauve.

Je m'enfuis. J'étouffais. Ainsi ce misérable Chanteux avait poursuivi sa vilaine œuvre. Il avait voulu épouser ma mère en lui représentant qu'Evariste était un jeune homme perdu et moi une jeune fille éhontée bonne tout au plus à épouser un berger.

Il éloignait ainsi de moi tous les prétendants des environs en répandant des calomnies.

J'étais folle de douleur, et la mort de Chanteux me paraissait la plus grande preuve d'un Dieu juste.

Ah ! que le printemps de mon cœur avait brusquement disparu ! Je ne voyais plus que ténèbres autour de moi. Je frémissais de colère et d'humiliation. Ainsi, mes instincts tout innocents avaient été transformés, par cet affreux régisseur, en une abominable méchanceté.

Il avait été flagellé par mes dédains, et, rendu furieux parce que j'avais éventé ses projets et protégé ma petite maman, il se vengeait en abîmant ma jeune vie.

Je me trouvais sévèrement punie de n'avoir pas écouté les avis de ma mère. J'étais, je l'avoue, hostile à toute remontrance, mais ma conscience était blanche. J'aurais dû être moins attirée par le dehors, moins cassante avec le régisseur ; mais aurais-je pu vaincre une âme laide comme l'était celle de cet homme ?

Il avait son but précis : remplacer en tout le comte de Caye.

Combien je me félicitais d'avoir caché ma personnalité ! Jamais, sans ce stratagème, je n'aurais su les médisances qui se murmuraient, et je n'aurais pu essayer de me défendre.

Dieu, encore une fois, m'avait conduite.

Allais-je perdre Ned ? Rien que cette pensée épaississait des ténèbres autour de moi, et il me semblait que quelque chose s'écroulait dans mon cœur.

Je me trouvai en face de maman sans savoir seulement comment j'étais rentrée.

Je jetai ma cape, mon béret, mes lunettes sur le premier siège venu.

Je marchai de long en large dans la pièce jusqu'à ce que maman me demandât :

— Que se passe-t-il encore ?

Je restai un moment sans répondre, puis je criai :

— Ce misérable Chanteux m'a discréditée dans les environs !

Maman devint pâle, puis elle murmura :

— Je savais bien que ces choses finiraient mal.

— Et pourquoi ? A cause de cet homme exécration ! J'allais tranquillement dans la vie, ne commettant rien de répréhensible. Il a fallu que ce régisseur ambitieux voulût nous amoindrir. Il est mort, tant mieux !

— Marane !

Maman se dressait devant moi. Ses yeux agrandis se fixaient sur les miens, brillants comme deux escarboucles.

— Je répète mes paroles. Je n'ai jamais eu peur, heureusement, de ce voleur qui voulait devenir ton mari.

Ma mère fléchissait sur ses jambes.

— Marane ! murmura-t-elle en un souffle rauque, ne me rappelle pas ces circonstances ! Je ne sais que trop que tu as voulu te venger. Depuis ce temps, je lutte avec ma conscience. Je devrais te... te dénoncer.

Elle avait voilé son visage, et elle sanglotait dans ses mains.

— Quelle idée ! criai-je, bouleversée par la terreur, me dénoncer ! Et pourquoi ?

— Parce que tu as tué Chanteux ! murmura ma pauvre maman.

J'eus un frisson. Quel devait être le martyre que vivait ma malheureuse mère ! Pourtant je ne pouvais la tranquilliser. Elle guettait avidement le geste qui la rassurerait, mais je ne pus le faire. Ma gorge se nouait. Je craignais des complications.

— Maman ! maman ! implorai-je en pleurant, ne te torture pas ! tout s'effacera ! essaie de croire en ta fille. Je suis si malheureuse !

Mon chagrin crevait. De longs pleurs sortaient de mon être. Mes épaules étaient secouées par la violence de mes sanglots et je bégayais :

— C'est fini ! jamais plus il ne pourra m'aimer. Mon existence à peine commencée est déjà terminée.

Maman ignorait encore que ces renseignements me venaient de M. Descré. Elle me questionna :

— Par qui as-tu connu ces calomnies ?

— C'est M. Descré qui m'a mise au courant. Il ne savait pas que j'étais Mlle de Caye et il m'a appris qu'on la disait cruelle, capricieuse, fantasque et de goûts vulgaires.

— Oh ! s'exclama maman blessée.

— Tu sens combien j'aurais du mal à effacer ces mauvaises impressions.

— J'espère que tu n'essaieras pas de te justifier et que tu laisseras ce monsieur en repos.

Mais déjà l'esprit de justice s'infiltrait en moi et je m'écriai :

— Je ferai toute la lumière ! je ne veux pas qu'un Chanteux triomphe !

— Pourquoi t'abaisser !

— Ce sera me relever. Je m'expliquerai avec M. Descré et ensuite, s'il veut m'épouser, je le refuserai ! Mon avenir de bonheur est perdu. Je ne serai pas la femme d'un être qui aura dans l'âme ces doutes horribles sur sa compagne !

— N'exagère pas, Marane.

— Oh ! maman. Moi, cruelle, tu ne le crois pas, dis, maman ?

Ma mère ne me répondit pas. Je compris qu'elle n'était pas éloignée d'avoir cette pensée.

— Ma petite maman, insistai-je d'un accent pathétique, sois sûre de mon cœur. Ce Chanteux me révoltait tellement ! Je frémis encore de douleur en pensant qu'il voulait remplacer papa !

— Je te pardonne, Marane, mais l'épouvante est dans mon cœur.

— Non, maman, non.

Je voulais empêcher ma mère de parler. Cette scène me brisait parce qu'elle venait sur ma peine d'amour. Etre jugée ainsi par celui que j'aimais, me faisait l'effet de gouttes de plomb tombant sur mon cœur, et le pardon arraché à ma mère me paraissait une dérision.

J'avais hâte, maintenant, de revoir M. Descré pour lui raconter ma vie. Une horrible nuit régnait en moi. Si courageuse à l'habitude, je ne savais plus quel parti prendre.

Et pourtant, l'ensorcelant printemps illuminait la terre. Tout était rose. J'avais rêvé d'être heureuse et la fatalité s'abattait sur moi.

Au lieu du doux accord que j'escomptais, c'était un destin ironique qui cheminait près de moi.

— Ne pleure plus, Marane.

Mes larmes étonnaient ma mère. Pour une rare fois, elle mesurait ma sensibilité, mais elle se demandait de quelle cause elle provenait.

— Est-ce le désagrément de te savoir calomniée chez nos gens, qui t'alarme ainsi ?

— Oh ! non, chacun me connaît. Je suis désespérée parce que M. Descré me croit autre que je ne suis.

— Je t'avais prévenue.

— Je l'aime, maman.

— Toutes les jeunes filles ont un chagrin d'amour.

— Je veux faire exception ! criai-je avec colère.

— Nul n'y peut rien.

— Je me défendrai. Je veux que M. Descré soit à mes genoux ! Je veux qu'il devienne fou de moi, à cause de mes belles qualités !

— Que tu es passionnée, Marane ! J'ai peur de toi, je t'assure.

— Ne me crains pas, maman. J'ai une conscience claire.

— Non... parce que tu ne sais pas pardonner à tes ennemis.

Je regardai ma mère au fond des yeux. Elle tressaillit. Mes pleurs étaient séchés et j'eus même un sourire ambigu.

O joie ! elle me comprit.

— Marane ! cria-t-elle, transfigurée, en me prenant dans ses bras.

— Oh ! maman chérie, répondis-je d'une voix étouffée.

— Peux-tu me dire la vérité ? bégaya-t-elle, tremblante.

— Pas encore, murmurai-je en me dégageant de son étreinte.

Soudainement, elle avait rajeuni. Une lumière irradiait son visage et elle me contemplait souriante.

— Ah ! s'écria-t-elle, je revis ! Il me semblait pourtant que ton cœur était bon, mais je restais indécise comme

devant une énigme. Je suis rassurée. Tu peux retarder ton récit, je sais maintenant que tu n'as pu mal agir. Tes yeux ne se sont pas détournés et ils sont limpides.

Les paroles de ma mère étaient un baume calmant sur ma peine, mais elles n'effaçaient pas complètement mon irritation de me savoir mal jugée par M. Descré.

— Maman, demandai-je à brûle-pourpoint, suis-je assez belle pour me faire aimer ?

Ma mère hésita, puis elle dit lentement :

— Tu as des yeux admirables, ton teint est frais, ta bouche est d'un dessin agréable ; seul ton nez serait un peu large, mais les narines sont bien modelées.

Je restai soucieuse, puis je questionnai encore :

— Selon toi, si M. Descré me voyait soudain, serait-il touché par ma beauté ?

— Chacun possède son idéal, et j'ignore si tu plairais à M. Descré. Je ne le souhaite pas d'ailleurs, parce que je ne sais d'où vient ce monsieur, et je veux pour toi un mariage de toute confiance.

— Ce mariage serait bon et beau, puisque j'aime, mais, avec ces circonstances, il devient impossible. Je suis ennuyée de me savoir belle et capable d'inspirer un sentiment de tendresse. Il me serait désagréable qu'un cœur pût souffrir par moi. Je ne voudrais pas provoquer une affection à laquelle je ne pourrais répondre.

— Tu es une malheureuse enfant, me dit ma mère, tu as toujours des embûches devant toi.

Je m'étais ressaisie. Mes larmes ne coulaient plus. Il fallait lutter et je me sentais de taille à entrer en lice.

Cependant, je résolus de garder encore mon incognito devant M. Descré. C'eût été, selon moi, une victoire trop facile. Je n'aurais qu'à me montrer avec la beauté dont me gratifiait ma mère pour qu'il risquât le coup de foudre dont j'avais été atteinte.

Non, je voulais être aimée pour les qualités qu'il avait appréciées chez Maria Lespir.

Le courage me revenait. Dans mon excitation, je me retenais pour ne pas courir tout de suite chez les Descré. Mais il était un peu tard et il n'était pas possible de se présenter chez eux à l'heure du repas.

Maman épiait les jeux de ma physionomie. Elle voyait, tour à tour, ma bouche serrée ou souriante, la flamme de mes yeux qui voltigeait, douce ou joyeuse. Par moments, je redressais le buste et, à d'autres, je m'affaissais comme un pantin sans ressort.

A l'instant où j'eus cette dernière attitude, maman murmura :

— Quelle vie tu as en toi !

— Ah ! je ne la sens guère ! Il me semble, au contraire, que dix morts m'accablent. Je ne sais plus si j'existe ! Tout me paraît affaibli, lointain et cruel. Je n'aurai de paix que lorsque j'aurai revu M. Descré.

— J'ai peur de cet entretien.

— Il faut cependant qu'il ait lieu. Je ne puis rester avec cette réputation abominable. Il me semble qu'un fer rouge me brûle.

— Je suis torturée de te savoir parlant seule avec cet inconnu. Je devrais t'accompagner.

— Ce serait grotesque, puisque je suis ta dame de compagnie.

— Ces mœurs nouvelles me bouleversent. Vous prenez tant d'initiative, vous autres jeunes filles, maintenant.

— Ah ! maman, c'est fort heureux ! On défend son bonheur, son honneur, on sait où l'on va, et, si l'on montre ses défauts, l'entourage compte avec. On développe son énergie.

— Que tout cela est peu féminin !

— Hélas ! il faut du courage et de la force, puisque les plus faibles sont vaincus. Il s'agit de ne pas se laisser prendre au jeu d'un Chanteux. Tu tremblais devant lui. Pense à ce que serait devenu Evariste si j'avais eu peur, moi aussi.

Ma mère se tut. Mes paroles portaient évidemment.

Je passai la soirée dans une agitation extrême. Mes pensées tumultueuses m'absorbaient. En vain, maman essayait-elle de distraire mon esprit. Je ne pouvais m'associer à son effort.

J'aurais voulu ne pas me coucher. Je savais que je ne pourrais dormir. Dans mon cerveau enfiévré, j'entassais argument sur argument, afin de présenter dignement la défense de Marane de Caye.

## XVI

Jamais ma cape ni mes lunettes ne m'avaient semblé si lourdes que ce jour-là.

Je marchais d'un pas saccadé et je parlais tout en gesticulant. J'étais prête, Dieu me pardonne ! à haïr celui que j'aimais tant. Je trouvais invraisemblable qu'un homme pour qui je ressentais tant de tendresse pût croire tant de mal d'une jeune fille qui ne vivait que pour lui.

La télépathie était en faillite.

L'après-midi avait un ciel gris un peu nacré. Il convenait à mes sentiments ; il était indécis.

J'en arrivais à être perplexe. J'avais juré que je n'aimerais que M. Descré, puis, je m'étais dit que je ne voulais pas épouser un être près de qui j'aurais à me défendre. A l'heure présente, je flottais dans ma volonté.

Je trouvais dur de sacrifier cet amour qui me paraissait si beau et je me jugeais lâche de le provoquer. Puis, je me raccrochais à cette pitié due à ce malheureux bafoué par une femme.

N'était-il pas digne d'une tendresse sincère ?

Pouvais-je abandonner un de mes semblables à sa solitude morale, lui laisser croire surtout que toutes les femmes manquaient de cœur ?

Ne témoignait-il pas à leur égard d'un peu de mépris, bien qu'il estimât Maria Lespir.

Mes raisonnements se heurtaient à mille pensées extravagantes, alors que mon âme se grisait de mille leurres qui me paraissaient convaincants.

Je sentais que mon cœur n'était plus qu'une pauvre chose torturée et que tout mon bel amour s'exhalait de mon être en un amer regret.

Je souffrais avec passion.

Je gravissais le sentier comme on monte à l'assaut. Mais, à mesure que je me rapprochais du but, je me tourmentais.

L'inquiétude me dévorait. Pendant quelques secondes, j'eus la pensée de fuir, de laisser là toute lutte, toute peine

et de finir mes jours dans un couvent à l'abri de tout sentiment humain.

Mais je n'éprouvais nul attrait pour la vocation religieuse. Il me fallait me mélanger avec des humains à l'activité multiple.

Et, pour tout avouer, je voulais revoir M. Descré. Pourtant, j'étais contente de le haïr un peu. Il me semblait que cela compensait la ferveur que je lui vouais.

Soudain, il se profila devant mes yeux. Il était sur « ma » plate-forme. Il contemplait la mer d'un air pensif.

Je m'arrêtai. Je rajustai mon voile autour de mon visage. J'enfonçai mon béret et je resserrai ma cape.

Mon sang battait mes tempes à grands coups. Je ne ressentais plus aucune haine, mais un amour infini. Miracle du cœur.

C'était à cet homme, occupant une si grande place dans mon esprit, que j'allais présenter ma défense. Ses réponses décideraient de mon avenir.

Mes chiens me devancèrent et coururent à lui. C'était déjà un ami pour eux.

Je pris une allure compassée pour arriver à son côté.

— Mes hommages, Mademoiselle.

— Bonjour, Monsieur !

Combien ces salutations étaient cérémonieuses, banales, pour mon âme tourmentée, dédaigneuse de routine. Mais c'était le monde avec ses conventions que je détestais.

— Mme Descré se porte bien ?

— Elle est absente pour quelques jours.

Il y eut un silence ; puis je murmurai presque bas :

— Voulez-vous que je vous parle de Mlle de Caye ?

— Il me semble que ce serait fort intéressant.

Sa voix était un peu sourde. Je pensais qu'il était fort désireux d'entendre ce que je pourrais dire, mais qu'il craignait de montrer trop d'empressement. Ce n'est jamais courtois pour une femme quand un homme lui demande de parler d'une autre.

Je commençai :

— Marane de Caye...

Je fus interrompue tout de suite :

— Marane ?

— Mais oui, Marane.

— Quel nom bizarre !

Je ne répondis pas. Mon nom me plaisait. Je repris :

— Marane de Caye est une jeune fille qui peut sembler étrange, parce qu'elle a l'horreur des conventions niaises qui entravent toute initiative. Elle peut ne pas paraître bonne, parce qu'elle ne divulgue pas ses charités. Quant à épouser un valet de ferme, elle n'aurait jamais songé à un acte semblable, car elle a trop le respect du nom de son père. Elle n'est nullement vulgaire, mais elle ne s'embarrasse pas d'usages mondains. Elevée à la campagne, elle considère les gens selon la valeur de leurs âmes. Malheureusement pour elle, le régisseur des propriétés était un homme trop ambitieux.

— Ah ! oui, le dénommé Chanteux !

— Vous avez entendu parler de lui ?

— J'ai su qu'on l'avait retrouvé frappé de congestion au bord d'une pièce d'eau.

— C'est exact. La mort de cet homme a été providentielle, parce qu'il ruinait la famille de son défunt maître.

— Il ne paraissait pas aimé. C'est le sentiment qui me semblait animer l'ouvrier qui m'en a parlé.

— Il ne faisait rien pour l'être. Il terrorisait Mme de Caye, qui ne savait comment sortir des griffes de ce monstre.

— Oui, c'est ce que j'en ai déduit !

M. Descré était pensif. Sans doute réfléchissait-il à la vie précaire de ces deux femmes seules à la merci d'un homme avide.

Je poursuivis :

— Vous comprenez combien il était facile pour cet homme sans scrupules, de tendre à Mlle de Caye les pièges les plus grossiers. Quand cette jeune fille inexpérimentée s'enthousiasmait pour un idéal, il dénaturait le sentiment qui la poussait. C'est si simple pour un homme de répandre la calomnie.

J'eus une pause, durant laquelle M. Descré dit :

— Mais cette jeune fille s'est réellement sauvée d'un couvent ?

— Ce n'était pas un couvent. Elle était allée chez une

cousine éloignée de sa mère, afin de vivre un peu de l'existence des villes. Cette dame avait des filles. Or, le rêve de Marane de Caye était d'avoir une amie. Elle avait presque toujours vécu seule, son frère étant parti pour finir ses études. Quand elle arriva chez sa cousine, elle fut tout de suite conquise par le charme de la seconde, qui s'appelait Jeanne.

— Jeanne ? répéta M. Descré.

— Oui, son amie se nommait Jeanne et Marane était heureuse. Avec son cœur passionné, elle ne pouvait qu'éprouver une amitié dévouée, désintéressée, pour cette jeune fille qui la séduisait par une douceur, par une bonté, une apparence de tendresse qu'elle ne faisait que simuler.

M. Descré eut un mouvement. Il allait parler, mais il se retint. Je poursuivis :

— Il advint que Marane ayant la pudeur de ses sentiments de première amitié, elle n'osait les proférer tout haut à son amie, timide soudain devant elle. Un soir, dans sa ferveur, elle eut l'idée de les lui écrire.

— Oh ! s'exclama M. Descré d'une voix étouffée.

Je le regardai. A quelle pensée s'adressait cet « Oh ! » qui paraissait signifier : « La pauvre enfant ! Elle a cru être comprise et être payée de retour ! ».

Je le pris ainsi et je continuai :

— Vous devinez, n'est-ce pas, Monsieur, que cette lettre devint le jouet de Jeanne et qu'elle s'en moqua en compagnie de ses sœurs. L'une d'elles prévint Marane. Celle-ci, avec sa candeur, sa tendresse méconnue, sa fierté blessée à juste titre, ne put tolérer une semblable lâcheté et trahison de celle qu'elle avait placée si haut. Elle s'en alla. L'affreux Chanteux transforma ce départ en une fuite de couvent.

— Je comprends tout ! murmura M. Descré.

— La nature enthousiaste, généreuse de Marane, la rendit bien malheureuse à la suite de cette aventure.

— Ah ! que j'eusse aimé que ma femme fût ainsi ! s'écria M. Descré, sous une impulsion irrésistible.

Je sentis dans mon cœur une rosée bienfaisante. Comme ces mots avaient été bien dits ! Je penchai la tête pour

savourer ma joie, car je craignais que l'éclat de mes yeux ne surprit, bien qu'il fût atténué par les verres de mes bésicles.

Je repris avec une apparente tranquillité :

— Elle était trop droite pour que cette trahison ne s'imprimât pas dans son âme. Si elle eût vécu dans le monde, elle eût été accoutumée à ces façons superficielles et déloyales, mais elle n'avait eu jusqu'alors que le spectacle de la nature.

— Pauvre petite !

Ah ! que M. Descré me plaignait bien ! Déjà fléchissait en moi la résolution de dédaigner ses avances. Ainsi le cœur se joue de la volonté.

— Je n'ai pas besoin de vous dire dans quel état d'esprit Marane revint chez sa mère. Elle avait cru atteindre l'amitié merveilleuse et la moquerie lui avait répondu. Elle découvrit alors une âme fruste, en la personne d'un fils de fermier. Il avait quinze ans et il était simple et bon. Elle voulut, en toute innocence, en faire son ami.

— Mon Dieu ! soupira M. Descré.

— Mais les sentiments purs sont mal interprétés par certaines natures. Ce jeune berger n'avait rien de mauvais en soi, mais sa mère était une ambitieuse, qui, poussée par le misérable Chanteux, conseillait mal son fils. Un jour, ce dernier, après une cruelle hésitation, se permit, sous prétexte d'amitié, de vouloir embrasser Marane. La jeune fille, indignée, lui lança une gifle à toute volée !

Jamais encore, je n'avais entendu rire M. Descré. Mais il fut pris d'une hilarité si joyeuse, si éclatante, que je ne pus m'empêcher de l'imiter.

— Ah ! que c'est bien ! put-il enfin articuler.

— Vous trouvez ?

— Oh oui ! cette Marane est délicieuse.

Je savourai mon bonheur, et je poursuivis :

— Elle comprit que le rêve de l'amitié était difficile à réaliser. Mais ce qui lui vint aussi à l'esprit, c'est que cette scène avait peut-être été organisée.

« Elle se méfiait de Chanteux, elle pensa qu'il cherchait à la compromettre afin de ne plus lui laisser que la perspective d'épouser le berger, tandis que lui...

— Lui ? questionna M. Descré :

— Lui voulait épouser Mme de Caye.

— Le misérable !

Le cher M. Descré serrait les poings dans une sainte colère.

Qu'il était beau ! Je pensais qu'il serait un excellent défenseur et il me semblait que mon mariage avec lui serait une bénédiction.

Je repris mon récit :

— Le jeune fermier a d'ailleurs avoué que la scène de ce malheureux baiser avait été préméditée. Puis est survenue la mort de Chanteux, et l'ordre est revenu.

Pendant quelques minutes, nous restâmes silencieux. La mer était pleine de rayons. Son murmure était doux, et dans le lointain, s'avançaient avec lenteur des voiles blanches.

— Marane de Caye apprit un jour la mort de son amie. A vrai dire, cette disparition ne l'affecta pas. Sa nature est ainsi faite qu'elle ne peut sacrifier à l'hypocrisie. Cette femme l'avait bafouée, s'était moqué d'elle et elle ne pouvait plus l'aimer. Toute sa faculté de pitié s'est retournée, vous ne savez pas vers qui, Monsieur ?

— Pas du tout !

— Devinez.

M. Descré me regardait comme s'il voulait déchiffrer sur le peu de visage que je montrais l'énigme que je lui posais.

Il murmura :

— Je serais incapable de deviner.

— Eh bien ! sa pitié s'est tendue vers le mari, ce M. Renaud de Nadière, qu'elle ne connaissait nullement. Elle voulait aller le trouver, non pour le plaindre d'avoir perdu sa femme, mais pour le reconforter dans son chagrin d'avoir eu une épouse semblable.

— Oh ! expliquez-vous plus clairement ! s'écria M. Descré, au comble de l'excitation et de la surprise.

— Soyez calme, Monsieur ! Vous êtes prévenu que Marane de Caye est une personne étrange qui n'agit pas comme toutes les jeunes filles. Eh bien ! elle était persuadée que M. de Nadière avait cruellement souffert du caractère de sa femme et qu'il avait été très malheureux.

M. Descré m'interrompit pour s'écrier :

— Cette jeune fille est étonnante !

— Il a fallu que sa mère s'opposât fermement à une démarche aussi inconsidérée. Vous jugez quel scandale aurait eu lieu si Marane de Caye, introduite près de ce veuf, lui eût dit : « Je sais que Jeanne était méchante et rusée et que vous avez dû vivre de biens mauvais jours en sa compagnie ! » Ces choses se pensent, mais...

Je n'achevai pas ma phrase. M. Descré marchait à grands pas sur la plate-forme étroite et j'eus peur qu'il ne tombât à la mer.

— Faites attention !

— C'est vrai, répondit-il en passant la main sur ses yeux.

Il y eut encore un silence. Une mouette cria et M. Descré sortit d'un rêve pour m'adresser la parole :

— Pardonnez-moi. Mon esprit s'est égaré vers d'autres voies. Je trouve cette jeune Marane si franche, si vraie. Ah ! que ce serait reposant d'être compris par une âme pareille !

Je restai tout interdite devant le bonheur qui s'épanouissait en moi. Marane de Caye commençait à être vengée.

— Mademoiselle, ne vous étonnez pas de mon émotion, en écoutant de votre bouche la défense de Mlle de Caye. J'ai de bonnes raisons pour trouver à votre récit des sujets d'étonnement. Non, M. de Nadière n'a pas été heureux avec sa femme, et Mlle de Caye a vu juste.

Mes yeux, sous mes lunettes, s'agrandissaient de surprise. Ce fut comme une hallucinée que j'entendis M. Descré ajouter :

— Je me sens en confiance avec vous, et je vais vous avouer que je suis Renaud de Nadière.

— Ah ! vous ! Et votre femme était...

— Jeanne de Jilique !

C'était lui, Renaud de Nadière ! Mon amour pour lui renaissait ! M. Descré m'avait blessée en me répétant ce que l'on disait de moi ; mais M. de Nadière était celui que j'aimais et que je devais reconforter.

Juste ciel ! J'arrachai mes lunettes que je jetai à la mer. Je me débarrassai de ma cape, de mon voile. Mes nattes apparurent. Rasco et Sidra les attrapèrent dans leurs mâchoires, en m'encadrant, et je criai :

— Je suis Marane de Caye !

Mes yeux verts, j'en étais sûre, flamboyaient. Il articula d'une voix rauque :

— Vous, Marane ?

Puis, je compris soudain qu'il était encore plus incorrect pour Mlle de Caye que pour Maria Lespir, d'être seule sur un roc avec un jeune homme. Je fis volte-face sans un mot et je dévalai le sentier, tirée en avant par mes deux chiens qui me tenaient fortement par les cheveux.

J'eus cependant le sang-froid de remercier Dieu tout le long du chemin, tout en lui recommandant l'âme qui s'agitait dans mon corps. La descente était rapide, et mes chiens, fous de joie d'avoir reconquis leurs habitudes, ne mesuraient plus leurs bonds.

J'entendis au-dessus de moi des cris : « Arrêtez ! Vous allez vous tuer ! » Mais, aérienne, je filais comme le vent.

J'arrivai à la maison échevelée, rouge et je me précipitai dans la chambre de ma mère :

— Maman ! Maman ! sa femme, c'était Jeanne de Jilique !

— De qui parles-tu ?

— De Jeanne de Jilique, mon amie, sa femme !

Ma mère me contempla, effrayée.

— Marane, sois plus calme. Tu vas avoir une congestion. Tu es restée trop longtemps en plein soleil.

— Il s'agit bien de soleil et de congestion ! ripostai-je ; je te répète que Jeanne de Jilique était la femme de Renaud de Nadière.

— Mais oui, nous savions cela depuis longtemps.

— Tu ne comprends pas, maman ! M. Descré est le mari de Jeanne de Jilique.

— Calme-toi, Marane !

Maman vint près de moi et s'empara du mouchoir avec lequel je m'essuyais le front. Elle l'inonda d'eau de Cologne et me le passa sur les tempes.

— Quel malheur ! Tu as sûrement attrapé un coup de soleil !

— Mais non, maman ! répliquai-je, impatientée.

Puis, dans une détente subite, je pleurai. Maman m'étendit sur sa chaise-longue et s'inquiéta :

— As-tu mal à la tête ?

— Non ! Non !

Ma crise de larmes était passée. Je ne me sentais plus que du rire au bord des lèvres. Je me redressai d'un bond et j'expliquai :

— Je vais fort bien et je suis heureuse ! Tu n'as donc pas encore deviné que M. Renaud de Nadière et M. Descré ne font qu'un ? Il est venu ici, pour cacher son chagrin d'avoir été si malheureux avec sa femme. Voulant être tranquille, il s'est caché sous son nom patronymique. C'est lui qui a épousé Jeanne. Tu vois quelle coïncidence extraordinaire ! Quand je t'assurais que j'aimais M. de Nadière, tu vois que j'avais raison. Je l'aimais par intuition, et j'ai aimé M. Descré parce qu'il incarnait le genre d'homme qui me convenait. Donc, cela ne pouvait être que le même personnage.

Ma mère était ahurie de ce que je lui annonçais, mais il fallait bien qu'elle se rendit à l'évidence.

Je fus bientôt assez calme pour lui narrer mon entretien avec Renaud de Nadière par le détail. Ainsi que moi, elle loua la Providence de ce concours de circonstances.

Puis, elle me dit :

— La situation devient fort délicate.

— Délicate ? Pourquoi ?

Je ne voyais nul obstacle à ce que mon plan se déroulât selon mes idées.

— Tu t'es sauvée un peu sottement.

— C'est vrai. Mais tout à coup les convenances se sont présentées à moi, et j'ai pensé que c'était mieux que M. de Nadière me demandât en mariage à ma mère.

— En mariage ! Il est loin d'en être question. Tu ne sais pas si tu lui plais.

— C'est forcé, je dois consoler ce pauvre Ned..

Je comprenais maintenant ce surnom de Ned. C'était à la fois Renaud et Nadière.

— Consoler ! répondit maman ; ce n'est pas prouvé qu'il le désire.

— C'est certain, et lui doit me faire oublier que Jeanne m'a causé ce chagrin.

— J'espère que vous ne parlerez plus de cette malheureuse. Elle a expié toute la peine qu'elle a faite et il faut la laisser en paix.

— Je veux bien.

Il y eut un tout petit silence, puis je repris :

— Il est tout naturel que Renaud de Nadière demande ma main. Je la lui accorderai tout de suite et nous nous marierons vite.

— Ne te crée pas d'illusions suivies de déceptions.

— Mais c'est mathématique ! criai-je, la voix triomphante. J'employais volontiers ce mot, en quoi j'imitais Evariste.

— Il est certain que M. de Nadière ne peut faire autrement que de te rendre visite, dis-je encore à maman. Il est ton voisin. Il m'a vue descendre le sentier comme une chèvre et je suis sûre qu'il me croit tuée.

Maman me reprocha mon manque de sang-froid :

— On ne se sauve pas ainsi comme une folle ; il faut penser à ses gestes.

— C'est vrai, j'ai eu tort ; mais la situation était tellement étrange qu'il me semblait que c'était le seul parti à prendre.

— Enfin, soupira maman, avec toi on peut toujours compter que les choses ne seront jamais comme elles doivent être.

— Moi, je trouve qu'elles se déroulent normalement. Maintenant, je me demande quand viendra M. de Nadière ?

— Il est bizarre que ce Monsieur n'ait pas donné son nom exact.

— Il l'a donné, mais il a négligé sa particule ; pour vivre à la campagne, il n'en avait pas besoin. Il s'appelle Descré de Nadière. Papa s'appelait bien Ribin de Caye. Je pourrais tout aussi bien me présenter comme Mlle Ribin.

— Tu as toujours raison.

Il y eut un instant de réflexions muettes. Déjà, je me repentai de m'être en allée si vite. Je serais encore en train de converser avec Renaud, tandis que le temps me paraissait long et que l'inquiétude me venait.

Combien de jours se passeraient sans que je le revisse, car j'étais bien décidée à ne plus le rencontrer, à ne plus rien tenter pour favoriser une entrevue. J'estimais qu'il devait maintenant venir à la maison pour demander ma main. Et je n'étais plus aussi sûre de cette démarche.

Je questionnai ~~maman~~ à brûle-pourpoint :

— Crois-tu qu'il m'ait trouvé belle ?

Ma mère rit quelque peu et me répondit :

— Comment pourrais-je le savoir ?

— Jeanne de Jilique était brune. Je suis blonde. Un homme peut-il aimer deux genres de femme différents ?

La gaîté de maman augmenta :

— Quelle question ! Je ne crois pas que la nuance de cheveux puisse avoir une influence. Plaire, c'est répondre à un attrait. Peut-être n'a-t-il même pas vu que tu étais blonde.

— Pourtant, Rasco et Sidra ont empoigné mes tresses.

— C'est un comble ! Il a dû être tellement ahuri que je suis certaine qu'il a pris tes nattes pour deux cordes qui entouraient ton cou !

Je fus vexée et je criai :

— Je suis fière de mes cheveux ! Je veux qu'il les ait admirés.

— Quelle prétention, se moqua maman.

Je devenais malheureuse. L'ironie de ma mère m'exaspérait. J'aurais voulu que M. de Nadière frappât à notre porte.

Cette soirée de mai me parut une des plus longues de ma vie. Je tournais comme un écureuil. J'allais dans le jardin, je rentrais. Je posais une question à ma mère, et je n'écoutais pas sa réponse.

Je me voyais déjà mariée, et je me demandais où nous habiterions. J'évoquais le visage de mon frère à l'annonce de mes fiançailles. J'éprouvais une joie débordante en pensant que, moi aussi, je pourrais lui vanter mon fiancé, qui serait enfin l'ami rêvé.

Tout ce qui passait à portée de mon esprit retenait mon attention et tout me paraissait futile.

— Maman, il est d'usage, n'est-ce pas, que les jeunes mariés fassent un voyage sitôt après leur mariage ?

— Oui, c'est une coutume.

— Je trouve cela idiot, et je ne me conformerai pas à cette coutume. Avant de voyager avec mon mari, je veux d'abord apprendre à le bien connaître. En supposant qu'il n'aime pas plus que moi les hôtels, nous nous forcerions,

croyant nous plaire mutuellement. Non, des tours de parc, voilà un bon voyage de noces.

— Ne fais pas de projets, Marane !

— Pourquoi ? C'est gai de bâtir des projets !

— Tu ne sais pas si M. de Nadière sollicitera ta main.

— Quelle idée ! Maintenant plus que jamais !

Je cherchais à me persuader et je continuai avec feu :

— Il m'a dit textuellement qu'il serait doux d'être compris par une âme semblable à celle de Marane de Caye. Alors, maman, je puis conclure à un dénouement selon mes vœux. Dans cette union, n'aurai-je pas une tâche haute à remplir : dédommager M. de Nadière de son premier mariage.

— Encore !

— Mais, maman, ce que j'en dis là, c'est pour chercher à me sanctifier.

## XVII

Le lendemain, je me réveillai, croyant rêver encore. Un soleil dansant inondait ma chambre. Le 20 mai que ce matin-là apportait semblait joyeux et plein de malice.

Mais je me souvins tout de suite que j'avais peut-être commis une bévue en me sauvant après avoir révélé à Renaud de Nadière qui j'étais. Je ne tenais pas en place. Maman me contemplait d'un air soucieux. Je commençais à comprendre combien je pouvais la tourmenter.

Je passai ma matinée à errer dans le jardin. Je rentrais pour faire quelques points à un ouvrage de couture, mais je ne pouvais supporter l'immobilité. De nouveau, je retournais dans le parc où je réfléchissais sur la conduite à tenir. J'étais moins convaincue aujourd'hui d'épouser Monsieur de Nadière. Je me demandais comment j'arriverais à conclure cette union.

Notre déjeuner fut assez mouvementé en ce sens que je sollicitais l'avis de maman et que je rejetais toutes ses suggestions. Elle me conseillait d'attendre tranquillement les événements, alors que je voulais les précipiter.

— Tu devrais inviter Mme de Nadière et son fils. Il est notre cousin par alliance.

— Je n'ai pas à faire les premiers pas. Ils me rendront visite s'ils le jugent bon.

— Tu n'es guère encourageante ! Voici un pauvre veuf qui a eu de la peine et tu ne lui offres même pas une diversion.

— Tu parles selon ta fantaisie, répliqua maman ; si ces personnes ne te plaisaient pas, tu ne serais pas aussi pressée de les voir.

— Mais c'est naturel ! Je ne veux pas perdre de temps ! J'ai conscience aussi d'avoir agi comme une étourdie vis-à-vis de M. de Nadière, et je voudrais réparer. Puis, je n'ai plus du tout de goût pour le revoir sur un roc perdu sur la côte. Je voudrais maintenant me promener avec lui dans un jardin.

— Tu dis des folies.

— Tu ne te promenais pas avec papa, avant de l'épouser ?

— Mais tu n'es pas fiancée !

— Comment veux-tu que je le devienne, si tu ne m'en donnes pas les moyens ? C'est une vraie bénédiction que ce monsieur soit venu se réfugier ici, mais encore faut-il lui montrer quelque amabilité ! Maintenant qu'il sait que Marane de Caye est une jeune fille bien élevée, il faut l'encourager. Ah ! si j'étais mère, j'en aurais des idées !

A vrai dire, maman ne put s'empêcher de rire de ma réflexion. Je n'en saisisais pas le côté comique, et je repris :

— Je trouve que si les mères avaient autant d'idées que leurs filles, le monde marcherait mieux.

Ce fut avec bonheur que je sortis de table et j'hésitai entre diverses solutions afin que ma journée ne me parût pas trop ennuyeuse, quand, en regardant dans l'allée principale, je vis un visiteur.

Je ne le reconnus pas tout d'abord, tellement la surprise me paralysa. Soudain, je poussai une sorte de rugissement qui signifiait : c'est lui !

— Qu'as-tu ? me demanda maman.

Alors, je prononçai à intelligible voix :

— C'est lui !

— Qui ?

— M. Descré de Nadière !

— Oh ! jeta maman.

Elle vint près de moi et regarda s'avancer celui que j'avais nommé.

Je murmurai :

— Il vient savoir si je ne suis pas tuée. Qu'il est bon !

Je ne pus m'empêcher de courir au-devant de lui, malgré le mouvement qu'esquissa maman pour me retenir.

Quand je fus en face de M. de Nadière, il s'arrêta comme s'il était ébloui, car il clignait des yeux. Il murmura d'une voix que je ne reconnaissais pas :

— C'est vous... Marane.

Je compris alors, dans un bonheur parfait qui envahit mon cœur, sans un recoin obscur, qu'il me trouvait belle et qu'il m'aimait déjà.

O joie ! Je lui tendis la main et ce geste était pour moi comme un don que je lui accordais. Il la serra doucement avec une expression triste qui m'étonna.

Maman était sur les marches du perron et nous regardait. M. de Nadière en monta les degrés et s'inclina devant elle.

— Madame, je me permets de me présenter à vous, comme voisin et comme... allié. Ma femme était, ainsi que me l'a appris Mademoiselle votre fille, de votre parenté.

— En effet, Monsieur.

— Ma mère m'aurait accompagné si elle eût été là, mais son absence sera un peu longue et je n'ai pas voulu différer le plaisir de vous apporter mes hommages. Je voulais savoir également si Mademoiselle votre fille n'avait pas eu d'accident hier en dévalant le sentier avec une vitesse que j'ai jugée imprudente.

Alors que je riais, maman disait :

— Ma fille est une casse-cou.

Je voyais qu'elle était fort satisfaite que M. de Nadière parlât de notre rencontre.

— Entrez donc, Monsieur.

Renaud la suivit dans le grand salon, et moi, derrière eux, je dansais un pas inédit dans un bonheur fou.

Dans le fauteuil que maman lui désigna, M. de Nadière décrivit les beautés du pays. Je le contemplais avec enthousiasme et je fis chorus avec lui, durant qu'il détaillait les curiosités des sites que je connaissais si bien.

Il parla non sans gaieté de sa stupéfaction en voyant Rasco

et Sidra empoigner mes nattes. Il avait eu très peur, parce qu'il manquait d'habitude de ce spectacle, de voir abîmée une si belle chevelure.

J'exultais. Pendant qu'il parlait, il jetait un regard admiratif sur mes cheveux blonds, puis, l'espace d'une seconde, il posa ses yeux noisette sur mes yeux verts.

Il tressaillit alors comme un homme qui se réveille.

Maman prononça quelques mots concernant Jeanne.

— Cette pauvre enfant a été vite enlevée.

Je remarquai la pâleur de M. de Nadière. Il répondit d'une voix rauque :

— Très vite.

Je plaçai :

— Tu sais, maman, M. de Nadière a beaucoup souffert. Jeanne a été envers lui comme elle a été envers moi, sans pitié.

Ma mère était devenue rouge et Renaud semblait embarrassé.

Je poursuivis :

— Il est complètement inutile de prendre cet air décontenancé. Je dis ce qui me paraît juste.

Un sourire fugitif éclaira le visage de M. de Nadière, tandis que maman prononçait sévèrement :

— Une jeune fille ne doit pas s'exprimer aussi librement. De plus, il faut avoir de l'indulgence pour ceux qui ne sont plus et ne peuvent se défendre.

— C'est entendu, répliquai-je d'un ton lassé, mais il faut de la justice en tout. M. de Nadière a été malheureux, je le répète, et il mérite d'avoir une femme meilleure pour l'avenir.

— Marane !

C'était ma mère qui poussait ce cri de stupeur, d'indignation tout ensemble.

Quant à Renaud de Nadière, il restait figé sur son siège, comme un homme mécanique.

Avant que je pusse reprendre la parole, il disait :

— Je ne me remarierai pas !

Je sautai sur mes pieds. Il me semblait que le toit s'écroulait sur ma tête.

Je criai, hors de moi :

— Vous ne vous remarierez pas ? Vous le savez ! Il faut que vous deveniez heureux.

— Marane, ne dis pas un mot non plus ! m'ordonna maman avec force.

— Je défends mon bonheur ! répliquai-je, sans savoir ce que je disais.

Ma détresse devait être attendrissante.

— Monsieur, veuillez l'excuser, prononça ma mère avec autant de dignité que d'humiliation.

Sa fille lui causait d'embarrassants soucis.

M. de Nadière murmura :

— Oh ! Madame, Mlle Marane m'enchanté et me bouleverse.

Sa voix était rauque comme si elle roulait des sanglots. Je sentais plus que jamais que j'étais créée pour le consoler. Toute cette scène était venue magiquement.

Je criai avec emportement :

— Pourquoi ne voulez-vous pas vous marier ?

— Je ne le puis, articula-t-il.

Je crus que je m'évanouissais. Je me ressaisis en un effort violent :

— Pourquoi ?

M. de Nadière hésita, puis il dit :

— Je crois être cause de la mort de ma femme.

— Oh ! cria maman.

Elle me regarda en frissonnant. J'étais calme, mais un feu cuisant brûlait mes joies.

— Racontez ! demandai-je à Renaud.

— Voici. Jeanne était de caractère compliqué, ensorce-lante, cruelle, avec des éclairs de repentir, des railleries, des ironies, qui vous martyrisaient.

— Je les revis ! murmurai-je.

— J'ai pâti horriblement de ces sautes d'humeur, si con-traires à ma façon d'être. Je ne rêvais que calme et bonheur. J'étais un esclave torturé. Un jour, je partis en voyage. Jeanne m'écrivit une lettre où ses regrets s'exhalèrent. Je m'étais laissé prendre tant de fois que je me refusai à croire au sérieux de ces nouveaux serments. Je continuai le voyage que j'effectuais. A mon retour, Jeanne était morte. Elle avait dansé, était partie pour une croisière, me laissant une lettre injurieuse. Avait-elle voulu secouer son ennui et

m'aimait-elle malgré tout ? Mystère. La fièvre l'avait tout de suite plongée dans le délire et les mots qu'elle proférait n'avaient aucun sens, m'a assuré la garde. Et j'ai des remords qui me poursuivent. Peut-être n'ai-je pas été assez patient.

M. de Nadière s'arrêta. Maman avait un visage décomposé. Ses mains, sur ses genoux, tremblaient légèrement.

Elle commença :

— Marane aussi...

Je dis vivement :

— Vous n'avez rien à vous reprocher ! Jeanne n'a tenu compte ni de vos avertissements, ni de vos prières. Elle se moquait de votre amour. Je sais combien elle était dure. Son cœur n'existait pas et...

— Aie de l'indulgence ! supplia maman, sois charitable.

Puis, s'adressant à notre visiteur, elle poursuivit :

— J'estime, comme Marane, que vous n'avez aucun tort vis-à-vis de la pauvre Jeanne. Il ne faut pas exagérer les scrupules.

Je criai soudain :

— Moi aussi, j'ai cru être coupable ! Maman s'est imaginé que j'avais tué quelqu'un : notre régisseur.

Ma mère s'était levée comme si un ressort l'eût lancée hors de son fauteuil, tandis que M. de Nadière me regardait presque avec terreur.

— Marane, je t'en supplie ! implora maman.

Elle voulait m'interdire de parler, alors que, quelques minutes auparavant, sa bouche s'était ouverte, j'en avais eu l'intuition pour affirmer mes remords.

M. de Nadière disait :

— Je sais, Madame, que votre régisseur s'est noyé dans votre propriété.

— Oui, Monsieur, répondit maman d'une voix mourante.

— Et comme je détestais Chanteux et que j'ai été contente de sa disparition de ce monde, maman m'a soupçonnée. Vous voyez que j'ai, ainsi que vous, un crime supposé dans ma conscience.

J'arborais un air triomphant parce que j'étais enchantée de ressembler à Renaud.

— Comment cet accident est-il arrivé ? questionna Renaud, en s'adressant à ma mère.

— Je l'ignore, répondit-elle.

— Moi seule le sais, intervins-je gravement, moi... et un autre.

— Un autre ? s'écria maman, agitée

— Tu vas tout savoir.

Maman retomba presque évanouie sur son siège en soupirant.

Comme l'avait fait M. de Nadière, je débutai par :

— Voici : Un jour, je me promenais dans le parc avec mes chiens, cherchant des prises de vues pour notre petit cinéma, quand j'aperçus deux hommes qui se battaient : c'étaient Chanteux et... l'autre. Ce dernier, père de sept enfants, avait été menacé de renvoi parce qu'il était trop honnête et qu'il ne voulait pas souscrire à certains pots-de-vin, qui constituaient le bénéfice de notre estimable régisseur. La bataille se passait au bord de la pièce d'eau. Au lieu d'appeler quelqu'un, je les filmai.

— Oh ! Marane.

— Et j'ai eu raison, maman. Chanteux glissa et tomba. J'avais lutté avec ma conscience pour ne pas le souhaiter.

— Malheureuse ! cria maman, et tu n'as pas essayé de le repêcher, toi qui nages si bien ?

Maman tournait dans le salon comme une démente.

— Sois calme, ma petite maman ! En même temps que lui, l'autre disparut dans l'eau. Ils faisaient corps. Je courus et mes chiens accomplirent leur office en ramenant les deux hommes sur la berge. Chanteux, frappé de congestion, était mort. Nous avons tout fait, Lucas et moi, pour...

— C'était Lucas ?

— Oui, maman. Pour le ramener à la vie, nous avons tout employé. Lucas était si désespéré par cet accident qu'il m'a demandé le secret. Il craignait d'être accusé parce qu'on le savait menacé par Chanteux. On aurait insinué qu'il s'était vengé. Les paysans ont peur de la police. Je n'ai donc rien dit, pas même à toi, maman, parce que ce secret n'était pas le mien. C'était celui d'un père de famille, insulté dans son honnêteté et qui avait besoin de ses bras pour assurer le pain de ses enfants.

Maman pleurait et elle s'écria :

— Ma fille ! Ma fille ! J'ai douté de toi !

— Je le sais, ripostai-je dignement, mais j'ai fait tout mon devoir, jusqu'à tirer sur la langue de ce misérable Chanteux, afin de le sauver de l'asphyxie. Cette langue méprisante qui nous calomniait ! Et tu m'as dit que je ne pardonnais pas à mes ennemis ! Juste ciel ! J'ai cherché, de toute mon humaine fraternité, à arracher de la mort cet homme qui voulait t'épouser !

Ma mère cachait son visage.

Renaud de Nadière nous contemplait et devinait le drame

que nous avons vécu. Et il ne savait pas la tentative de corruption exercée sur Evariste.

Je m'étais tue pendant quelques secondes, puis je repris :

— J'ai eu tort, sans aucun doute, de trouver de haute justice la mort de Chanteux, mais je ne pousserai pas le remords jusqu'à sacrifier ma vie. Je suis toute prête à essayer de contribuer au bonheur d'un mari.

Mon allusion était sans détours.

Renaud de Nadière sourit et il allait parler quand maman me demanda :

— Pourquoi t'obstinais-tu donc à ne plus remplir tes devoirs religieux ?

— Une confession me gênait, avouais-je franchement, parce qu'il me fallait parler d'un autre à qui j'avais promis le secret. Nous nous étions concertés pour qu'il ne fût pas inquiet. Il est parti vivement de son côté et moi du mien, après avoir laissé Chanteux sur le bord de l'eau dans la position d'un être qui a voulu se raccrocher aux herbes. Quand les vêtements de Lucas furent secs, il est revenu d'une façon détournée avec des compagnons qui ont aperçu Chanteux. Tu sais tout le reste. Avant de m'approcher d'une table de communion, je voulais montrer ma bande de film à M. le curé.

M. de Nadière me regardait avec une curiosité grave. Il dit à maman :

— Votre fille possède un courage surhumain et une âme d'une loyauté émouvante.

Ces paroles me causèrent un bien merveilleux. Bien que ma conscience fut légère, il me sembla pourtant qu'elle s'allégeait encore.

Maman était violemment émue :

— Je suis bien soulagée par ton aveu, me dit-elle, je suis persuadée aujourd'hui que la Providence nous gardait en nous préservant tous de Chanteux. Je n'entends plus que plaintes contre lui ; sa cruauté était indiscutable. Je ne suis pas étonnée de cette lutte entre lui et Lucas.

— Lucas a été provoqué. Le régisseur lui a annoncé son renvoi, et, comme il voulait venir te trouver, Chanteux a ricané en lui donnant un coup en plein visage. Il en porte encore la trace. Dame ! Lucas lui a rendu son coup, d'où bataille. J'ai d'ailleurs, vu toute la scène.

— C'est merveilleux de présence d'esprit ! s'exclama Renaud, mais quel monstre que ce Chanteux !

Et maman avoua enfin :

— C'était une épouvante ; je n'osais rien dire, je patientais.

Quand cet accident survint, je n'eus pas le courage de Marane, je trouvais coupable de me réjouir de sa disparition. J'avais vu ma fille tellement scandalisée et exaspérée par la conduite de Chanteux, que j'avais eu une peur mortelle de ses représailles.

Je plaignais ma pauvre maman du fond de mon cœur, mais je ne voulus pas que cet entretien restât tragique. Cependant, je dis encore :

— Maintenant, je me sens plus forte. J'irai trouver M. le curé, qui nous conseillera sur la conduite à tenir. Le film sera à la disposition de la Justice. L'essentiel est que Lucas ne soit pas inquiété.

— Puisque les preuves sont là... intervint Renaud.

Cette assurance me satisfait.

Maintenant, je désirais du bonheur, et, du moment que j'étais en face de celui que j'aimais, il fallait en profiter.

J'ajoutai donc :

— Tout est fini de ces tristesses. Il s'agit de vivre en joie. Nous sommes en sécurité maintenant, le doyen de nos fermiers est extraordinaire d'entendement.

Renaud me contemplait et je crus distinguer de l'admiration dans son regard. Je lui souris.

A ce moment, Jeannic vint demander Mme la comtesse pour une affaire urgente. J'eus un mouvement de satisfaction. Pour l'accord de deux cœurs, il vaut mieux qu'il n'y ait pas de tiers. C'était, du moins, ma théorie.

Maman sortit en s'excusant. Elle avait un air légèrement ennuyé, mais je ne m'en souciai pas.

Je dis tout de suite à M. de Nadière :

— Voulez-vous visiter les jardins et le parc ?

Il se leva avec un empressement que je jugeai de bon augure.

Je devins vaine subitement et je pensai qu'un homme jeune pouvait être heureux de se promener avec une jeune fille blonde aux yeux verts. La coquetterie s'implantait chez moi.

Je franchis le seuil la première. Derrière moi venait Renaud, et je sentais son regard sur ma chevelure soyeuse.

J'attendis qu'il fût à mon côté et je lui souris encore. Je sentais que je souriais gracieusement, avec la nuance qu'il fallait. Le sourire demande du tact et je ne voulais pas commettre d'erreur. Puis, je contemplai la nature devant nous. Nous étions en haut du perron. Notre beau jardin se dessinait devant nos yeux. Les fleurs ruisselaient de couleurs diverses sous les rayons solaires.

Pendant une minute, je ne pensai plus à Renaud, mais seulement au paysage, aux arbres, aux oiseaux, au ciel si bleu. La mer, au loin, ronronnait.

Je me retournai vers Renaud et je prononçai des paroles banales :

— C'est beau... L'heure est ensorcelante... Vivre dans un cadre simple dans sa grandeur, vivre seulement en face de la nature, équivaut au plus grand bonheur que l'on puisse désirer.

Et Renaud me répondit :

— Oui, mais il faut un cœur à côté de soi qui vous comprenne.

Je penchai la tête dans une joie inoubliable, parce que c'étaient bien les mots que je voulais entendre.

Ensuite, je regardai Renaud, et j'étais sûre que mes yeux scintillaient.

Il murmura de nouveau :

— Marane, voulez-vous comprendre mon cœur ?

Il me prit la main et la baisa.

A ma grande surprise, je fus incapable de riposter. L'émotion nouait ma gorge. Je voulais parler, mais ne le pouvais.

La crainte qui passa dans ses yeux me rendit la voix et je criai :

— Ah ! Renaud ! c'est le plus clair jour de ma vie !

Nos mains s'enlacèrent spontanément et nous descendîmes les marches du perron d'un même pas.

A cet instant, maman survint et nous appela.

Sans dénouer nos mains, nous nous retournâmes. Sans doute, nos visages parlèrent-ils pour nous, parce que maman dit :

— Je suis certaine, Monsieur, que vous avez quelque chose à me demander ?

— Oui, Madame, j'ai l'honneur de solliciter la main de Mademoiselle votre fille.

— Rasco ! Sidra ! venez, bons chiens !

Pourquoi, pour la première fois de leur vie, mes chiens ne prirent-ils pas mes nattes ?

Ils regardaient celui qui allait devenir mon seigneur et maître, et ils jugeaient, dans leur bon sens, qu'ils n'avaient, eux, plus besoin de me garder.

# Le Métier de Maman

par Marie-Anna WILLOTTE

---

C'est le titre du prochain volume de la *Bibliothèque Azur*.

Voici un roman gentiment écrit, aux personnages bien campés, aux situations même troublantes, et qui sera vivement goûté de tous nos lecteurs.

On admirera le caractère serein et haut placé de Solange Garin, devenue comtesse du Peyrax, la « petite sainte » ; celui de la baronne d'Avaine — Ketty — si bonne et si généreuse sous des dehors exubérants ; les étudiants travailleurs Jacques Garin et Michel Dartaigne ; et animant le récit de sa personnalité fougueuse et volontaire, l'héroïne, Jacqueline du Peyrax, fille du comte amiral du Peyrax, belle-fille de Solange, et Jacotte dans l'intimité.

Evidemment le récit se termine par un mariage qui met le comble aux vœux de Michel et de Jacotte, mais cet heureux jour n'arrive qu'après toutes sortes de péripéties que nos lecteurs liront — et reliront — avec le plus grand plaisir — et un peu d'émotion — et ils apprendront comment Solange comprit son « *Métier de Maman* » : « Ce n'est jamais trop cher ! »

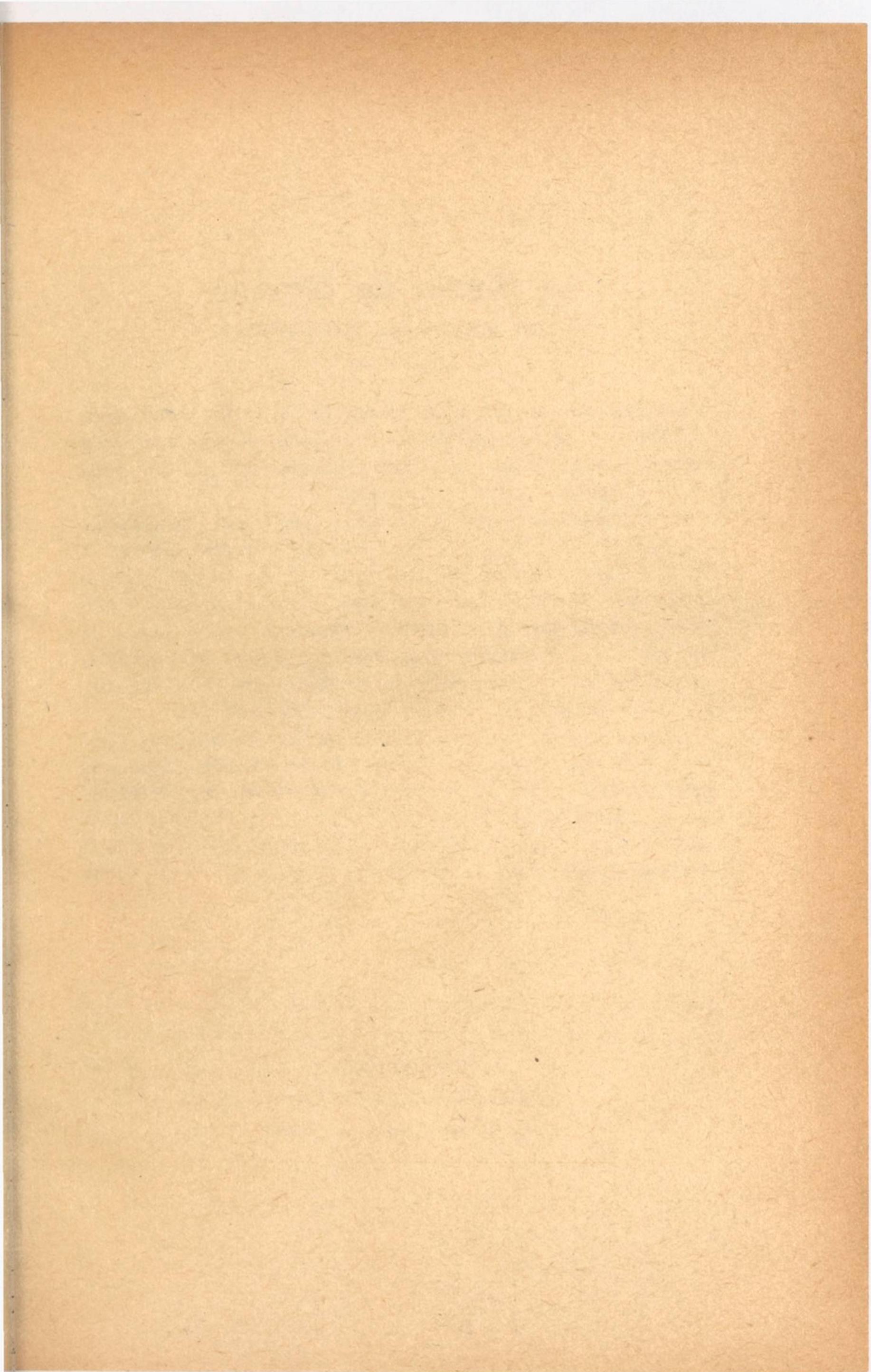


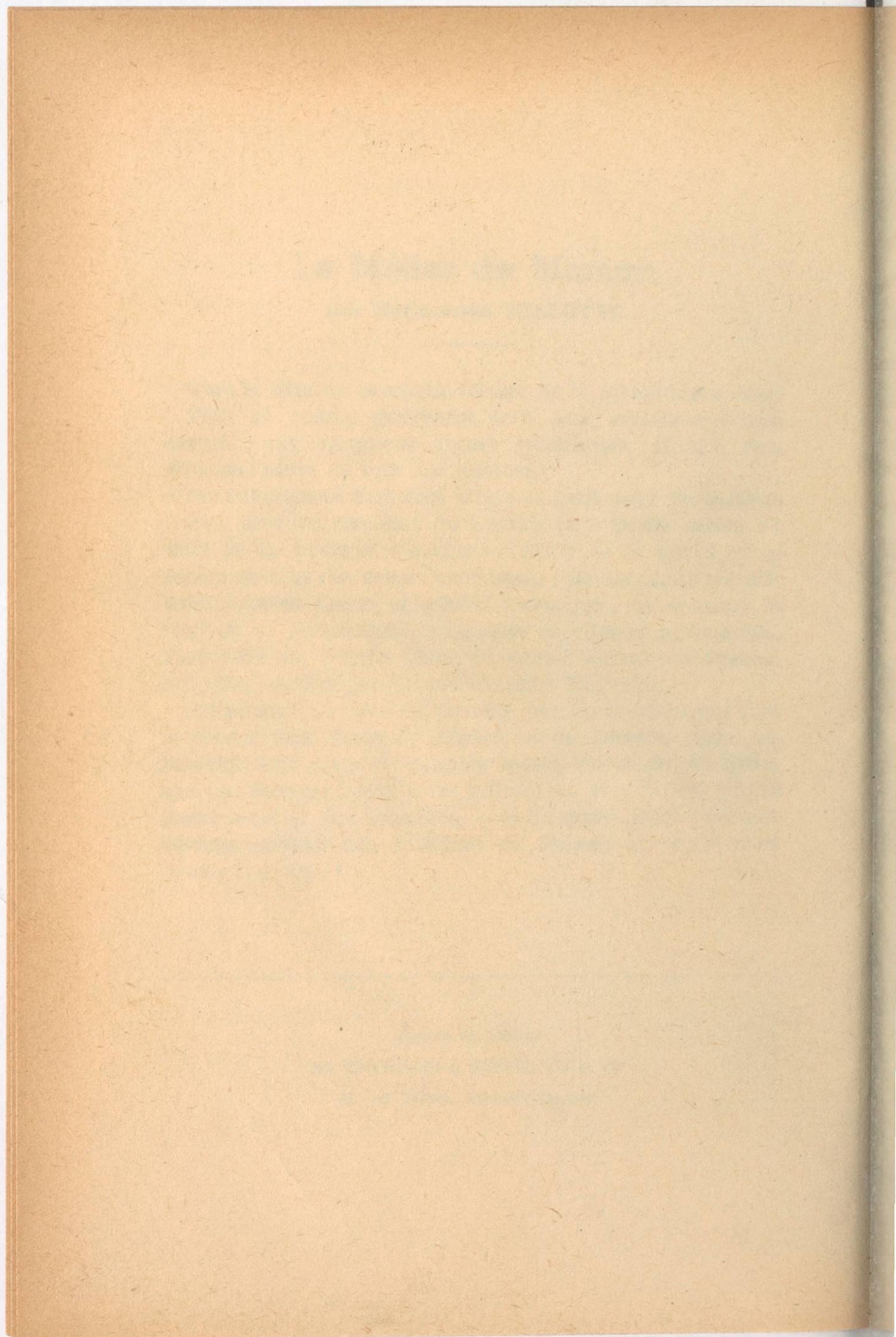
---

Imprimé en Belgique

aux Etablissements J. DUPUIS, Fils et C<sup>ie</sup>

41, rue Destrée, Marcinelle-Charleroi





## Volumes parus dans la « Bibliothèque Azur »

### SERIE B, à 2 fr. 90 le volume

- Princesse Sherloff, par la Baronne Didelot (Denys O'Bryan).
- La Cigale ayant chanté... par Alice Pujo.
- La Bienheureuse Erreur de Maître Stiennon, par M. Knaepen.
- L'Histoire de Janine, par A. Flory.
- Mon Amie Nicoco, par Suzanne Mercey (2<sup>e</sup> édition).
- La Maison des Raineux, par Jean Doisy.
- Le Ténébreux Passé, par Guy d'Aveline.
- Champcevray, par Alice Pujo.
- L'Agonie d'un Cœur, par P. Dhaël.
- Marie-Anne et Anne-Marie, par Wehial et Angel Flory.
- La Lumière Perdue, par V. Watteyne.
- Sous la Ramure, par Antony Dreyer.
- Xénia, Fiancée Russe, par Jocelyne.
- Mon Régisseur, par Pierre de Saxel.
- Les Plumes d'Oie, par M. d'Escola.
- ...Et le Prince l'épousa, par P. Dhaël.
- Le Monsieur d'à côté, par A. Vertiol.
- La Robe de Gloire, par Y. Saint-Céré.
- Pour un Royaume, par S. Mercey.
- L'Immolée, par Angel Flory.
- Monique, par G. Cloquet.
- La folle idée de Michelle, par Jean Mauclère.
- Pour une Maman, par Georges Feret-Dolet.
- Yvonne, par G. Vandebussche.
- Le Masque Doré, par C. Nisson.
- Phyllis, par Alice Pujo.
- La Fée Ghislaine, par Nany Arssy.
- Le Secret de Geneviève, par V. Féli.
31. Le Meilleur Amour, par Jean de Kerlecq.
32. La Gondole Errante, par Guy d'Aveline.
33. Vendetta, par Maurice Boué.
34. Le Fils du Dompneur, par J. Doisy.
35. La Femme aux Turquoises, par Jean Mauclère.
36. Résurrexit, par José Bozzi.
37. L'Irréparable, par Brada et E. de Saint-Segond.
38. Aimer sans être aimée, par Pierre Dhaël.
39. La Maison Ressuscitée, par M. Fiel.
40. La Revanche du Passé, par H. de Brémond.
41. Le Réveil du Château dormant, par Angel Flory.
42. Le Prince Alex, par la Baronne de Boliard.
43. L'Expérience de Robert Maxwell, par P.-A. Sheehan.
44. Après leur Mariage, par O'Nevès.
45. Le Chef-d'œuvre de Maryse, par Marie-Anna Willotte.
46. Les Feux de Joie, par Pierre Dhaël.
47. Intruse, par Claude Nisson.
48. L'Idole Décevante, par Y. Saint-Céré.
49. Les deux Amours d'Agnès, par Cl. Nisson.
50. Retours, par D. du Clos et Angel Flory.
51. Le Pré-Madame, par Jean Rosmer.
52. Jusqu'au Bout, par Pierre Dhaël.
53. Visions d'Automne, par José Bozzi.
54. Cecilia, Médecin Missionnaire, par Dr Marthe Bertheaume.
55. Le Mariage d'Edith, par J. M. Gillis.
56. La Boule de Neige, par O'Nevès.

### SERIE C, à 3 fr. 50 le volume

- Dix Millions de Dollars, par J. M. Gillis.
- La Gerbe de Lis, par H. Lauvernière.
- Pierrette et le Prince Charmant, Le Pari Imprudent, par Magali.
- Renée, par Alice Pujo.
- En Route pour la Vie, par Bertrande Rouzès.
62. La Cendrillon Moderne, par Bertha Ruck.
63. La Petite Princesse de Sous-Fraise, par Laure Duchâtel.
64. Petite Chérie, par Bertrande Rouzès.
65. Tempête, par Alek Plunian.
- (Les numéros manquants sont épuisés.)

Imprimé en Belgique  
aux Etablissements J. DUPUIS, Fils et C<sup>ie</sup>  
41, rue Destrée, Marcinelle-Charleroi